
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01681876 7

LE CAS RACINE

DU MÊME AUTEUR

M. de Nugbo, philosophe (PERRIN, édit.). 1 vol. in-16.

D'une organisation intellectuelle du Pays (Éditions BOSSARD). 1 vol. petit in-16.

Charles Maurras et son Temps (Éditions BOSSARD). 1 vol. petit in-16.

Calliclès ou les Nouveaux Barbares (Éditions BOSSARD). 1 vol. petit in-16.

Une crise intellectuelle : *les Jeunes Gens d'aujourd'hui* (Éditions BOSSARD). 1 vol. petit in-16.

La Grâce (Essai de Psychologie religieuse) (1 vol. de la Bibliothèque de philosophie contemporaine. ALCAN).

Le Retour à la Scolastique (1 vol. de la Bibliothèque internationale de Critique. Renaissance du Livre). *Ouvrage couronné par l'Académie française.*

Tibériade, roman (Albin MICHEL).

Jean Locke (Collection des Cent chefs-d'œuvre étrangers. La Renaissance du Livre).

Les Mystiques Espagnols (Collection des Cent chefs-d'œuvre étrangers. La Renaissance du Livre).

Mme de Maintenon : *Lettres à d'Aubigné et à Mme des Ursins* (Collection des Chefs-d'œuvre méconnus. Éditions BOSSARD).

Bourdaloue. *Sermons sur l'Impureté, sur la Conversion de Madeleine et sur le Retardement de la Pénitence* (Collection des Chefs-d'œuvre méconnus. Éditions BOSSARD).

Racine. *Lettres à son fils et lettres de J.-B. Racine* (Collection des Chefs-d'œuvre méconnus. Éditions BOSSARD).

EN PRÉPARATION

Racine. L'homme, l'œuvre, l'artiste et le temps (Librairie GARNIER frères, Paris).

GONZAGUE TRUC

LE CAS RACINE



PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1921



DÉDICACE

Aux Racinisants.

Vous êtes gens discrets, ô mes amis en Racine, vous ne fondez point de revues et vous ne vous réunissez pas pour discourir ou banqueter. Que dis-je? Vous n'avouez votre maître qu'à bon escient, vous le pratiquez dans les joies solitaires du recueillement, vous en écartez volontiers le profane de peur de le voir atteint par quelque hérésie. Vous êtes, comme ce maître, aimables et, comme lui peut-être aussi, un peu irritables et mystérieux.

Car, plus d'une fois, vous vous êtes demandé, confondus par une pénétration si décisive du cœur humain, par quelle terrible expérience on l'avait si bien su connaître. Et vous avez interrogé sur Racine les historiens et les biographes qui ne

vous ont rien appris. Vous le savez, avec un soin jaloux, notre poète a effacé de sa vie tout ce qui l'eût pu révéler, tout ce qui se rapportait à une œuvre que, certes, il n'eût point désavouée, mais qui, toutefois, resta pour lui une source d'étranges remords.

Vous retrouverez dans ce livre les réflexions éparses que vous a suggérées sans doute un texte familier et que vous n'avez point songé à coordonner. Racine n'est si grand que pour s'être mis tout entier dans son théâtre. C'est là qu'il faut l'aller chercher. Et c'est là que, sans y prendre garde, vous le découvrez chaque jour.

Je ne serai donc votre guide que dans votre propre domaine. Nous étudierons en lui-même l'objet de notre admiration commune et, pour y pénétrer chaque jour avec le désir de le mieux discerner, nous apprendrons à en jouir davantage et à l'aimer toujours plus.

LE CAS RACINE

I

RACINE A UZES

Je prends ce titre après quelques-uns, après M. Ed. Fournier[1], qui, dans un à-propos d'anniversaire, valant ce que valent tous les morceaux ressortissant à ce genre de littérature, nous montre un Racine dont la naïveté comme l'ardeur romantique ne laissent pas de surprendre; après M. de Saint-Félix[2], dans un article vénérable et romanesque présentant le jeune échappé de Port-Royal dans tous les détails de son cos-

1. Ed. Fournier, *Racine à Uzès*, comédie, 1865.
2. J. de Saint-Félix, *Racine à Uzès*. « *Décentralisation littéraire* », janvier 1864.

tume et conversant avec son cocher sur la route d'Uzès, nous allons voir qu'il y a mieux encore; après J. Lemaître[1] enfin, qui sur la matière a dit en peu de mots le principal, mais dont je voudrais préciser, puis étendre quelque peu, les justes mais trop rapides aperçus.

Car la personnalité de Racine, contenue par la forme objective du théâtre, malgré des détails précis mais tout extérieurs, nous semble jalousement close et, de fait, nous ne la connaissons pas plus que celle d'Homère ou du chantre inconnu de Roland. Séduits par la richesse de l'œuvre et la perfection de l'écrivain, la plupart des critiques ont négligé de s'approcher de l'homme, d'un accès difficile d'ailleurs. Les plus favorables sont demeurés dans une expectative respectueuse; d'autres, emplis de cette hardiesse que donne l'ignorance, ont posé des mains maladroites sur un caractère fuyant. L'incompétence est allée si loin, l'illusion d'une vue superficielle s'est à ce point affirmée qu'on a pu voir M. de Saint-Félix dont nous venons de signaler le travail écrire ces lignes pleines de candeur : « A part quelques élans chaleureux d'Hermione et de Phèdre, Racine procède par d'admirables

1. J. Lemaître : *Jean Racine*, 2e conférence. On ne parle pas d'une fantaisie sans importance parue sous le même titre dans la *Revue de Provence*, 1908.

périodes, ingénieuses, nettes, onduleuses, qui captivent l'oreille et l'esprit *et qui restent impuissantes à remuer des cœurs passionnés*[1]. » Je cite cette opinion d'un auteur oublié parce qu'elle n'a point malheureusement suivi son sort.

Et pourtant, quoi de plus fructueux que la connaissance intime d'un Racine, si déjà l'examen d'une âme vulgaire n'est jamais dépourvu d'enseignement? Une étude psychologique sur un tel génie, en effet, non seulement séduit par l'intérêt de curiosité, mais encore peut donner des résultats singulièrement utiles, et au point de vue de l'histoire des esprits, telle que l'a comprise sans la réaliser entièrement Sainte-Beuve, et quant à la compréhension du drame racinien. Car l'œuvre explique l'homme, je le veux bien, mais en retour le caractère de l'individu sait élucider maint détail de ses créations, peut-être même découvrir le fond élémentaire sur lequel elles s'élèvent toujours. Et de plus, pour Racine, se pose un problème déconcertant que nous allons à propos de sa jeunesse essayer de fixer par l'utilisation de ce qu'il nous a laissé d'indications personnelles, un problème qui justifie les incertitudes des jugements à son égard, qui prouve enfin qu'il est « un cas Racine », ce

1. J. DE SAINT-FÉLIX, *l. c.*

dont on ne me semble point s'être assez avisé jusqu'ici.

Le jeune homme qui, après de fortes études parfaites dans cet étonnant Port-Royal où l'austérité des principes s'alliait si heureusement, en éducation, à la bénignité des mœurs, ce jeune homme, dis-je, qui venait d'effleurer le monde et partait pour un si long voyage, ne présageait en rien un illustre destin. C'était un étudiant sage, quelque fils de notaire imbu des conseils et déjà de la mentalité paternels, d'un caractère vif et agréable, du moins en compagnie, mais sans originalité bien grande ni saillies remarquables, et où il faut regarder de bien près pour découvrir les premiers linéaments d'une personnalité qui d'ailleurs, agissant avec le sûr instinct des forces naturelles, n'arrivera jamais à la pleine conscience de soi, dissimulée par le contenu dogmatique du sentiment et de l'intelligence.

Il avait acquis une connaissance technique à peu près parfaite de l'antiquité. Son goût l'y avait aidé, les excellentes méthodes de ses maîtres et surtout un travail personnel assidu qui ne prit que plus d'ampleur, nous le verrons, après sa sortie des écoles. On a constaté l'influence de la culture grecque sur son développement intellectuel, mais on a omis de la délimiter et on a eu tort, car une restriction nécessaire va

nous fournir une première donnée, si négative paraisse-t-elle, sur le fond moral de Racine.

Il n'a pas vu ce monde grec, dont la langue lui était devenue familière, avec les yeux éblouis d'un homme de la Renaissance, ni remplis de la pieuse mélancolie d'un moderne. Il ne s'est point enthousiasmé pour des idées nouvelles, il n'a pas pleuré sur des ruines et le passé s'est abstenu pour lui de son amère et décevante leçon. N'en déplaise à M. Deschanel, qui, au juste, ne l'a jamais prétendu, il n'a rien de romantique. Ce qui le séduit dans le génie hellénique, ce sont ses qualités de tact, de mesure, sa grâce et son harmonie, ses caractères extérieurs : le reste, le romantisme précisément, c'est nous qui l'y avons mis. Il n'a pris au sérieux, ni les légendes, ni les héros, mais il s'est délecté dans les discours, dans le jeu libre et précis de la phrase, et il a observé avec une curiosité légèrement empreinte d'ironie les traits de mœurs et les soubresauts psychologiques des personnages[1]. C'est tout ce que pouvait homme de son temps. Son esprit, surtout dans ses facultés discursives, se laissa pétrir par l'enseignement classique : son cœur ne fut pas atteint.

1. Cf. ses *Remarques* sur l'*Odyssée*, Pindare, les tragiques; voir ci-après.

Non que la sensibilité de Racine puisse faire l'objet d'un doute : elle a été l'instrument de son œuvre, le scalpel délicat de ce chirurgien d'âmes, mais elle abonde en caractères particuliers et nous pouvons en marquer déjà quelques traits. Elle n'est pas cette sympathie générale qui rattache les grands lyriques aux choses et aux hommes. Elle demeure personnelle, étroite, et prend volontiers la forme et la susceptibilité de l'irritation. Racine jeune, Racine enfant peut-être, montre son humeur piquante et combative. Au collège encore, nous dit son fils, il prenait parti dans les querelles enfantines que suscitait la Fronde — les luttes politiques franchissaient déjà les murs de l'école dans leur irrésistible attrait pour les Français de tout âge — et il recevait un coup de pierre dont il eut maint compliment[1]. Citons le fait sans en tirer davantage, mais n'oublions pas que, plus d'une fois, nous verrons passer dans la correspondance du jeune homme un sourire narquois et dissimulé : l'abeille voletant gracieuse et légère décèle parfois son aiguillon.

Ce qui est plus qu'une présomption, c'est un état général d'esprit et un fait particulier. Racine vient de passer trois ans dans un milieu bien

1. Louis Racine, *Mémoires*, I.

propre à l'influencer profondément. Il a pu errer dans la solitude des champs et se recueillir sous les grands arbres de la vallée. Il a subi la contagion d'une discipline morale très haute, se développant sans contrainte dans une harmonieuse soumission, et le voisinage d'intelligences dociles certes, mais trop grandes pour avoir perdu, quel qu'en fût leur désir, toute originalité. En un mot, d'aptitudes très éveillées, il a vécu dans un monde d'élite. Qu'est-il advenu de tout cela?

Il se peut que ces années de prime jeunesse aient déposé dans son âme le germe d'une future évolution, mais rien ne permet de le supposer d'abord, et Port-Royal paraît, en quelque sorte, avoir passé sur lui sans l'entamer. Le paysage, dans sa grandeur solitaire, le sollicite à rimer sans l'émouvoir. Il écrit ses premières poésies, d'une fadeur telle, sous la forme ridicule de l'ode, qu'elles pourraient être signées par son fils et entrer dans la production courante (on sait ce qu'a été de tout temps la production courante en poésie). Parfois un éclair qui montre un certain don de vision, une large part faite au métier, à la technique, mais c'est tout; des vers de petit jeune homme, de séminariste distingué. D'un autre côté, voici le fait, à l'égard de ses maîtres, des sentiments sournois et quelque peu vindicatifs de collégien, des sentiments qui lui laissent

écrire, sa famille adoptive courbée sous les coups de la persécution, ces mots par trop désinvoltes :

Ici l'on entend la censure,
La honte et la déconfiture
Des pauvres augustiniens
Sous le nom de janséniens.
D'autre part on crie au contraire
Le sentiment du grand vicaire,
L'hymne, l'histoire et le journal
Des miracles de Port-Royal[1]...

Certes, ce n'est point un mal, du moins pour nous, qu'il ait alors évité l'influence de Port-Royal qui, plus tard, devait le reprendre au monde. Son génie se fût toujours manifesté, mais soumis à des tâches obscures, contenu par la polémique ou par la piété, ce n'aurait plus été, comme s'exprime avec grandeur Sainte-Beuve, « le fleuve illustre et superbe sous le soleil, courant le plus noble à travers la royale cité[2]... » La vie profonde du sentiment où il étend ses racines lointaines pour s'épanouir dans sa splendeur harmonieuse et complexe n'eût pas été son école. Toutefois, l'on regrette de voir l'élève préféré sourire, ironique et superficiel, devant la porte à jamais close

1. Introduction de l'édition Mesnard. Nous renvoyons une fois pour toutes, quant au détail matériel, à ce précieux travail.
2. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, l. VI, ch. x.

d'une enfance paternellement conduite et ne pas lui vouer un souvenir[1].

Il voyait le monde et s'y délectait avec une ferveur ingénue, le monde bourgeois tout au moins, la ville, quelques-uns des salons décrits par Furetière où se rencontraient, non sans se bousculer un peu, le commerce, la moyenne robe et parfois la noblesse douteuse. Il y brillait dans sa grâce légère et piquante, madrigalisant avec un naturel à peine relevé du précieux nécessaire; la timidité, ce défaut charmant de la jeunesse, ne paraît en aucun moment le sien. Les années aidant, il eût fait là des victimes, tout comme il en fit après dans un autre monde, plus facile. Mais il n'eut pas le temps de se reconnaître et se conduisit avec une exacte réserve. Dissipé quelque peu, mais nullement libertin, au sens où nous l'entendons, nous, il ne se livra qu'à des divertissements puérils et sans danger; il put voir des compagnons plus délurés faire une petite débauche, sans oser de tout point en être et il se vante quand il revendique sa place entre La Fontaine et « les autres loups » ses confrères. La Fontaine et son ami Poignant, un ancien capitaine de dra-

1. Voir comme contre-partie, mais comme appui aussi de ce que nous disons de ce caractère déjà piquant, la lettre de Racine publiée par M. Gazier, *Revue internationale de l'Enseignement*, 15 juin 1888. La lettre dirigée contre les Jésuites est du 26 janvier 1659.

gons ! durent souvent plaisanter ce novice. Port-Royal, enfin, ne l'avait pas si complètement libéré qu'il n'eût à revenir parfois dans la vallée de Chevreuse : il y présidait à des travaux de maçonnerie au château de Luynes et datait mélancoliquement ses lettres de Babylone. L'oiseau voletait hors de la cage, retenu par un fil importun qu'il devait couper un jour d'un coup de bec rageur.

Entre temps, ou plutôt durant ce temps, il apprenait son métier de poète où il se sentait bien plus à l'aise que plus tard dans son rôle de candidat bénéficier. Comment l'idée lui en vint-elle? On ne sait : l'esprit souffle où il veut. Les circonstances plutôt défavorables o se maintint sa vocation, car on pense bien que Port-Royal ne fit rien pour l'encourager, en attestent la vitalité. Il écrivit des vers comme tout jeune homme, et il y prit goût. Son esprit sérieux vit dans la littérature un agrément qui pouvait se tourner en profit, et la voie normale de ses progrès intellectuels. Homme de lettres, dès lors, il ménage sa renommée future et soigne ses débuts. Il cherche à se faire une place, discrètement, sans trop épargner les soumissions, l'entregent, les visites, respecte la hiérarchie littéraire et la royauté de Chapelain, se doutant bien où il devra prendre rang un jour. Il ne

cherche pas, comme chacun de nous, une gloire subite et sensationnelle. Né de nos jours, il eût concouru modestement pour le prix national de poésie. Plein de ce bon sens qui au XVIIe siècle fut si souvent l'allié du génie, il choisit les voies lentes et sûres. Et, ce qui vaut mieux, il travaille : ce n'est pas un rimailleur de talent et ses « concours » ne sont pour lui que des moyens. Il ébauche des plans de tragédies, s'exerce, corrige, poursuit son travail d'humaniste toutefois et sait, ce qu'ignorent les débutants, que rien ne se dresse, même en art, sans des substructions solides. Les questions de méthode, de versification, de métrique, de règles, voilà où nous jette le début de sa correspondance de jeunesse[1].

Il fallait pourtant songer à un établissement. Les jeunes gens n'en prennent cure quand la nécessité ne les talonne point, mais d'autres y veillent pour eux. De par sa naissance bourgeoise Racine se trouvait écarté des armes et la robe ne le tentait guère. Restait donc la carrière ecclésiastique à laquelle il se décida sans enthousiasme et sans dégoût, dans une indifférence qui ne fut peut-être pas étrangère à l'avortement de l'entreprise. Il s'agissait pour lui de la rupture de chères habitudes, d'un changement d'existence désa-

1. 1re lettre à Le Vasseur, 1660.

gréable, du renoncement à une vocation en bonne forme et à un avenir, incertain quelque peu, mais doré. Il s'y résigna parce qu'il était soumis, de mœurs douces et savait écouter la raison. Nulles objurgations pressantes ne s'employèrent à détacher le jeune étudiant de sa vie de plaisir pour la recherche d'une position sociale.

On l'envoya donc à Uzès auprès de son oncle maternel, Antoine Sconin, pour qu'il tâchât de décrocher un de ces bénéfices ecclésiastiques, abbayes ou prieurés, qui étaient les pensions civiles et les sinécures de l'époque. Ces Sconin paraissent gens peu commodes et d'humeur processive[1]. Racine gardait un souvenir plutôt désagréable de Pierre Sconin, le revêche président du grenier à sel, père adoptif de sa jeune sœur. Antoine lui fut plus sympathique, mais tout autant inutile. Abbé triennal et non réélu de la congrégation de Sainte-Geneviève, il vivait à Uzès dans une manière d'exil déguisé. En arrivant il y avait pris parti pour l'évêque Jacques Adhémar de Monteil de Grignan contre ses chanoines. Cette détermination, qui semblait devoir lui donner toute influence, en réalité paralysa son bon vouloir. L'évêque, en fin poli-

1. Cf. *Mercure de France* du 1er avril 1910 : MASSON-FORESTIER, « *Le méchant dom Cosme, oncle de Racine et son rival* ».

tique, négligeait ses amis pour gagner ses adversaires. Finalement, obsédé par les demandes, il finit par abandonner aux Pères non seulement les nominations auxquelles il avait droit, mais encore celles qui revenaient à Sconin. Celui-ci ne put rien pour son neveu, peut-être en vain nanti de la tonsure et du titre d'abbé. Le prieuré de l'Épinay, dont Racine jouissait, non sans difficultés, vers 1666, fut sans doute l'aboutissant lointain de tous ces efforts. Mais, pour notre grand avantage d'ailleurs, son voyage à Uzès se marque matériellement par un échec décisif.

Parti, non sans quelque regret, l'inconnu du voyage semble vite le séduire. Il ne s'agissait pas d'un simple déplacement : à cette époque où l'unification des mœurs se trouvait si loin d'être faite en France, changer de province, et surtout passer du Nord au Midi, c'était changer d'habitudes et d'idées comme de climat. Racine, intelligent et naturellement observateur, ne put manquer de se voir intéressé d'abord.

La première impression est excellente. Tendrement reçu par son oncle, séduit par l'expansive politesse des gens, fêté des beaux esprits, il en vient à se croire dans un milieu plus mondain que Paris, « ... en ce pays, dit-il, les civilités sont encore plus en usage qu'en Italie. Je suis épouvanté tous les jours de voir des villageois pieds

nus ou ensabotés... qui font des révérences comme s'ils avaient appris à danser toute leur vie. Outre cela, ils causent des mieux, et pour moi j'espère que l'air du pays me va raffiner de moitié; car je vous assure qu'on y est fin et délié plus qu'en aucun lieu du monde[1]. » Le ciel d'azur exerce son charme. Par son accueil emphatique et retors le Midi séduit et retient l'étranger; c'est ainsi qu'Euxène dut autrefois conquérir Gyptis et... des terres.

L'ombre au tableau, c'était, avec une pauvreté d'esprit que Racine eut tôt fait de percer à jour, les affaires elles-mêmes et les embarras inextricables où s'agitait Sconin au milieu des chanoines. La prochaine nomination lui revenait; il commença la série des démarches illusoires, retardé d'un côté, le démissoire nécessaire à la tonsure ne venant pas, entravé d'un autre par la curée des appétits, bientôt réduit à offrir sa propre place que le jeune homme sut habilement refuser, la voyant plus féconde en procès qu'en avantages.

En même temps il organisait sa vie, donnant à l'étude une place prédominante. Sur les conseils de son oncle et comme préparation à son rôle possible d'ecclésiastique, il apprend « un peu de théologie dans saint Thomas[2] », mais le fond

1. 15 novembre 1661.
2. *Idem.*

de ses préoccupations intellectuelles demeure la littérature. Il pense vaguement à quelque sujet de théâtre[1], écrit force petits vers, annote de près Homère et lit le plus possible un peu de tout, au courant de chaque nouveauté. Il s'efforce de ne devenir que le moins possible provincial et presse ses correspondants de le tenir à jour. Lui-même écrit beaucoup, et c'est à ses lettres que nous allons demander quelques détails sur un caractère si intéressant à la fois et si fermé.

Il nous en reste une trentaine[2] et par malheur nous pouvons juger, d'après certains fragments, que toutes n'ont point été retrouvées. Elles se distribuent entre les Vitart et Le Vasseur, à part quelques-unes adressées à La Fontaine. Racine écrit donc à un cercle restreint d'amis, mais il leur est d'autant fidèle et il nous reste, à défaut de la quantité, la variété de la matière.

Vitart, intendant à l'hôtel de Luynes et familier chez le duc, protège la jeunesse de son neveu, non pas seulement en parent, mais en conseiller et en ami. Ce fut un « honnête homme » riche, agréable, assez répandu dans le monde. Racine en use avec lui sur le pied d'une camaraderie

1. 4 juillet 1662.
2. Quarante sont perdues, en y comprenant celles antérieures au départ.

respectueuse, plus familier peut-être encore avec Mlle Vitart, sa femme. Il vivait chez eux durant ses séjours à Paris et ne les perdit jamais de vue. Leurs logements plus tard furent longtemps voisins et l'oncle tint sa seconde fille sur les fonts. D'Uzès il plaisante agréablement avec sa jeune tante et réserve pour son mari l'essentiel et le sérieux, les affaires et les mille complications qui surgissent sans cesse.

Avec Le Vasseur, le condisciple et l'indispensable ami de jeunesse, la correspondance prend un tout autre ton. Il s'y agit d'intérêts moins graves et moins immédiats, mais combien plus attachants ! Le joyeux abbé est le confident des regrets, des désirs, des projets. Par lui, l'exilé se rattache à un monde cher, peut-être oublieux, aux desseins jadis conçus et poursuivis dans une terre d'exil. C'est le témoin des premiers soupirs et des premiers rêves. Et c'est aussi le compagnon dont la vie nous sépare, que nous sommes surpris de voir disparaître de notre souvenir sans laisser de vide ni de trace, l'image passagère et falote de la jeunesse. Enfin, avec La Fontaine, la part est faite au pittoresque et à la littérature.

Donc, Racine à Uzès est accueilli avec empressement. Il a son succès d'arrivée, d'abord à cause de la situation de son oncle, mais aussi parce

qu'il vient de Paris. La province, dans sa prétention susceptible et jalouse, s'empresse toujours auprès du Parisien, sinon par bienveillance, au moins dans un accès de curiosité sournoise et envieuse. Cependant, ceux dont elle se moque le plus et avec le plus de raison font assaut de ridicule pour montrer qu'ils possèdent, bien qu'éloignés, le bel air de la capitale, et il n'est pas de hameau qui ne puisse montrer les précieuses de Chapelle et Bachaumont et la comtesse d'Escarbagnas. Racine subit l'empressement des civilités douteuses. Il lut les vers du cru, s'amusa du mouvement et des passions désordonnées d'une race étrangère, entrevit aussi, d'un coup d'œil sûr, le fond qui se dissimulait à l'abri de telles manières : « ... il ne faut qu'un quart d'heure de conversation, dit-il, pour vous faire haïr un homme, tant les âmes de cette ville sont dures et intéressées, ce sont tous baillis[1]... » Dans ce jeune homme à l'air naïf, sagement réservé sous la tutelle de son oncle, éclate brusquement parfois l'indice d'une pénétration psychologique singulière. Ce sont de brefs éclairs qui décèlent un horizon insoupçonné et nous avons vu luire au passage des griffes qui serviront.

Les gens l'intéressent plus que les choses. Il

1. 8 février 1662.

n'éprouve à peu près rien devant les beautés naturelles et les œuvres des hommes. En vain sa fenêtre s'ouvre-t-elle sur la vallée où pâlissent à l'arrière-saison les masses de verdure, sur la prairie où peinent les moissonneurs sous le ciel éclatant[1]; ces aspects, qui nous ravissent et feraient passer en l'âme de quelqu'un de nos poètes le frisson de la vie universelle et de l'universel néant, ne lui suggèrent que des notations sèches et précises dans un pittoresque étriqué. Quatre lignes enfin sur les arènes de Nîmes, et quelles lignes [2] ! Je sais qu'il ne faut point faire un grief particulier à Racine d'une infirmité de tout un siècle, que la phraséologie dont le sentiment de la nature s'est de bonne heure entouré a fait illusion sur sa valeur et nous a rendus difficiles à l'égard de son expression : cependant, c'est avec quelque malaise que nous découvrons dans l'éternel peintre de l'amour une indifférence assez choquante à tout un ordre d'émotions qui nous sont devenues indispensables. Comme tous ses contemporains, il ne voit le monde matériel qu'à travers les mots et n'y trouve guère qu'un cadre à littérature. Il lui arrive de saisir et de rendre les choses, mais pas assez pour qu'on le distingue et qu'on en fasse

1. 15 novembre 1661, 13 juin 1662.
2. 4 novembre 1661.

un précurseur. Et s'il dépasse alors de quelque degré l'étiage commun en poésie, il le doit à l'intelligence plus qu'au sentiment.

En revanche, il ne laisse passer le moment d'aucune observation morale. Pas plus que le ciel ne l'ont séduit les beaux semblants du Midi. Il regarde avec une curiosité perspicace et quelque peu cruelle les agitations de ce petit monde, se laisse faire des confidences et s'étonne, avec une admiration non déguisée, de la violence des passions. C'est un psychologue déjà et un dramaturge, à l'aise devant les peines de cœur comme le chirurgien en face d'une belle plaie. Les bons ecclésiastiques, duègnes du jeune homme, ne s'en doutaient pas et lui-même ne le savait guère. Il devait avoir ce regard baissé de la jeune fille auquel rien n'échappe. Rien ne lui échappait, en effet, et c'est une page de haute comédie que celle où il nous raconte comment, en compagnie d'un jésuite, au feu de joie, il « se gardait de penser », par crainte du révérend Père, à de charmants visages dispersés autour de lui[1].

Mais ce qui l'intéressait plus encore, formant le sujet de ses principales préoccupations et le fond de sa vie mentale, c'était, nous l'avons dit, la littérature. Le séjour à Uzès a été pour Racine

1. 24 novembre 1661.

une période de préparation et de travail. Il y a passablement écrit, mis au jour entre autres un poème : *les Bains de Vénus*, dès longtemps perdu, cherché des sujets, lu Homère, Pindare, des modernes, la plume à la main et, ce qui ne gâte rien, étudié quelque peu la théologie, bien que saint Thomas lui soit plutôt un paravent et fasse l'effet du gros manuel classique sous lequel les écoliers glissent le volume défendu. Et pourtant, quelle désillusion quand on examine de près cette besogne préparatoire et qu'on y recherche les germes du génie ! Voilà certes un élève laborieux et zélé, un apprenti qui deviendra plus tard un ouvrier consciencieux et patient, mais cet ouvrier, à son tour, s'élèvera-t-il jusqu'à la maîtrise? Il est permis d'en douter, et on peut à peine se le demander. Ce jeune homme qui écrit déjà comme Voiture pensera comme Balzac, il enrichira d'un bel esprit l'actif d'une époque, à cet égard trop féconde, simple poète de salon à la dent un peu plus aiguë que les habituels commensaux des ruelles. Nous l'avons vu prendre respectueusement des oracles chez M. Chapelain, le voici maintenant qui disserte sur M. Perrault[1]. Il se prépare laborieusement enfin une carrière légère. Ronsard peinait

1. 28 mars 1662.

ainsi, mais c'était un autre enthousiasme qui le jetait dès trois heures du matin à sa table de travail, et une autre imagination qu'une imagination de séminaire lui colorait l'aspect infini du monde.

Tout d'ailleurs ne sert pas également Racine dans ses projets. Il s'agite dans de cruels embarras qui altèrent sa sérénité plus encore peut-être qu'il ne veut bien en convenir. Les études ne lui font pas oublier le solide et il s'ennuie fort de voir ses affaires en si mauvaise posture. Il ne se promène pas au milieu des nécessités sociales en rêveur sans souci comme en eut coutume La Fontaine. Venu à Uzès pour des choses sérieuses, il aurait vraiment voulu les mener à bonne fin. Il a pour ses intérêts un coup d'œil précis et clair; c'est un poète certes, au sens du moins où on l'entendait alors, mais c'est également un esprit vif et pratique plus à même peut-être de se mouvoir dans les procédures que son bonhomme d'oncle, dont il sait avec un tact si parfait épargner la générosité en le priant de retenir un bénéfice trop obéré. Déceptions, atermoiements, ennuis de toute sorte ne laissent pas de le chagriner assez pour le gêner ou même l'arrêter dans son travail. Il montre enfin une intelligence singulièrement pratique, semble mûr avant l'âge, et nous voudrions trouver, et nous cherchons

vainement en lui, quelque parcelle du fougueux désintéressement de la jeunesse.

Ce côté rassis et un peu sec de son caractère se rencontre en plus d'une circonstance. Il plaisante avec beaucoup trop d'agrément sur les malheurs de Pellisson [1], et, revenu à Paris, il a des paroles bien aigres pour Molière avec qui l'on dirait qu'une rivalité commence déjà. Je ne parle pas du mot fameux sur les louanges données par le roi à l'illustre comique auxquelles dit Racine « il a été bien aise que je fusse présent [2] », mais voici en quels termes, vraiment perfides dans leur innocence affectée, il rapporte les odieuses accusations de Montfleury : « Montfleury a fait une enquête contre Molière et l'a donnée au roi. Il l'accuse d'avoir épousé la fille et d'avoir autrefois vécu avec la mère. Mais Montfleury n'est pas écouté à la Cour [3]. » Et c'est tout, mais toutes les insinuations sortent de ce bref « communiqué », et une étonnante méchanceté se cache sous ces derniers mots, si bénins en apparence, mais voilant mal une opinion personnelle qui n'ose s'exprimer : « *Mais Montfleury n'est point écouté à la Cour !...* » Certes, on peut arranger cela comme on veut, mais remettez ces phrases en leur place,

1. 26 décembre 1661.
2. Novembre 1663.
3. Décembre 1663.

une manière de post-scriptum, lisez-les sans parti pris, vous ne pourrez, il me semble, n'en point sentir la noirceur. Rien, dans ces premières années où nous pouvons l'approcher, ne nous montre Racine tendre, sensible et bon, tel qu'on aimerait à se le figurer, tel qu'on se l'imagine, en jouant sur les mots. Il est intelligent, spirituel, raisonnable, lettré, mais rien là dedans n'intéresse le cœur. Il a des traits justes et fins qui décèlent un psychologue averti[2], mais aucun geste qui sorte de la froide mesure, et il a vingt ans cependant; sec, enfin, et légèrement compassé, il arrête et déroute un peu notre sympathie. Il lui manque même cette charité chrétienne superficielle qu'on eût attendue, sinon de sa spontanéité, au moins de sa position; chrétien d'ailleurs, chrétien, dans le sens du Christ, il ne le fut guère plus que son siècle, et infiniment moins que Port-Royal qui, sans l'atteindre, se rapproche davantage de la source oubliée.

Il est curieux de se demander, avant de conclure, ce que le futur auteur d'*Andromaque* et de *Phèdre* pensait de l'amour et dans quelle mesure il en ressentait ou en prévoyait déjà les atteintes.

2. Celui-ci entre autres : « Quand une chose ne vaut rien, c'est alors qu'on la loue démesurément et qu'on n'y retrouve rien à redire parce que tout y est également à blâmer. » (27 mai 1661.)

L'amour, et voilà surtout la cause de son invincible pouvoir, est de toutes les passions la plus personnelle et celle qui, pénétrant le mieux l'individu, en reflète le mieux aussi les secrètes tendances et les dispositions primitives. Il découvre le caractère dont il est un des facteurs et l'on pourrait dire de beaucoup de gens : « Dis-moi comment tu aimes et je te dirai qui tu es », s'il était facile aux intéressés de dire comment ils aiment ou s'il y avait un moyen pratique, pour le simple observateur, de s'en apercevoir. Mais, en tout état de choses, on voit l'importance de la question à propos de Racine.

Cette préoccupation constante des jeunes gens qui en parlent sans cesse et des vieillards qui y pensent toujours ne lui demeure pas étrangère. Certes ce n'est ni un cynique, ni un débauché. C'est, plus et mieux, un novice et un novice désigné pour devenir un élu. Il sait tourbillonner autour des jupes, mais en papillon adroit et sans venir s'y brûler, « allumant » sans doute plus de feux qu'il n'en « ressent » lui-même. Nous voudrions bien savoir quelle est cette demoiselle Lucrèce dont il s'occupe tant, et s'il a toujours impunément joué près de sa jeune tante : aucun fait précis ne nous renseigne quant au matériel. Comme tous ses compagnons il madrigalise et complimente, mais il ménage davantage ses

observations et ses coups. Tout n'est pas dit pour lui quand il a rimé quelques vers ou décoché une œillade. Il a comme la curiosité de quelque chose qu'il ne connaît pas : c'est le fidèle dans l'attente du dieu. Son idée de l'amour dépasse la littérature dont il l'entoure. Il en a le sens précis, il ne demande qu'à vérifier à cet égard par l'usage l'exactitude de ses conceptions théoriques. Ainsi que toutes les victimes d'Éros, il s'intéresse à la passion avant même de la connaître. Il s'informe sans timidité, va jusqu'à quelque honnête gaillardise[1], se décide enfin à une tentative directe mais sans suite auprès d'une jeune beauté d'Uzès[2]. Si, comme il est probable, les stances à Parthénisse sont de ce moment, il faut y voir une manière de manifeste amoureux. Parthénisse n'est pas seulement celle avec qui le jeune homme fit « l'apprentissage d'aimer » : elle représente l'inconnue délicieuse que le cœur espère et que tous les sens accueilleront avec transports. On devine que l'amour reposera dans Racine sur cette base sensuelle qui en fait la force et qui permet de le pénétrer à fond. L'artisan, plus tard, connaîtra la matière sur laquelle il aura plus d'une fois acheté chèrement la victoire. Si le poète vieilli nourrit contre ses propres pièces une pieuse hor-

1. 27 mai 1661.
2. 30 avril 1662.

reur, c'est qu'elles lui rappelèrent précisément leur prix et qu'il sut ce qu'il faut apporter au théâtre pour y réussir. A cette heure où ses sens s'éveillent et où sa vie sentimentale s'oriente, on prévoit dans leurs agitations et leurs conséquences les dérèglements futurs. Les mœurs sont pures encore, l'imagination s'inquiète.

Mais, en définitive, Racine à Uzès c'est à peu près n'importe qui à Uzès, Bachaumont, Chapelle ou même cette exquise diseuse de riens, la marquise de Sévigné. Racine à Uzès, c'est le jeune homme en tutelle sous un parent de province, un garçon d'esprit doux, aux habitudes sages et réservées, moins déluré peut-être que son âge ne le comporterait, laborieux du reste et travaillant par méthode, avec un goût très vif pour la littérature, goût qui cependant ne le détourne pas de la voie bourgeoisement raisonnable, et qui, en aucun cas, n'en eût fait un bohème à la manière de Saint-Amant ou de Théophile. Très intelligent d'ailleurs, et pour ses affaires, dont il voit l'embarras sans pouvoir y obvier, et pour sa besogne intellectuelle, où le maître perce déjà sous l'écolier, observateur sagace et peu bienveillant, rimeur facile et bel esprit enfin, sans rien toutefois qui semble lui promettre aucune primauté.

Dès lors, pourquoi cette minutieuse enquête? C'est que d'abord rien n'est indifférent de la vie

d'un grand homme ; c'est que, malgré tout, nous trouvons dans l'aptitude psychologique du jeune Racine, son goût littéraire, son travail solide, les linéaments de l'homme futur, oh ! bien vagues encore ! mais réels toutefois dans leur valeur potentielle ; c'est que nous avons fait un voyage au XVIIe siècle, en compagnie d'un esprit délicat.

C'est que, surtout, se lève un problème d'un intérêt capital. Rien, et on ne saurait trop insister là-dessus, ne permet de passer du Racine des « Lettres à Le Vasseur » au Racine de *Phèdre*, rien que des traits et des tendances faciles à discerner en chacun presque. Mais nous retrouverons le jeune homme d'Uzès dans le bourgeois digne et timoré des années de retraite... Son printemps rejoint sa vieillesse par-dessus un âge mûr éclatant dans sa vie comme un météore inexplicable. Dans cette existence singulière, le génie, après une carrière unique, s'assoupit tout en gardant une valeur cachée et ne se marque jamais que par la production. *Il semble exister hors de la personnalité même.* Poussant les choses jusqu'à un léger manque de respect, nous pourrions dire qu'on retrouve aux points extrêmes de la vie de Racine un séminariste et un sacristain, dans l'entre-deux, sans qu'on puisse se l'expliquer, semble-t-il, le plus génial des psychologues.

C'est ce cas étrange, que nous voudrions éclaircir, utilisant les circonstances et les écrits et recherchant, dans un illustre exemple, les liens subtils et mystérieux qui unissent l'homme à son labeur.

II

LA CONVERSION ET LA VIEILLESSE DE RACINE

J'ai noté le curieux parallélisme que l'on peut établir entre la première jeunesse de Racine et les années qui suivirent sa retraite. Après un entre-deux unique, les deux extrémités de sa vie semblent se rejoindre et la vieillesse fait de lui l'homme que les lettres d'Uzès annonçaient et qu'une crise imprévue détourna pendant quinze ans. Toutefois les choses ne sont point si simples. Au terme de son existence, le génie du poète monte au plus haut point et se grandit peut-être de son inaction; une suite d'événements parfois tragiques a dessiné l'homme. Une trame commune, les jours du courtisan discret et pieux, une trame commune, mais où parfois, brusquement,

éclatent des fils qui surprennent et font croire que voisinent en lui, sans se connaître, les deux personnalités les plus contradictoires.

Il faut suivre avec quelque minutie dans sa dernière volte-face ce caractère si étrange si l'on veut ensuite s'en expliquer la ligne et le sens. L'ordre logique paraît violé, mais des raisons d'histoire et de psychologie justifient la méthode. Outre que pour le début seulement et pour la fin de cette carrière nous avons des documents certains, on peut se demander s'il ne convient pas de partir de l'ordinaire d'un homme pour ensuite définir sa valeur d'exception. Le point initial d'un tel travail est naturellement dans la conversion et la retraite de Racine. On l'y voit s'y décider soudain à l'âge de trente-huit ans et, contre le doute de quelques sceptiques, s'y confirmer et persévérer jusqu'à sa mort. Le coup ne laisse pas d'étonner par son tour subit et prématuré, comme d'émouvoir par ses conséquences. Les bons chrétiens durent y voir un coup de la grâce, un peu de réflexion eût suffi pour dissiper la surprise des profanes. Il concentra d'autant plus l'attention qu'il survenait après la tumultueuse cabale de *Phèdre* et paraissait le dénouement normal de cette tragi-comédie. Les esprits superficiels ne durent pas chercher autre part que dans le dépit de l'auteur les raisons de sa brusque retraite; les

ennemis, toujours plus fins, s'accommodèrent d'une explication qui donnait une assez piètre base à l'action la plus grave et la plus louable selon les idées du temps. Désintéressés dans la question des causes, les auteurs de manuels et la plupart des critiques auraient pu se demander si cette explication ne venait pas résoudre le problème avec un excès de simplicité, si elle ne signalait pas un fait occasionnel plus que fondamental. Certes, on ne saurait exagérer les prises de la polémique sur la plus irritable des natures et, plus d'une fois, elle dut mettre Racine en de tels états de désespoir et de rage que la plume faillit lui tomber des mains. Ses ennemis le déchiraient, ses amis ne l'épargnaient point, il rencontrait l'hésitation, le doute, après les meilleurs efforts de son génie; si on louait dans *Bérénice* l'exécution, il se voyait blâmé de ce qu'il en estimait le plus, le choix du sujet, et, sollicitant de Chapelle une approbation, il n'en obtenait qu'une évasive plaisanterie, la plus sensible des satires[1]. Et toutefois *Bajazet* suivait *Bérénice*. Les adversaires saignaient sous le coup des épigrammes et des préfaces, un instinct dramatique unique refoulait des dégoûts inhérents au métier. L'affaire de

1. *Marion pleure*, etc. *Mémoires*, etc., de Louis Racine, éd. Le Normant, Paris, 1808, t. V, p. 57.

Phèdre, où le triomphe d'ailleurs se renforça de la courte lutte, ne peut seule expliquer une révolution morale dont elle ne fut que l'occasion ou le prétexte.

On a voulu, d'autre part, que les souvenirs de Port-Royal se soient réveillés en Racine et cela veut dire au juste qu'il s'est converti parce qu'il avait envie de se convertir. M. Gazier, cependant, approfondit un peu plus la question en supposant une évolution qui, latente dès 1673, se manifesta pour des raisons ignorées en 1677[1]. Il y a trop d'inconnues dans cette hypothèse dont tout ne doit pas se négliger, mais qui présente, avec de l'ingéniosité, des tours spécieux. L'historien se fie d'abord, avec quelque abus, à un travail d'arithmétique assez futile. Montrant que, de 1673 à 1677, Racine compose deux seules tragédies, alors qu'on peut compter de *la Thébaïde* à cette première date au moins une pièce par an, il paraît conclure, de cette baisse dans la production, au sourd travail d'un retour moral. Sans compter que l'argument pourrait se retourner en faveur d'une thèse singulièrement contradictoire (car c'est en 1672, l'époque de la Champmeslé, et l'on ne doit pas toujours attribuer à des soucis

1. Gazier, *Mélanges de littérature et d'histoire : Racine et Port-Royal.*

de réforme dans les mœurs l'inactivité des poètes qui tient aussi souvent à la dissipation), on peut au moins supposer que la pureté de chefs-d'œuvre dont chacun, presque, marque un progrès sur le précédent, et la sévérité croissante de l'auteur pour son art (on en voit plus d'une trace [1]), justifient assez une répartition portant d'un an à dix-huit mois le loisir utilisé pour chaque ouvrage. On a même cru voir un signe précurseur de conversion dans l'état sentimental de certains personnages et notamment d'Iphigénie. M. Michaut, dans son désir, légitime, en principe, de tout ramener à *Bérénice*, en ferait volontiers le point de départ de cette révolution morale[2]. Racine en aurait choisi le sujet pour rentrer dans sa vraie voie et marcher où l'on sait, puis, pris celui d'*Iphigénie* afin de se donner le plaisir de peindre en cette jeune personne « une princesse chrétienne ». Il y a là un exemple et un abus de cette téléologie chère aux critiques et par laquelle, dénouant les difficultés psychologiques, ils expliquent après coup bien plus de choses qu'on ne voudrait. C'est à propos d'*Iphigénie*, pourtant, que Racine déclare que, pour les passions, il s'est attaché à suivre « plus exacte-

1. Préface d'*Iphigénie*.
2. MICHAUT, *la Bérénice de Racine*, Paris, 1907.

ment » Euripide[1], et, quant au choix du sujet, il faut oublier son tact dramatique pour le croire dicté par des préoccupations apologétiques. Il lit ses auteurs familiers, les tragiques, les historiens grecs ou romains, y saisit au passage les traits que le sens divinatoire le plus sûr lui montre convenir le mieux à son génie et s'en donne le prétexte pour arriver à la maîtrise. L'occasion la plus banale lui fournit le thème de *Bajazet*. Au fond, pas plus qu'auteur de son temps, il ne se soucie de l'invention, bien qu'il paraisse un des plus aptes à dresser une affabulation sur un minimum de données. Avec *Iphigénie*, avec *Phèdre*, avec cette *Alceste* qu'il méditait, qu'il avait peut-être commencé d'écrire, il revient simplement à son magasin ou, si l'on peut dire, à son fournisseur habituel : Euripide. Iphigénie, la jeune fille racinienne par excellence, si l'on pense au rôle effacé d'Atalide, de Junie ou d'Aricie (car il y a peu de jeunes filles au fond dans ce théâtre où les femmes, et j'y compte Hermione, prennent toute la place), Iphigénie nous montre un caractère où s'appliquèrent les ressources d'un art infaillible. Dans sa candeur mêlée de force et de souplesse, dans sa résignation énergique, si loin de toute fadeur, elle est païenne. Son obéissance aux lois paternelles dicte

1. Préface d'*Iphigénie*.

son consentement au sacrifice, malgré sa soumission frémissante sous les mots de respect, malgré ces vers qui, pris à la lettre, semblent en effet de la théologie :

Ma vie est votre bien, vous voulez le reprendre,
Vos ordres sans détour pouvaient se faire entendre... (IV-4)

malgré cet autre, bien plus caractéristique :

Il me cédait aux dieux dont il m'avait reçue... (V-3)

ce n'est pas à Dieu, mais au roi-père Agamemnon qu'elle s'offre, terrassée par la puissance et proférant l'éternel cri des sacrifiés unis par l'intime lien des vénérations à la main qui les frappe. Phèdre même, dont on use sans discrétion en faveur de la même thèse, je me demande si, par une préface écrite après coup, Racine n'en a pas singulièrement accommodé le sens. Il veut y peindre l'absolu de la passion et jamais son génie d'analyste ne trouva meilleur terrain à se déployer. Poussant à son terme la logique des caractères, il se rencontre avec une théorie morale, comme sa psychologie, mais, pour d'autres raisons, proclamant l'impuissance de l'homme contre lui-même : il se fût aussi bien rencontré avec tout autre système niant le libre arbitre.

Plus que les subtilités logiques, l'étude des âmes suit la rigoureuse chaîne des conséquences et démontre notre misérable inaptitude à prévoir et à prévenir. Racine donc se rencontre avec Port-Royal et il en profite parce qu'il l'avait déjà rejoint par ailleurs. Que, lisant Euripide, il ait entrevu le côté « janséniste » du rôle de Phèdre, c'est possible, bien qu'à ce moment il se souciât moins de théologie morale qu'il ne le fit plus tard; mais sûrement il en a senti davantage l'humanité terrifiante et, dans un sujet qui lui convenait si bien, sentant peut-être, par un obscur pressentiment, qu'il touchait au terme d'une carrière dont il voudrait perdre plus tard jusqu'au souvenir, il a donné toute sa mesure. Et de l'œuvre merveilleuse on voudrait faire une pièce d'occasion !

Il convient de se méfier, en général, des avant-propos apologétiques ou polémiques du théâtre classique. Ils font voir la manière de prendre telle ou telle pièce pour la justifier devant un scrupule ou des principes usuels, ils « dorent la pilule », en un mot, pour l'usage de la morale, mais le dernier des contresens serait de les croire à la base d'une conception littéraire. A ce compte, Corneille n'aurait écrit que pour appliquer les règles, Molière, corriger ses contemporains, Racine, les dégoûter des passions. Et certainement chacun

d'eux a fait et voulu faire autre chose. Car on sait ce qu'il reste du théâtre de circonstance.

La suppression de toute dédicace dès 1673 et le ton moins acrimonieux des préfaces, dont la plupart sont refaites ou mutilées, ont paru favorables aux mêmes conclusions. Je trouve M. Michaut beaucoup mieux inspiré quand il rapporte ces changements à la fin d'une polémique rendue vaine par le succès continu de Racine[1]. A cette époque, en effet, il peut encore subir les avanies d'ennemis de bas étage, on s'abstient de mettre en question son talent; attaqué toujours, il n'est plus discuté. Le cabale de *Phèdre* lutte contre une personne et non contre un système dramatique. Racine peut donc, en quelque mesure, se passer de protecteurs et laisser mourir en paix le vieux Corneille et ses amis. Toutefois, il ne faut pas trop localiser un tel état d'esprit autour de *Bérénice*. Même la préface d'*Iphigénie* laisse luire en des coins le bout de griffes rentrées à regret, et, dans l'édition de 1697, celle de *Bajazet* s'écourte; on ne saura trop pourquoi, par exemple, si on ne l'explique par l'excès d'un rigorisme trouvant qu'il y est un peu trop librement parlé d'amour et de passion. Enfin, M. Gazier l'avoue lui-même, Racine mène son train de vie habituel autant que

1. MICHAUT, *loc. cit.*

peu chrétien en 1674, et rien ne prouve à mon gré qu'il pense à le changer. Quel bouleversement psychologique le jeta-t-il dans la retraite, *puis* dans la dévotion, trois ans plus tard?

Je crois, à propos de cette conversion, qu'on est allé beaucoup trop loin dans tous les sens. Parce qu'elle a surpris on l'a crue surprenante, parce qu'elle présente des moments caractérisés on n'y voit pas des liaisons et des nuances capables de l'éclairer. Spécifiquement, pour ainsi dire, qu'a-t-elle d'extraordinaire en un temps où le phénomène régnait à l'état endémique, où l'on revenait à l'Église, comme, plus petitement, car tout se rapetisse, on revenait, il y a quelques années encore, de la bohème à la morale bourgeoise? Bien d'autres se soumirent avant Racine, bien d'autres devaient se soumettre après. M. Gazier cite Pascal, Mme de Longueville, le prince de Conti, la Palatine, et il oublie M. de Tréville, type de ces repentis, et il oublie Rancé, leur ancien. A chaque instant les prédicateurs aiguillent et dirigent sur cette voie, et l'on peut croire, car le fait dut certainement le confirmer plus d'une fois, qu'il s'agit moins d'une crise morale que d'un usage et bientôt d'une mode dans ces multiples retours à Dieu. Bon nombre, sans doute, furent aussi l'effet d'une politique habile, il faut toutefois y admettre, dans l'en-

semble, un fond général de sincérité. L'esprit du siècle est catholique et l'Église reste le centre de la vie morale. Il y a des forfanteries d'incroyance, il n'y a pas d'incroyants. La morale commune, les habitudes intellectuelles courantes ramènent souvent les égarés et les distraits dans la large voie de tout le monde. Nous ne connaissons plus d'esprit public, nous ne trouvons plus de religion où nous accrocher dans nos hontes ou dans nos déboires et nous comprenons mal tout cela, mais songeons au sens que prenaient, pour des fidèles écartés, mais non séparés, du sanctuaire, les rites et les menaces de la religion.

Or, toutes les valeurs sentimentales semblent se multiplier dès qu'il s'agit de Racine. Qui mieux que lui dut entendre, après le premier feu des passions, l'appel bienveillant de l'Église mère? Quelle voix grandiose et pénétrante en même temps ne prenait-elle pas pour lui parler ! D'autres se prenaient au souvenir d'une paroisse familière, du collège ou de quelque grave professeur de choix; lui, sa mémoire le ramenait à Port-Royal. Il arrive que, traversant des lieux qui devraient nous émouvoir, témoins de faits uniques, nous poursuivons notre route en apparence indifférents. Mais au fond de nous s'accumulent des impressions qui, soudain, un jour, s'éveillent dans toute leur vivacité, dans toute

leur force. L'événement nous dépassait et, marquant d'un signet notre âme, attendait son heure. Et voilà que, grandis aussi, nous le retrouvons dans son plein, que nous le subissons, et que l'image d'aujourd'hui devient plus précieuse que la réalité de jadis[1]. Or Racine erra dans le solitaire vallon que n'ont point encore déserté les ombres anciennes. « L'étang », « les bois », « les prés » furent le cadre de ses premières impressions. Il s'y ennuya comme partout s'ennuient l'enfance et la jeunesse. Mais il s'en pénétrait. Et le jour où, regardant en lui, il vit son âme désemparée flotter si loin du port d'attache, les fades langueurs des impatiences puériles s'étaient dissipées pour laisser agir, dans toute leur séduction, le charme et le regret du passé. Ce jour-là, les forces pieuses qui avaient entouré son berceau, les subtiles leçons de maîtres aimés, l'atmosphère grise des coteaux, si déchirante et si intime, pesèrent sur lui de toute leur vigueur, et je conçois qu'il n'ait pas résisté.

Il revenait de loin. Et c'est parce qu'il revenait de loin qu'il fut si bien pris. Si le remords, presque toujours, apparaît à l'origine des conversions, de quel élan ne dut-il point avancer la sienne.

1. Cf. notre essai d'explication du phénomène en question. *La Grâce*, ch. II. (Alcan.)

Rompant les hautes digues de la morale chrétienne, il avait fait le mal. Il ne l'avait pas fait avec cette bonhomie qui absout presque les natures vulgaires; il s'y était complu, le raffinant par toute la malignité d'un esprit irritable et subtil, prompt à répondre par des réactions disproportionnées à l'offense, par le poignard au bâton, tourné sur le pervers comme sur sa voie naturelle. Non content de se dissiper dans le siècle, il y vivait impatient de l'enfer parmi les réprouvés; non content de déserter, il reniait. La passion, la bête des chrétiens de tous les âges, l'éternel adversaire des Port-Royal, il y vouait son intelligence dans ses œuvres, pendant qu'il s'y consacrait, cœur et corps, dans cette vie qu'on lui avait tant dite la douloureuse préparation du ciel. Et, par des chutes consenties, il dévalait de plus en plus la pente.

Jusqu'où, nous ne le savons pas. Nulle âme mieux que celle-ci ne garda son secret. Mais il faut se garder, en l'interrogeant, d'un excès de candeur et ne pas croire aboutir pour substituer au mot « doux » l'épithète « terrible[1] ». Il ne s'agit ni d'un tigre, ni d'un mouton, ni d'un criminel, ni d'un *innocent*, et il est assez curieux qu'on doive le dire.

1. Cf. l'article de M. Masson-Forestier, *Grande Revue*, 25 septembre 1910. Nous devrons d'ailleurs y revenir, ainsi que sur son livre.

Je ne veux pas répéter ce que tout le monde sait. Cependant on n'a pas assez pris garde que si deux ou trois événements capitaux marquent la vie passionnelle de Racine, l'essentiel en réside, dans la continuité. Les faits ne manifestent bien souvent que la fleur de l'existence intime. Après quelques années de plaisir facile, le poète devient amoureux. Il le reste de 1667 à 1677, d'abord de la du Parc, puis de la Champmeslé. Il semble avoir tenu à la première de ces femmes beaucoup plus qu'à l'autre et, cependant, la Champmeslé n'étant pas morte en pleine crise, on n'a guère le moyen d'en décider, puisque c'est à ce signe qu'on a jugé de l'autre attachement. En tout cas, pour lui comme pour tout homme, ce fut là une période *anormale*. On ne reste pas amoureux pendant près de dix ans sans épuisement ou catastrophe. Les désirs, même les mieux contentés, s'exacerbent de leur satisfaction même, et la doctrine de Raymond IV, comte de Toulouse, qui prétendait dompter la chair en l'assouvissant, si elle n'est pas dénuée d'une logique élémentaire, manque tout à fait de physiologie. Racine pendant dix ans mène, au point de vue sentimental, et peut-être à d'autres, un train d'enfer. Qu'a-t-il et que va-t-il faire? Les événements émaillent notre existence de sensibles avertissements. L'adversaire de Corneille et l'amant de comédiennes illustres ne

laissa pas de connaître quelques-unes de ces graves heures qui, dans la furie même de l'action, arrêtent et font hésiter. A chaque pièce il voit le souvenir de ses victoires s'effacer et sa cause remise en question. Dans la lutte âpre et sans merci, tous laissent de leur dignité, parfois de leur honneur. L'affront dernier atteint *Phèdre* dont l'argent balance un moment la fortune, et cette suprême défaite de l'ennemi marque son triomphe, puisque le poète épuisé se tait. Il avait subi de plus cruels moments.

Le 11 décembre 1668 mourait la du Parc. Ce qu'elle fut aimée, on le sait, et les vers ridicules de Robinet sont dans toutes les mémoires. Quelle part Racine eut-il à cette fin mystérieuse? Presque certainement aucune. On a montré, peut-être avec trop de désinvolture, la suspicion qui doit s'attacher aux propos de la Voisin répétant d'assez loin le réquisitoire aussi vague qu'invraisemblable de de Gorle, belle-mère de Mlle du Parc et naturelle ennemie de l'amant. L'affaire n'eut pas de suite et il ne faut pas s'étonner, à une époque où, par suite de crimes à la mode, on voyait partout des empoisonneurs, que tel personnage ait été mis sur la sellette. Le docteur Legué croit, et M. Funck-Brentano penche à croire, qu'il s'agirait d'un décès par suite de manœuvres abortives, et que ce fait expliquerait

l'attitude de Racine[1]. Outre que, sur la nature de la maladie, on n'a guère que l'affirmation assez molle de Mathieu Marais, je pense que cette attitude se justifierait bien mieux par l'état sentimental du survivant. Si le lendemain il suivait « à demi trépassé » le convoi, il pouvait bien, la veille, se montrer nerveux et exigeant au chevet de la malade, surtout avec un tel entourage.

Il ne faut pas dire qu'il se consola vite. Nous n'en avons nulle preuve et le contraire est plutôt vraisemblable; mais, à coup sûr, l'issue tragique d'un attachement sérieux l'atteignit. Il ne paraît tenter alors nul retour sur soi et la catastrophe, au contraire, semble agir dans le sens de sa vie présente, l'aiguiller plus que jamais, par une irritabilité croissante, vers ses distractions coutumières. Toutefois, un souvenir dormait en lui; sa fièvre sentimentale, tout en s'élevant pour entrer dans une phase décisive, marquait une étape.

Mlle Champmeslé lui a-t-elle inspiré une telle ardeur? On prétend que non et l'on oublie qu'heureusement pour l'héroïne, les mêmes moyens de s'en assurer ne se présentèrent pas. Un amour qui dure a chance, en vérité, de marcher vers une

1. F. Funck-Brentano, *le Drame des poisons*, pp. 286-296, Hachette, 1909.

fin naturelle. Il brise moins qu'il n'use. Il s'agissait, dans l'espèce, de plaisir plus que d'intimité passionnelle, d'une de ces liaisons surtout sensuelles dont la rupture n'est que le passage à l'indifférence, puis à l'oubli. Toutefois rien ne nous garantit, connaissant la nature de l'un des partenaires, que les choses se passèrent avec cette bénignité.

Vers le même temps, en effet, où les vieilles haines groupées contre *Phèdre* en balancent pendant quelques jours le succès, alors qu'une polémique scandaleuse s'engage, Mlle de Champmeslé donne à l'amant en titre un rival officiel. On a beau tenir une femme pour ce qu'elle est et l'aimer médiocrement, sa trahison ne reste pas sans effet sur l'amour-propre et l'atteint peut-être d'autant plus que le cœur est moins intéressé. Un dépit vif et secret a bien pu se joindre pour Racine aux rancœurs passées et présentes. Vraiment, cette fois, la mesure était comblée.

La conversion se produisit-elle normalement sur ces données, par surprise, retour sur soi, remords, floraison subite de souvenirs avivés par le regret et par le temps comme renforcés par la honte, ou fut-elle, si j'ose dire, déclenchée par quelque circonstance précise, mais inconnue? Suffit-il au croyant de laisser déposer la vase des troubles mondains pour revoir son Dieu, ou dut-on

l'y ramener? M. Gazier[1] incline à cette dernière hypothèse et, peut-être obsédé par le souvenir de Port-Royal, aime à se figurer une de ces scènes où, dans un accès de mystique allégresse, quelque illustre pécheur venait demander à cette station d'âmes la pénitence et l'oubli. La mère Agnès de Sainte-Thècle aurait contribué d'une façon active au « retour de l'enfant prodigue » et, tout au moins, accueilli ses larmes. « C'est elle », écrit en 1698 Racine à Mme de Maintenon, « c'est elle aussi dont Dieu s'est voulu servir pour me tirer de l'égarement et des misères où j'ai été engagé pendant quinze années[2]. » Évidemment ce texte est considérable, mais on peut, hélas ! en tirer tout ce qu'on veut. Racine entend-il y dire que sa tante intervint à un moment opportun? Fait-il allusion à la lettre déjà sévère par laquelle jadis elle l'exila et dont la mémoire dut souvent lui revenir aux mauvaises heures? Voudrait-il simplement personnifier en quelque sorte Port-Royal? Au fond, brisant avec sa vie présente, il devait naturellement se retourner vers le berceau des jours d'innocence; malgré les irritations et les malentendus, il n'en avait jamais été aussi loin que peuvent le faire supposer la rupture ou la

1. GAZIER, *loc. cit.*
2. A Mme de Maintenon, lettre citée.

polémique et peut-être, dans cette fin d'une des sanglantes réponses à Nicole, celle qui ne parut point : « ... Il se pourrait qu'en voulant me dire des injures vous en diriez au meilleur de vos amis, » y a-t-il plus de vérité que n'en comporte l'ironie. N'oublions pas que cette conversion fut un retour.

C'est ailleurs, et dans sa promptitude comme dans sa force première de réaction, que je verrais plutôt l'indice d'un fait qui nous échappe. Racine court tout de suite aux partis extrêmes : le froc, le mariage. On voudrait posséder sur sa vocation subite des détails autres que le vague récit de son fils[1]; il se maria toutefois, et avec une rapidité déconcertante. En quelques mois, M. Gazier cite avec vraisemblance les dates extrêmes : 15 mars-1er juin, tout se conclut. On peut donc situer vers le temps de Pâques une déclaration formelle de projets inattendus, et cela ne laisse pas d'être significatif. Les ferait-on remonter au lendemain de *Phèdre*, et la campagne d'épigrammes qui suit la pièce ne le permet guère,

1. Louis Racine, au début de la deuxième partie des *Mémoires*, s'y étend assez longuement mais sans précision. D'autre part, la lettre à J.-B. Racine, du 6 octobre 1698, commencée et finie par Mme Racine, s'achève sur ces mots : « Ce 6 octobre, jour de Saint-Bruno votre ancien patron. » Le fils aurait-il imité le père, ou bien (la pitoyable composition des *Mémoires* permet de le supposer), Louis Racine ne ferait-il qu'une grossière confusion? Le mot qu'il cite ailleurs de Racine : « Oh ! si on m'avait laissé faire chartreux, etc. » n'offre pas plus de garanties. Louis, d'ailleurs, n'a guère pu l'entendre.

quelques semaines de plus ne sauraient en amoindrir le brusque éclat. Certes, toute conversion suppose réaction; celle de Racine, que nous semblaient devoir amener la lassitude et le dégoût, se marque d'abord par des résultats assez disproportionnés à ces éléments et permet, sans trop de contrainte, d'imaginer un fait précis, agent de cette réalisation immédiate et pratique. Mais de quelque manière qu'on se figure ce fait, simple démarche, ou, par impossible, drame dont les acteurs se cacheraient encore dans le silence, on ne peut y voir qu'une occasion, une cause pour ainsi dire matérielle et fortuite, l'accident qui détermine la brusque déflagration de forces à leur limite, et, par exemple, la chute molle des fruits venus à maturité.

Racine se convertit, dit J. Lemaître[1], par dégoût, par scrupule, par remords. C'est dire à peu près tout et c'est ne rien dire tant ces termes paraissent insuffisants. Il faut prendre garde, dans l'étude morale des hommes, que les recherches portent sur des séries d'états de conscience, à fond commun parfois, mais variables en consistance, délicats et mouvants, où les valeurs brutes : scrupule, remords, ne dépassent guère le rôle de facteurs ou d'exposants. La

1. J. Lemaitre, *Jean Racine*, p. 258.

conversion de Racine fixe le terme d'une suite psychologique maintenue à travers des fortunes diverses et qui devait se résoudre ou dériver. Je n'entends point par là que, pendant une quinzaine d'années, il se soit, comme il se le reproche, « égaré », *jamais il n'a été plus lui-même* : les crises marquent les personnalités diverses par lesquelles nous remplissons une vie trop longue encore pour nos persévérances, et nous mourons plus d'une fois avant d'arriver à la mort définitive, la seule qui ne compte pas, s'il est vrai qu'il n'en reste rien. Le jeune homme que nous vîmes revenir d'Uzès, bien sage encore mais déjà railleur et plein d'appétit pour la gloire comme pour le monde, ne se ménagea point dès que l'une et l'autre s'offrirent. Il apportait la plus vive des sensibilités à la plus irritable des existences. Il s'étourdit sans doute, plus d'une fois il dut songer aux destinées si différentes qu'on avait rêvées pour lui. Il ne faudrait pas s'exprimer vulgairement sur les âmes d'élite, mais enfin, quand le diable se fait vieux... Racine n'était point vieux, il avait cependant éprouvé des passions ce qu'elles peuvent donner, et surtout, ce qu'elles peuvent laisser. Il était las, dégoûté, sans doute, de lui comme des autres, peut-être usé. Et il croyait. Sa maturité pointait à peine, il se portait bien et il était trop intelligent pour continuer par

habitude une vie qui perdait sa raison d'être avec le temps. L'extraordinaire serait qu'il n'eût point fait ce qu'il a fait. Somme toute, cette fameuse conversion ne fut que la fin naturelle d'une jeunesse orageuse.

Les actes et les sentiments valent ce que nous valons. La retraite de Racine attire l'intérêt non seulement à cause de la personnalité en jeu, mais aussi parce que s'y marque un caractère. Le fait restait banal, l'homme dépassant la commune mesure l'élevait à sa hauteur. Il y apportait l'excès des vives sensibilités pendant qu'il accusait par la violence du repentir l'importance de la crise. En un mot, nous trouvons dans une nature d'élite un illustre exemple de la grande loi de passion et de réaction qui gouverne la vie morale dès qu'elle passe l'habitude et le train journalier des choses, c'est-à-dire dès qu'elle paraît.

J'avoue que je crois cette conversion sincère. A une époque où le profit s'attachait à l'apparence de la vie dévote, les imputations d'hypocrisie n'ont épargné personne. Il serait banal de répéter celles que subit Racine. L'exposé des faits et la simple lecture de sa correspondance semblent devoir faire tomber le doute à cet égard. Mais nous aurons occasion, et plus que nous ne voudrions peut-être, de revenir sur un point qui met en suspicion ainsi un caractère tout entier.

II

Ce dont il faut nous garder, c'est d'un autre excès. Jamais une formule n'embrasse un caractère ni l'ensemble d'une carrière poursuivie quelque peu dans la durée. On n'a pas tout dit quand on a déclaré que Racine mena sa retraite de 1677 à sa mort, et peut-être a-t-on laissé croire plus d'une inexactitude. Songeons qu'il s'agit de vingt-deux années qui ne furent pas toutes pareilles à la première ou aux dernières. Une imaginaire facilité nous pousse, en histoire comme en biographie, à tirer des temps d'exception des caractères généraux, à ne voir que la ligne tracée sur l'horizon par les sommets. La continuité des jours nous échappe cependant, et les vallées étroites qui courent au flanc des grands monts se refusent à nos yeux. La vie de Racine ne suit pas une ligne inflexible de sa conversion à sa mort. Si l'on voulait s'amuser à en exprimer les fluctuations sentimentales par un graphique, après une courte descente on en verrait la courbe remonter peu à peu vers un point culminant. Parti de l'exaltation religieuse, il se grandit, vers sa fin, d'une austérité morale que déparent par-

fois un peu les petitesses du dévot : il n'y atteint pas du premier coup et n'y vise même qu'assez tard.

Dans le temps qu'il voulait se faire chartreux[1] il se maria. Ce fut encore pénitence. Nommé à l'emploi d'historiographe en octobre, il rentrait dans le monde sérieux et se fixait cet idéal d' « honnête homme » qu'il devait plus tard proposer à son fils. Il suit, dès lors, une carrière officielle de courtisan en faveur. L'existence à laquelle il se vouait ainsi laissait peu de place au rigorisme, et plus d'un converti l'avait fuie par crainte de la dissipation. Il y apporta des principes assez sévères, mais qui durent s'accommoder à ses nouveaux devoirs et pour lesquels, malgré sa neuve ferveur, il eut sans doute besoin du travail de l'habitude. Les renseignements précis sur son train journalier continuent de nous manquer jusqu'en 1687; toutefois la lacune ne se présente pas avec la même gravité que pour la période précédente et nous pouvons nous faire une idée, par les lettres conservées de cette époque à sa mort, de la vie qu'il dut mener de sa conversion jusqu'alors, sans qu'il y ait autre chose à faire qu'à légèrement affaiblir certains traits. S'il aima de tout temps la vie de famille, comme on veut

1. Voir la note ci-dessus, p. 47

l'insinuer par quelques anecdotes, il dut en être singulièrement privé. Il se tient à Versailles, auprès du roi, le suit à l'armée ou à Marly, ajoutant aux assiduités du courtisan les obligations d'une charge où, pour complaire aux soucis vaniteux qui l'avaient fondée, l'on devait s'occuper ou feindre de s'occuper beaucoup. La faveur du maître l'accapare de plus en plus d'ailleurs, et, jusqu'à la fin de ses jours, nous le voyons, tout à son service, guetter le moment de se faire inscrire pour le coutumier voyage des élus[1] et, malgré quelque refroidissement, sans doute passager, en être encore là moins d'un an avant sa mort. C'est le courtisan connu, l'homme arrivé que vise le brutal Spanheim dans l'injurieuse note où il répète les propos superficiels d'un clan sans bienveillance. Racine, à son avis, « s'accommode de toute intrigue et celle de la dévotion domine chez lui... *Il voudrait bien qu'on le crût propre à rendre service, mais il n'a ni la volonté ni le pouvoir de le faire*[2]... » Tous ces traits dénotent l'ignorance plus encore que la mauvaise foi. Racine ne se contente pas d'offrir platoniquement ses services, son crédit ne s'emploie pas en vain pour les Rivière ou quelque frère de Boileau, ni n'hésite

1. 27 février 1698, *in fine*.
2. Spanheim, *Relation de la Cour de France en 1690*, pp. 402-403 de l'éd. Scheffer.

à se compromettre à l'usage de Port-Royal[1]. Il se mêle activement au plus actif des mondes. Il envoie ses œuvres en 1684 à M. de Guilleragues; il rime contre Boyer et Longepierre en 1695. Il s'applique à *Esther* et à *Athalie* qui sont du théâtre religieux et du théâtre commandé, mais encore du théâtre. Il n'a pas le froc enfin, pas même le cordon du tiers ordre. C'est un honnête homme qui, sans rien négliger du courant de la vie, pense à son salut.

Cette réserve nécessaire vient toutefois de l'extérieur. La vie intime se poursuivait dans le sens déterminé par la conversion. Racine, tout en s'y mouvant, n'accorde au siècle que le nécessaire. Il élève sa famille avec une rigidité de principes que tempère heureusement sa vive sensibilité; il s'écarte de tout objet de dissipation et s'interdit rigoureusement de paraître au spectacle où il croit que la présence seule du fils contredirait les principes que le père a su faire accepter même du roi[2]. S'il faut en croire une fois Louis Racine, il aurait poussé le scrupule jusqu'à ne pas vouloir faire réciter des vers d'*Andromaque* à une jeune princesse[3], et l'on peut voir dans une

1. 27 septembre 1682 à Ant. Rivière. — 27 février 1697 à Mlle Rivière. — Lettres à la mère Agnès de Sainte-Thècle. — A Boileau, 6 et 13 juin 1693.
2. 3 juin 1695 à son fils, notamment.
3. *Op. cit.*, t. V, p. 113.

lettre de Willart à M. de Préfontaine (26 avril 1699) qu'il refusa toujours obstinément de vendre *Esther* et *Athalie* aux comédiens.

Sa correspondance avec Boileau d'une part et, d'une autre avec son fils aîné, nous donne sur son caractère quelques éléments précis et immédiats d'appréciation. Elle débute en 1687 pour nous mener, sans trop grandes lacunes, jusqu'au seuil de la dernière heure. Tout intime par nature, comme par la qualité de chaque destinataire, elle nous semble devoir étaler au grand jour une personnalité qui s'épanche en de sûres confidences, et les lettres d'un romantique répondraient sans doute à cet espoir. Mais n'oublions pas que nous parlons d'un temps où le moi s'enferme jalousement, par pudeur ou politesse, et où les relations épistolaires, même les plus lâchées, prennent quelque chose de l'impersonnalité des œuvres publiques. Il faudra se livrer à un sagace effort pour saisir au passage quelques échappées de l'âme qui, jadis, vécut en de si prodigieuses créations.

Racine commence à se définir, pour ainsi dire par contraste, dans son commerce avec Boileau. Celui-ci, bon enfant qu'on sent devenir un peu chagrin à mesure que s'aggrave la vieillesse, reste un homme de bienveillance foncière, honnête dans tous les sens du mot, d'intelligence vive et

rude, d'un tour d'esprit génial, profondément estimable au demeurant. Son ami, plus souple, plus piquant, s'agite, s'inquiète et se contient. Il a des sautes de sensibilité que nulle réserve protocolaire ne parvient à dissimuler. On sent en lui comme des réserves profondes d'une vie qui s'ignore dans sa force inconsciente et que ferment des écluses qu'on n'ouvre point[1].

Le ton change avec J.-B. Racine et le temps surtout a changé. Les lettres du père complètent heureusement celles de l'ami dont le nombre décroît vers 1693. Il s'y montre directeur familial, pieux, sensible et vigilant. Il a l'œil à tout, aux choses du salut comme à celles de l'esprit et du monde. Il caresse, gronde, cingle au besoin, et par-dessus tout il aime. Son âme, ardente encore et toujours la même, fuit à travers la discrétion du langage. Nous la tenons, par la correspondance, à ses points extrêmes et, par les deux bouts de la chaîne, nous pouvons prendre quelque vue de la continuité qui les rejoint.

La plus vive des sensibilités colorant la plus avertie des intelligences domine dans le caractère de Racine. Mais il faut expliquer les termes de cette formule banale. Racine, si l'on veut me passer ces termes du jargon psychologique, est

1. 8 avril 1687 et surtout 13 avril 1687 (début et fin).

un *sensible actif*. Il ne se contente pas de s'émouvoir, il ne se complaît point dans le sentiment, il réagit, avec quelle violence, nous le savons. Sa sensibilité s'accompagne de l'irritabilité qui, peut-être, la fonde. Sa conversion dérive de cette tendance sans la détruire. Chrétien de principe et de cœur, il ne pique plus ou il pique moins : il pleure. C'est un orage qui se résout en une pluie tiède et sans tonnerre. Toutefois son esprit prend à cette source dangereuse de sa vie morale une tournure combative qui persistera toujours. Son compliment, même le plus sincère, reste épigrammatique[1] et le boutoir de Boileau s'affadit au prix des malignités qu'il ne peut contenir. « Je ne crois pas, » dit-il, parlant de la mort de Saint-Laurent, « je ne crois pas, qu'excepté Madame, on en soit fort affligé au Palais-Royal; les voilà débarrassés d'un homme de bien[2]. » Croyant avoir à se plaindre de son fils, il le sermonne avec une ironie qui rappelle vraiment trop, dans la circonstance, la sanglante réponse à d'Olonne[3]. Il faut lire cette étonnante lettre pour voir à quel point le Racine de jadis possède encore le pénitent de 1698. Il est vrai que cette même sensibilité le fait écrire

1. A Boileau, 25 juillet 1687 : « Je ne vous dis rien de votre voix, etc. »

2. A Boileau, 4 avril 1687. Au même sur M. de Charvil, 24 mai 1687, sur le duc de Roannès, 8 août 1687.

3. 26 janvier 1698. A son fils.

en termes bien touchants sur l'amitié qui l'unit à Boileau[1]. Mais, quand on est sensible, c'est surtout pour souffrir et faire souffrir.

L'intelligence pratique dépassait en Racine le niveau passablement élevé où la porte d'ordinaire l'égoïsme humain. Dans un cercle plus réduit, et avec une tenue tout autre, il fait songer à Voltaire. Il a, comme lui, le sens des réalités. Spanheim croit, bien à tort, qu'il eut quelque peine à « se soutenir »[2], car il y réussit avec une bonne grâce naturelle. Il sait user de son crédit ou le ménager, fait sa cour avec son esprit, et c'est tout dire, réalise une fortune suffisante et doit peut-être à une réclamation un peu vive[3] cette demi-disgrâce dont je ne pense pas qu'il soit mort. « Rien du poète dans son commerce, » dit de lui Saint-Simon, « et tout de l'honnête homme... » Ne faut-il pas ajouter du bourgeois rangé, sérieux et presque de l'homme d'affaires?

Non que l'intelligence de luxe, la seule qui compte, reste un don qu'il néglige ou méprise. Par une étude habile il avait su porter à leur plus haut point, à cet égard, les plus heureuses pré-

1. 13 avril 1687. A Boileau (*in fine*).

2. Spanheim, *loc. cit.*

3. Je n'ai pas à y insister, mais tout ce qu'on a dit sur la dispute de Racine me paraît fort hypothétique, forcé et surtout (l'aventure du bosquet par exemple) passablement romanesque. Cela sent le Louis Racine, et c'est tout dire.

dispositions. Nous avons vu le travail de l'écolier, nous pouvons soupçonner celui de l'écrivain. On n'a pas remarqué qu'il ne renonça nullement à la culture en renonçant à tant d'autres choses. Son esprit s'oriente d'autre façon et, sans négliger en rien sa nourriture première, penche de plus en plus vers la matière sacrée chère à Port-Royal comme à tous ceux qu'un obscur désir pousse, dans les ténèbres de la foi, à utiliser encore la pâle lumière de la raison. Il ne perd rien de ses qualités pour les porter ailleurs, *Esther* et *Athalie* en sont la preuve. Et nous le voyons emporter Cicéron en campagne, discuter avec Boileau et prendre le texte saint comme livre de chevet [1].

Mais, pas plus au regard de l'intelligence qu'au point de vue moral, il ne faut oublier que Racine reste un chrétien de son temps. Sa culture, toute littéraire, dans le fond ne l'entame point et garde le caractère de superfluité que l'on se plaisait à reconnaître alors aux choses de l'esprit. La méditation philosophique seule, pénétrant à la longue une vie dont elle devient le souci principal, agit parfois sur les motifs qui la dirigent. Il faut avoir délaissé toute foi pour découvrir au jeu naturel de la pensée cette valeur par laquelle nous pen-

1. Cf. entre autres, lettre à Boileau, 1698 : « Denys d'Halicarnasse, etc. », à son fils, 4 octobre 1692, 24 septembre 1694 et *passim*.

sons combler le vide des autels. Racine ne fut en aucune manière philosophe et ne posséda rien de l'intellectuel dans un temps où la conception seule en eût paru monstrueuse. L'âme se détermine en lui par un principe tout au moins étranger et souvent contraire aux lois maîtresses de l'esprit. C'est pourquoi, le jugeant, rien de l'écrivain, du lettré ne doit entrer dans l'appréciation fondamentale qu'on fait de l'homme.

De ces divers éléments, joints à des qualités physiques (une aisance remarquable, une tenue parfaite, un langage correct à la fois et sans doute attrayant, puisque Spanheim le reprend à notre grande surprise, et non sans quelque contradiction, comme « presque toujours rempli de nouveauté[1] »), s'éleva l'une des personnalités du temps et l'une des plus singulières fortunes d'hommes de lettres. A vrai dire, ainsi vue de l'extérieur, la figure de Racine n'attire pas sûrement la sympathie. Il ne tranche pas assez sur ce milieu courtisan, fanatique du maître, bassement flatteur et guettant, avec la férocité des gens en place, un sourire, pour s'en faire un état. Parvenu dans un monde où le rang ne cédait point au mérite, il dut plus d'une fois susciter les jalouses rages que Spanheim reflète ou éprouver

1. Spanheim, *loc. cit.*

la morgue des seigneurs qui le subissaient. Ils ne différaient guère dans l'apparence. Mais Racine était de ceux pour qui l'apparence n'est pas tout.

La fin de sa vie marque le terme où il se dirigeait avec une laborieuse patience. Sa conversion alors, mais alors seulement, atteint son plein effet, et je me demande si elle ne marquerait point, en ce temps, sans secousse et par évolution naturelle, un dernier stade dans l'existence qu'elle avait jadis renouvelée. *Esther*, *Athalie* respirent une foi profonde et calme. Le choix des hymnes et des cantiques paraphrasés ou traduits, dernier essai d'un esprit revenant à regret vers le métier qui fit sa gloire, est significatif. Racine, s'efforçant de diriger sa famille avec une fermeté affectueuse, montre des scrupules croissants. La comédie lui paraît la pierre de scandale par excellence, et le spectacle nous afflige de cet homme qui finit plein d'un enfantin effroi de ce qui fut sa grandeur[1]. Mais il était chrétien : on lui a reproché d'avoir parlé froidement de la Champmeslé au lit de mort; l'extraordinaire c'est qu'il en ait parlé à son fils et je ne vois guère que l'indifférence, où ses progrès en christianisme l'avaient conduit, pour expliquer, chez le plus correct des hommes, ce manque de tact. De plus en plus le préoccupe

1. Voir surtout 3 juin 1695.

le souci de son salut et du salut des siens[1]. Lassé du monde, comme jadis lassé des folies du monde, il rêve de cette retraite effective, sans réserve, qu'il n'eut ni la force ni peut-être le désir d'atteindre aux premiers jours de sa ferveur et où, loin des stériles tumultes, l'on se récupère dans l'attente du Juge. Retenu pendant trois semaines à Paris par quelque indisposition, il écrit ceci : « Vous ne sauriez croire combien je me plais dans cette espèce de retraite et avec quelle ardeur je demande au bon Dieu que vous soyez en état de vous passer de mes petits secours, afin que je commence un peu à me reposer et à mener une vie conforme à mon âge *et même à mon inclination...* » La fin s'approche et le fidèle se hâte de se dépouiller du siècle. C'est là que devaient conduire, par une voie sûre, les faciles plaisanteries sur la grâce échangées avec Boileau vingt ans par deçà mais dès alors marquant le souci quotidien des choses saintes[2].

Nous pourrions déjà prendre idée des derniers jours de Racine, si une source précieuse ne venait nous dispenser de tout frais d'imagination[3]. Ce sont les lettres de M. Vuillart ou Willart à M. de

1. 10 mars 1698.
2. 2 mai 1698.
3. Cf. pour tout ce qui suit le t. VII de l'éd. Mesnard et le t. VI, corps et appendice, du *Port-Royal* de Sainte-Beuve.

Préfontaine. Le tableau qu'elles tracent est patriarcal et conforme de tout point à celui que nous nous figurions. Mlle Racine épouse le fils de M. de Moramber. Pas d'autres garçons de noces que Vuillart et Despréaux. Le père de la mariée préside avec une gravité quelque peu sacerdotale aux cérémonies. Tout finit par la courte et pathétique exhortation du curé de Saint-Séverin. « Les jeunes gens firent la lecture de piété ordinaire à la prière du soir. Le père, comme pasteur domestique, répéta la substance de l'instruction, et tout était en repos comme de coutume avant onze heures du soir[1]. » C'est bien le même homme qui jouait à la procession avec sa famille, portant lui-même la croix et déambulant autour de la table d'une salle à manger pour le charme futur de M. Lefranc de Pompignan[2]. Son terme approche, il arrive à Dieu dépouillé du génie qui le grandissait à nos yeux, humble, pieux, tournant, comme son milieu, vers cet idéal de pasteur protestant dont le séparent, par une nuance imperceptible et capitale, cette fleur de mysticisme, ce souvenir des grandeurs du culte, cette entente, à travers le mépris, de la vie terrestre qui différencient l'Église du Temple, si profondément.

1. Lettre du 10 janvier 1699.
2. Louis Racine, *op. cit.*, t. V, p. 199.

Il meurt comme mouraient ces gens dont le dernier soupir préludait à la revanche, il meurt courageux et plein d'espérance, mêlant peut-être à la gravité du moment, car la nature se rit des liens dont nous la chargeons, un dernier regret d'ici-bas, dans le souvenir d'avoir déplu[1]. Le mot de Louis XIV à Boileau[2] l'eût aidé à passer le pas. Il meurt, et le naïf biographe de ses derniers moments nous laisse pressentir, en passant, des indices d'un caractère que nous avons entrevu : « La patience et la douceur du malade, » dit-il, « *naturellement prompt et impatient*, est un vrai ouvrage de la miséricorde de Dieu[3]... » « ... Vif, naturellement tout ce qu'il se peut, il est devenu patient et tranquille au delà de ce qui peut se dire[4]... »

Est-ce possible? Malgré tout! Quoi! l'auteur de *Phèdre*, le tumultueux amant de la du Parc, ce courtisan mi-bourgeois, aimable, poli, doux, sentant quelque peu la sacristie, cet esprit timoré s'efforçant de rentrer ses pointes, ce cœur qui se maudit dans son œuvre durable? Et l'on pense aux mornes ruines que laisse, en se retirant parfois des grands créateurs, le souffle du génie. Il

1. Louis Racine, *op. cit.*, t. V, p. 171.
2. Willart, 26 avril 1699.
3. Willart, 24 mars 1699.
4. *Id.*, 8 avril 1699.

vivait toujours en Racine, pensons à la merveilleuse échappée d'*Athalie;* peut-être y vivait-il, frémissant et contraint, immuable toutefois sous le faix rigoureux des pénitences chrétiennes, et sans pouvoir soulever le voile dont une main austère l'avait à jamais couvert. Et l'honnête historiographe allait et venait, cachant en lui sans trop en souffrir, dirai-je sans trop y penser, la force qui fait les grands hommes.

A vrai dire, il ne soupçonna point la singulière contradiction qu'il nous offre. On l'a remarqué, les choses de l'esprit n'avaient point, en ce temps, l'importance qu'elles ont pris du nôtre[1]; la littérature restait un art d'agrément et le plus illustre des tragiques vit dans sa vocation un caprice plus qu'un sacerdoce. Revenant du théâtre à la religion, il quitta le frivole pour le sérieux. Chrétien, on doit le juger du point de vue chrétien. Mais il n'écrivait pas pour rien, traduisant saint Paul : « Je trouve deux hommes en moi... » Il y a toujours deux hommes en nous : celui que nous sommes et celui que nous voulons être, le difficile est de se trouver. Racine, au lieu de se chercher, se fuit. Il *voulut* être chrétien, et vers cet idéal il tendit toutes ses forces. L'application peu à peu dessina ce que la nature n'avait

1. Lanson, *Boileau*, pp. 148-149.

point entrepris. Non qu'il faille douter de sa sincérité. Mais *c'était une sincérité de volonté plus que de tempérament,* si l'on excepte le côté mystique par où justement l'un rejoignait l'autre. Il sut donner le change et se le donner. A distance nous voyons mieux et nous nous étonnons.

Comment cet homme qui, pour les deux tiers au moins de sa vie, se tient au rang d'un esprit très distingué, dont l'ordinaire, mœurs et caractère, ne dépasse point l'ordinaire d'un bourgeois de son temps, se trouve-t-il avoir réalisé son œuvre et surtout l'avoir vécue; où ce séminariste, sur ses vieux jours tournant à l'oblat, puise-t-il son génie de psychologue? Voilà le vrai cas Racine !

La solution, on l'entrevoit et nous essayerons de la donner. Jamais auteur ne parut tant différer de son œuvre, jamais œuvre, au fond, ne jaillit plus naturellement de son auteur. Mais il faut chercher, au-dessus ou à l'intérieur des apparences, les réalités psychologiques ou physiologiques, contenues parfois, rarement détruites, sous les lignes définies de l'intelligence, le lacis obscur des émotions; par delà ou par deçà le *vouloir*, le *désir*.

III

LA SOLUTION

A deux extrémités de son histoire, et parmi les siens, Racine a dû subir deux étranges biographes. L'un, son fils, l'autre, un descendant, pour des raisons diverses et dans un esprit opposé, nous en offrent un portrait également caricatural et de cette sorte de caricature qui n'exagère pas pour mieux souligner, mais déforme, renseigne seulement sur le parti pris ou la malignité des auteurs, et ne perd rien pour demeurer ici involontaire.

Je ne me donnerai pas le facile avantage de confondre Louis Racine. La simple lecture de ses *Mémoires* justifie toutes les réserves qu'on a faites à leur égard. Il les a composés dans un but d'apologétique familiale, sans utiliser de souvenirs personnels, puisqu'il n'avait pas sept ans à la mort de son père, et a pris dans la tradition

orale, ou à des documents plus que suspects, une matière qu'il devait arranger à son gré, peu soucieux d'aucune critique. Il ne s'est pas enrichi beaucoup à utiliser les notes de son frère, si toutefois, rien ne le prouve, il s'en est servi. M. Masson-Forestier tient en grande considération le travail inconnu de Racine aîné. « D'abord, Jean-Baptiste, » dit-il, « de quinze ans plus âgé que Louis, un peu plus intelligent (sa figure est plus fine que celle de Louis), avait préparé une vie de son père que Louis l'empêcha de publier, et l'on sait ce qui divisait les deux frères : Jean-Baptiste voulait montrer un Racine vrai[1]. » Il y a dans ces quelques lignes autant d'erreurs que de propositions. Du fait que Jean est plus intelligent que Louis (nous en tenons d'autres preuves que sa figure), je n'ai vu nulle part qu'on l'ait empêché jamais de publier quoi que ce soit, et la légère tension qui se manifesta un moment entre les deux frères provient plutôt de l'appréciation très libre et très sévère que Jean-Baptiste fait des œuvres de son cadet[2]. Il faut savoir de plus ce que signifie le « Racine vrai ». « Je veux y dire la vérité, » écrit simplement Jean-Baptiste en parlant de la « Vie » ébauchée, et il n'entend rien

1. Masson-Forestier, *Autour d'un Racine ignoré*, Paris, 1911, p. 197.
2. Voir la *Correspondance* dans l'édition Mesnard, t. VII.

par là de général, mais tout simplement sa décision de « faire connaître l'infidèle ami qu'il (Racine) eut dans Valincour[1] ». Veut-on savoir combien, au fond, sur cette « Vie » il s'entendait avec Louis? Si celui-ci prétend mettre devant les yeux de son fils « celui qui pour la piété, pour l'amour de l'étude et pour toutes les qualités du cœur doit être (son) modèle[2] », son frère déclare : « Je n'aurais envie de parler de mon père que pour instruire le public de la piété dans laquelle il est mort et nous a tous élevés[3]. » Voilà sur quoi l'on peut compter avec les fils de Racine. La biographie de leur père leur doit d'être rendue un peu plus difficile par les mensonges édifiants dont ils l'ont obscurcie.

Il ne faut point, cependant, accabler Louis. Il se rend compte de ce qu'il fait. Il élimine, choisit, atténue, tant que le fond lui manque et que, pour étoffer son récit, il se rejette sur Boileau dont les gestes tiennent bien autant de place que ceux du héros principal. Il dénature et fausse avec préméditation. Mais il se trompe, sans doute, tout en nous trompant. Il cultive de son père l'idée qu'il veut nous en donner. C'est pour rendre la réalité conforme à son idéal, qu'il la

1. *Ibid.*, pp. 386-8, lettre du 6 novembre 1742.
2. Louis Racine, *Œuvres*, édition Le Normant, t. V, p. 1.
3. *Loc. cit.*

déforme. C'était un fils, c'était un chrétien, par ses écrits d'apologétique profane une manière de chrétien militant, c'était un honnête homme d'un esprit aussi fleuri qu'étroit et banal. Rien dans sa condition, rien dans sa mentalité ne lui permettait de comprendre Racine autrement qu'il ne l'a compris. Il justifie donc, par beaucoup d'excuses, son infidélité de mémorialiste.

M. Masson-Forestier n'en eut pas, que je sache. Partant d'une intention juste qui le poussait à réagir contre les béates platitudes où une critique officielle tenait Racine, il a cru bon de verser dans l'excès contraire et d'imaginer un système où son auteur devient un pur scélérat. Pour étayer ce système, rien ne lui coûte : ni les faux sens, ni les à peu près, ni les raisons les plus saugrenues, ni le bric-à-brac de l'érudition la moins digérée. On vient de voir comment il traite un texte fort clair de Jean-Baptiste Racine. Il parcourt les tragédies de Racine et l'y rencontre sous les traits des « monstres » mis en scène. Comme les Racine sont gens timorés et les Sconin processifs, ardents et terribles, il le rattache à ceux-ci en vertu des lois de l'hérédité croisée. S'il avait lu d'un peu plus près M. Ribot qu'il cite, il aurait pu voir les réserves de ce maître sur une hypothèse tirée du folk-lore philosophique et depuis longtemps abandonnée.

Et tout cela, moyennant les réserves que comportent de tels éléments d'information, s'excuserait presque si l'on ne sentait dans l'étude, à travers une brutalité voulue, une idée fixe, fruit d'une généralisation incomplète et outrancière, à laquelle les données les plus indifférentes ou les plus contradictoires doivent se plier. C'est un système enfin, et de la sorte la plus déplorable des systèmes, de celle que fondent l'entêtement ou la passion. Louis Racine pour voir son père à travers lui-même en avait fait... un homme bien simple. J'ignore à travers qui M. Masson-Forestier a vu Racine. Mais son livre est tel que je recule devant la sévérité des termes dont je devrais me servir pour l'apprécier. On comprendra dès lors que je n'en fasse nul usage pas plus que des *Mémoires*. Il suffit à leur gloire qu'on doive déclarer bien haut, dès qu'on vient de s'en occuper, que Racine ne fut ni un monstre ni un imbécile.

La critique littéraire n'a touché qu'accessoirement à l'homme. Elle a parfaitement discerné chez les maîtres, et avant M. Masson-Forestier, que l'auteur du récit de Théramène dépassait l'ordinaire d'un professeur d'éloquence, et dissipé les faciles équivoques sur le mot « tendre », mais des données biographiques précaires ont soutenu ces trouvailles plus qu'un examen de l'œuvre.

Nous ne ferons pas appel même à d'aussi respectables autorités. Nous voudrions, non sans présomption peut-être, instituer une expérience personnelle, très délicate et pour laquelle nous demandons indulgence. C'est, puisque tout se dérobe de Racine ou se dissimule sous le parti pris, de le chercher dans ses tragédies, si peu personnelles qu'elles puissent paraître. Un chef-d'œuvre ne se justifie jamais par la facture ou par l'artifice et le commentaire d'Edgar Poë sur son poème *le Corbeau* n'est qu'une ingénieuse plaisanterie. Au contraire, Schopenhauer a raison de dire : « C'est dans ses livres qu'on apprend le plus vite à connaître un écrivain comme homme. » Il se pourrait que le Racine enseveli dans *Phèdre* révélât mieux le vrai Racine que celui plus complaisamment, quoique parcimonieusement, découvert dans les lettres à Boileau ou à son fils. Il s'agit de le trouver et, pour cela, non pas d'entreprendre une critique nouvelle de ses pièces, mais d'y retrouver, sous la maîtrise du technicien et de l'artiste, ce qu'il y apporte de fond propre et d'expérience personnelle, en un mot la part de l'homme.

***

Dès *la Thébaïde*, alors que Racine n'a nullement formulé son système dramatique, apparaissent des traits qui dénotent et un maître nouveau pour la scène, et un tempérament original d'auteur. C'est, dans la forme et de l'extérieur, un sens exact et aigu des convenances, une extrême habileté à doser l'odieux des personnages, la science parfaite de ce que peut supporter le spectateur. Étéocle, par exemple, ne veut pas garder le pouvoir par pure tyrannie, c'est Thèbes elle-même qui le lui impose :

« Non, madame, à l'empire il ne doit plus prétendre;
Thèbes à cet arrêt n'a pas voulu se rendre. » (I, 3.)

Pas de méchant, enfin, dont la méchanceté reste gratuite, qui ne puisse alléguer quelque excuse pour ses crimes; je pense de loin à Narcisse et je me dis : « A part son mauvais naturel, rien qui nous répugne trop, qui nous éloigne enfin, et, donc, qui détache notre intérêt. » L'infériorité de ce début vient plutôt du style, peu sûr encore, que du fond déjà richement manié.

Ce fond, en majeure partie intuitif, doit précisément à ce caractère de laisser percevoir les apports rares, mais précieux, de l'écrivain. Des traits, soulignant la psychologie des personnages, se marquent ici dont nous ne retrouvons pas trace dans les modèles, la compréhension de l'en-

semble oriente la matière dans une voie caractéristique. Remarquez d'abord à quel point déjà la pièce s'affirme racinienne. Si l'amour n'en donne point la dominante, il ne le cède qu'à la haine, et l'on sait les affinités de ces contraires. Le sujet, politique chez Euripide, et dans Rotrou prétexte à tableaux dramatiques, devient nettement *passionnel*. Les destinées de Thèbes, l'ambition de Créon passent au second plan; seul importe l'état sentimental des deux frères. Racine voit très bien qu'une passion les gouverne au point d'exclure en eux toute autre passion. « Et quelle apparence, dit-il, de leur donner d'autres intérêts que cette fameuse haine qui les occupait tout entiers? » (Préface.) Ils se rangent les premiers parmi la troupe de ces forcenés lucides qui marchent, sous le fouet d'un seul désir, vers les hontes ou les catastrophes, et ne conservent de clairvoyance que pour raisonner leur mal, sans pouvoir ni vouloir le guérir. Ce sont deux frères ennemis et c'est leur haine qu'on expose. Avec quelle acuité ce débutant pénètre une telle horreur et en cherche l'origine la plus lointaine et la plus intime! Euripide disait simplement : « Ah! malheureux que je suis! Combien les haines domestiques sont cruelles, ma mère, combien elles sont difficiles à éteindre! » (*Les Phéniciennes.*) Écoutez Racine :

Les autres ennemis n'ont que de courtes haines,
Mais quand de la nature on a brisé les chaînes,
Cher Attale, il n'est rien qui puisse réunir
Ceux que des nœuds si forts n'ont pas su retenir.
L'on hait avec excès lorsque l'on hait un frère. (III, 6.)

Dans Euripide, Étéocle ne consent à l'injustice que pour le trône et s'exprime en ces propres termes : « S'il faut violer la justice, c'est pour régner qu'il est beau surtout d'être injuste, pour tout le reste il faut pratiquer la pitié. » (*Id.*) L'Étéocle de Racine, par un mot terrible et qui va loin, répond à Polynice, qui lui dit : « Tu sais qu'injustement tu remplis cette place »,

L'injustice me plaît *pourvu que* je t'en chasse. (IV, 3.)

Et Racine, pour ce sentiment qu'il approfondit en l'isolant et dont il fait comme une manie violente et douloureuse où se perçoit l'économie morale de ses héros, invente, invente, dis-je, car je n'en retrouve pas ailleurs l'équivalent, cette explication et ces premiers effets :

Triste et fatal effet d'un sang incestueux !
Pendant qu'un même sein nous renfermait tous deux
Dans *les flancs de ma mère une guerre intestine*
De nos divisions lui marqua l'origine... (IV, 1.)

L'amour, Racine le déclare, tient peu de place dans cette tragédie. Il en tient encore trop. Mais

pour y être accessoire et parfois incongru nous ne le voyons point affadi, ni de pure convention. Un père, sans nécessité, se découvre le rival de son fils, une fille expérimentée sait que toute affection profonde vit principalement de douleur :

Oui, je l'avais bien cru qu'une âme si fidèle
Trouverait dans l'absence une peine cruelle;
Et si mes sentiments se doivent découvrir,
Je souhaitais, Hémon, qu'elle vous fît souffrir,
Et, qu'étant loin de moi, quelque ombre d'amertume
Vous fît trouver les jours plus longs que de cou-
[tume. (II, 1.)

Les mêmes symptômes percent dans l'*Alexandre* où l'auteur, moins imparfait, réduit par contre à l'extrême son originalité. L'inspiration cornélienne tenait la pièce sur le mode héroïque, le nom d'Alexandre, en dehors des romans, semblait défier toute galanterie, la grandeur d'âme de Porus trônait au centre de l'action. Or, l'héroïsme de Pyrrhus, en fait, reste épisodique, Alexandre ne conquiert le monde que pour le mettre aux pieds de Cléofile, et les autres personnages se meuvent et s'entre-croisent animés ou déchirés par l'amour ou par lui, comme Taxile, voués aux pires désastres. Oui, cet amour — par quoi le théâtre et (au moment où elle fut le plus elle-même) la vie de Racine prirent leur pleine

valeur, — en des œuvres de début où il devait se limiter ou s'exclure, déborde pour ainsi dire l'auteur, l'envahit malgré lui, le pénètre, en tire des accents qui préludent à d'immortelles fureurs. Si quelque chose nous intéresse dès lors dans *la Thébaïde* et dans *Alexandre*, ce n'est pas le travail du bon écolier, ce sont les aptitudes et les éclairs qui découvrent le maître futur.

Avec *Andromaque*, Racine illustre par un chef-d'œuvre un nouveau système dramatique. Ce système, bien qu'il ne le réduise pas en formules ni ne l'accompagne de commentaires, je crois qu'il en est parfaitement conscient. Les rares fois où il dut en parler, il le fit dans les termes les plus précis : qu'on se rappelle la première préface de *Britannicus*. Pour tout ce qui concerne la technique même de son théâtre, d'ailleurs, il se montre le bon ouvrier à qui rien n'échappe et dont la science consommée prévoit jusqu'au détail le moins accessible au profane. C'est que la conduite même des pièces ressortit à son intelligence, une intelligence aiguë, profonde, sensible comme une balance de précision, servie par un tempérament original, passionné, un cœur qui vibre à la moindre émotion avec force et à sa mode, tout ce qui fait le génie enfin. L'esprit, sûr de lui, n'a qu'à recueillir les fruits de la science, de l'expérience, et à les ordonner. L'œuvre entière

de Racine nous prouve cette souveraine maîtrise. Il faut regretter surtout, dans la perte ou la pieuse et sacrilège destruction de tout ce qui concerna la période la plus intéressante de sa vie, les papiers qui nous eussent découvert l'économie de sa besogne d'auteur, sa façon de choisir et d'ordonner ses sujets avant d'en tracer le plan, scène par scène, en quelques pages de prose. Nous ignorons tout de son vrai travail et quelques données extérieures et toutes matérielles ne sauraient nous satisfaire. Nous savons qu'il méditait ses sujets. Nous pouvons discerner qu'il les choisissait avec un soin diligent et ne négligeait pas d'en suivre le développement chez les historiens ou parmi ses prédécesseurs. Nous imaginons avec quel soin et quelle minutieuse adresse il devait noter les fluctuations sentimentales des personnages, nous croyons deviner, à la limpidité du résultat, la sagacité de la recherche, l'infaillibilité du coup d'œil psychologique. Mais rien de précis n'étaye ces conjectures et, pour les dégager du terme et de l'ensemble de l'œuvre, nous ne les voyons pas ressortir dans l'élaboration de l'œuvre. A notre tour, nous systématisons d'après l'aboutissant d'un système.

Du reste, nous avons tort de parler de système à propos d'un auteur aussi vivant que Racine et ce mot peut prêter aux pires confusions. Un sys-

tème est une méthode abstraite qui joue pour l'esprit le rôle d'utilité, renferme ou classe les idées et parfois les sentiments. Il figure assez bien un cadre ou un réceptacle. Il arrive, et les philosophes le savent, qu'il hypnotise le regard, cache le fond et fait prendre le contenant pour le contenu, le squelette pour l'être vivant. Il arrive, et Voltaire, tragique, l'éprouve, qu'il donne une formule de laquelle sortent des créations dont rien n'atténue la froideur, que nul artifice ne peut animer. Il arrive qu'il suscite des élèves. Le système de Racine ne se détache pas ainsi de lui. Il est l'expression agissante et vivante de sa personnalité, le mouvement même de son cœur dans le cœur de ses héros. En ceux-ci l'auteur agit ou souffre et il sait le dire. En un mot, je dois me contenter de cette affirmation qui, je l'espère, va se justifier et s'éclaircir : il n'y a pas un système dramatique de Racine, il y a un théâtre de Racine.

C'est un théâtre de psychologue et il faut encore s'entendre sur ce mot, c'est un théâtre de psychologue et ce n'est pas un théâtre d'analyse. Une psychologie de cabinet, louable dans ses intentions, fertile parfois en résultats, étudie, dissèque, décompose les sentiments, mais n'opère que dans l'abstrait et sur le mort ! Elle quitte d'ailleurs volontiers le domaine du spécialiste pour

celui des arts littéraires et, entre mille noms, le nom de M. Paul Bourget vous vient à la bouche. Elle fleurit alors en des œuvres intéressantes et froides, tout intellectuelles et tout artificielles, où la curiosité se porte sur la matière et les données du problème, où les personnages vivent à peu près autant que les pions de l'échiquier malgré la somptuosité de leur parure, où l'on voit à jour, avec plaisir, les ressorts d'un mécanisme spécial. Rien de méprisable, toutefois, dans cette littérature et rien de plus difficile, si l'on en juge par le nombre de gens qui n'y triomphent pas.

Il y a pourtant une autre psychologie, plus ample, plus profonde, plus vivante bien que nul terme technique ne s'y mêle, que le mot même n'en soit pas écrit, bien plus instructive, moins scientifique et plus savante infiniment : celle de Montaigne, celle de Pascal, celle de Racine. Et je soutiens que vous en savez plus sur l'amour si vous avez entendu *Phèdre* que si vous avez lu les copieux traités de Mantegazza. Je me rappelle quelques pages de Rodenbach, *la Sœur aux scrupules*, qui me causèrent le plus vif saisissement et me firent pénétrer dans cette étrange maladie du scrupule bien mieux que n'y ont réussi les sermonnaires eux-mêmes, et bien mieux, à plus forte raison, que n'y réussiront jamais les théolo-

giens et les critiques. Car cette psychologie, c'est la vie éclairant la vie.

C'est celle de Racine. Nulle part, dans le drame racinien, l'action ne s'arrête, et s'il arrive que le développement oratoire penche vers le hors-d'œuvre, elle ne perd pas ses droits pour cela. Ce mouvement continu se perçoit même, peut-être surtout, dans les monologues. Les personnages de Corneille semblent parfois s'abstraire de leur passion pour la discuter. Le point de vue de la morale où ils se placent les favorise dans leurs digressions casuistiques par l'élément intellectuel et général qu'il comporte toujours. Ils se font et ils nous font la leçon, et ils gardent quelque chose de l'avocat ou du professeur. Si bien qu'ils s'y prennent, ils pérorent. Cela n'arrive jamais chez Racine où Joad même, dont c'est le métier, ne prêche pas.

Peut-être faudrait-il ajouter qu'il s'agit moins de passions que de cas passionnels. La distinction est importante. L'examen d'une manière d'être, propre à l'individu, peut s'étendre sur tout le cours de la vie, affecter selon les circonstances des formes diverses, donner lieu à des drames pouvant embrasser des années. C'est le cas du théâtre espagnol, de Shakespeare, d'Ibsen. Seule même cette conception dramatique, plus générale, crée des types. Et l'on va m'objecter

Molière. Mais, précisément, dans Molière *nulle pièce ne finit*, toutes pourraient recommencer sur nouveaux frais, le personnage ne s'épuise pas pour agir durant vingt-quatre heures, l'on sent bien qu'il se prolonge dans l'avenir ou le passé et qu'on ne l'a saisi qu'à propos d'une manifestation épisodique. Or, il n'y a pas de type dans Racine et vous y chercheriez en vain l'*amoureux*, ou *l'ambitieux*, ou le *cruel*, mais on y trouve Oreste et Phèdre, Joad et Agrippine, Narcisse et Néron. Nous nous intéressons aux situations et, fort indirectement, aux vertus, aux vices et même aux êtres.

Aussi, le cas passionnel consiste principalement en une crise, une crise qui nous prend et nous entraîne dans son déchaînement fatal, et ne nous permet guère d'étendre ni de moraliser. C'est pourquoi même, le théâtre de Racine, trop concentré, en quelque sorte trop palpitant, d'un point de vue didactique du moins, donne à nos instincts moraux un aliment moindre qu'un autre. S'il instruit autant, s'il fait aller aussi profond, en réalité plus profond peut-être, dans la connaissance de l'homme, c'est qu'il pénètre au vif du sentiment le plus humain et que la vie restera toujours le meilleur enseignement pour la vie.

Le drame de Racine dessine donc la ligne que suit indéfectiblement, malgré des retours et des

détours variés, une évolution sentimentale parvenue à son paroxysme. Il prend le sentiment au moment où le sentiment tourne en maladie et où la question de vie et de mort se pose pour le malade. C'est de la psychologie, ai-je dit, pour employer un terme de la technologie philosophique, j'ajouterai que c'est de la *psychologie dynamique*. Une force interne agit en chacun des personnages et le détermine, une force dont nous voyons les manifestations dans une série de catastrophes qui se dénouent par la catastrophe finale, dont nous suivons la trace en de pauvres cœurs torturés qui se rebellent en vain. Là, plus que partout ailleurs, et plus terriblement que partout ailleurs, l'être « est agi ».

D'où le caractère de fatalité, de fatalité réaliste accusé par ces tragédies. Dans un livre un peu vieux mais fort curieux encore [1], M. Janet montre qu'on les peut interpréter mathématiquement et pose ce qu'on appellerait volontiers l'équation d'*Andromaque*, une équation dont les termes varient selon les fluctuations de l'inconnue, dans l'espèce, le sort d'Astyanax. Ce jeu, d'abord, allégorise une vérité, puis illustre la stupéfiante adresse de Racine. Ce qui donne à ce théâtre une impression d'accablante beauté, c'est, en effet,

1. Janet, *les Passions* et *les Caractères dans la littérature du* XVIIe *siècle.*

que toutes les « scènes à faire » y sont faites, qu'on ne voit même que celles-là et qu'on n'en rencontre pas de médiocres et d'accessoires où prendre le temps de respirer. L'auteur se meut avec une infaillible sûreté dans des ensembles à peu près irréprochables, et prodigue dans les détails les trouvailles discrètes et saisissantes qu'on attendait. Or, on n'apprend pas à être ainsi parfait.

Malgré cette perfection, si l'on veut me permettre une métaphore usagée, la lyre de Racine ne laisse pas d'être monocorde et de mettre en œuvre à peu près les seules passions de l'amour. Si l'on considère qu'à beaucoup d'égards, même comme il aurait dit « pour les sentiments », la meilleure de ses tragédies se prive totalement de ces mêmes passions et qu'il a su peindre et l'ambition et même la vertu, on pourra s'étonner. L'hypothèse par quoi s'explique ce fait et que la suite va, je pense, appuyer, apporte le plus sérieux appoint à notre propre thèse.

Remarquez en effet, et ce n'est pas merveille, que la période de production pour Racine recouvre exactement la période mondaine de sa vie, cette époque dont nous pouvons tout supposer, je dirai plus, s'y calque et la reflète. Or, nous avons vu les soins qui agitèrent l'homme durant ces tumultueuses années. Il ne cesse, je le rap-

pelle, d'être amoureux et de quelle manière, nous le savons. D'autre part, il ne travaille pas « de chic ». Son œuvre traduit si vivement les impressions d'une expérience consommée qu'on se refuse à croire qu'il en ait cherché le fond ailleurs que dans sa vie propre. Non qu'il ait éprouvé toutes les furies et toutes les exaspérations qu'il a décrites, mais il les a pu déduire sans effort d'un sentiment où il ne se connaissait que trop. On peut donc dire en un certain sens, avec Mme de Sévigné, que Racine fit des tragédies pour la Champmeslé et parce qu'il était amoureux : cependant, et pour cette raison même, il écrivait « pour les siècles à venir », car il puisait avec génie dans son émotion et dans le plein de l'actualité personnelle la meilleure des actualités. Et l'on va m'objecter encore *Athalie*. Mon Dieu ! Si M. Masson-Forestier avait raison !

Je ne le crois pas. L'économie passionnelle d'*Athalie* diffère de l'organisation intime des autres pièces de Racine, la passion n'en constitue pas l'essence. Qu'on ne l'oublie pas, c'est, au fond, le chef-d'œuvre des drames historiques, et il ne faut pas dire trop de mal du drame historique, le seul à peu près qu'aient connu les Grecs, et le seul qui soit possible, car où il n'y a pas histoire il y a thèse et

l'on sait alors où l'on va[1]. Quoi qu'il en soit, il suffisait ici que la psychologie des personnages se conformât à leur situation au lieu de la créer d'abord. Pour rester parfaite, elle n'était plus le principal. L'auteur ne devait s'en servir que pour colorer le tableau. Si déjà l'expression d'une passion ne dévoilait pas le mécanisme de beaucoup d'autres, son intelligence seule y aurait pourvu.

Le fond de l'homme se découvre dans sa manière de comprendre les idées et d'éprouver les sentiments. N'entreverrons-nous pas déjà Racine dans les conceptions que son théâtre révèle qu'il se faisait de l'amour? La tâche paraît aisée : il y faut cependant de la circonspection. Il semble, quand on veut rejoindre l'individu par l'œuvre, qu'on n'ait qu'à suivre une pente facile. Rappelons-nous que la route, indirecte, ménage souvent des perspectives séduisantes qui, par cette même facilité, nous perdent au loin dans les terres illusoires des hypothèses et des systèmes.

Le théâtre de Racine montre l'amour dans toute sa force, dans toute sa plénitude, dans son apparence complexe, dans sa terrible simplicité d'instinct élémentaire. Je n'insisterai ni sur une part de galanterie à la mode ni sur une per-

1. Je ne peux insister sur ce point. Mais qu'on prenne garde que l'histoire, la légende et la simple invention se confondent dans le poème dramatique quant à l'usage qu'on veut en faire.

fection de style qui semblent affadir ou atténuer les passions : le défaut, de tout temps, fut d'ailleurs exagéré par une piètre malice et, pour faire un grief de la qualité, il faut vivre en un temps déshabitué de la discrétion dans les moyens dramatiques. Et si, en quelques couples, le sentiment s'affadit, c'est moins à cause de sa froideur que parce que les comparses pâlissent dans la redoutable compagnie des protagonistes. Et que valent, en effet, Hippolyte et son amante devant les transports de Phèdre, Monime même et Xipharès, contre la jalouse fureur de Mithridate?

Mais à regarder de près et comme face à face les sombres drames, on s'effraye. L'amour s'y déploie dans toute sa rigueur et ne laisse que des ruines où errent de rares bonheurs éplorés : Monime et Xipharès encore, Iphigénie retournant triste et confiante vers Argos, Andromaque étreignant pleine d'horreur Astyanax. Partout du sang. Oreste passe d'une passion de monomane, au crime d'abord, puis à la folie; Pyrrhus court, désemparé, de sa fiancée à sa captive pour échouer, au gré de son désir, sous le couteau; Néron se retrouve; Titus et Bérénice consomment le pire des suicides, celui où l'on se survit; Ériphile succombe à la rage autant qu'au sacrifice; Phèdre tue et se tue; le « comble des

horreurs » s'atteint par la « sanglante hécatombe » de Bajazet dans la raison de laquelle, quoi qu'en dise Mme de Sévigné, nous n'entrons que trop. Et nul de ces malades, à la gloire de Racine, ne choque par rien de morbide ou de romantique, nul ne dépasse la commune mesure de l'homme. Ce sont des infortunés qui aiment, des malheureux sur lesquels s'éprouve un impitoyable instinct.

Racine prend-il nettement conscience de cette affreuse idée de l'amour qui le rejoint par la meilleure voie, l'observation et la vie, à la métaphysique du plus désenchanté des philosophes? Non; encore ici, surtout ici, il *connaît* et ne *sait* pas. Mais voyez d'abord à quel point il pénètre dans le détail, anime son propre système.

Tout serait à citer et c'est pourquoi nous ne citerons presque pas. Rien qui ne tourne à l'action dans ce théâtre, fût-ce la plus oratoire des périodes, fût-ce le récit de Théramène! Et par là n'entendons point une action extérieure, mais bien une manière de suite « émotive » qui se déroule dans l'âme du personnage parallèlement aux faits extérieurs, se traduit d'abord par les paroles les mieux appropriées, encore, et surtout, par des transitions sentimentales qui, non exprimées, frappent cependant l'esprit de l'auditeur. Le fait se rend en particulier sensible dans les monologues qui, loin de

ralentir le mouvement, le précipitent et le marquent le mieux. Je n'en veux pour exemple que celui de Mithridate au IVe acte et celui d'Agamemnon à la scène VIII du IVe acte également.

Mithridate, après le refus de Monime offensée, délibère s'il doit pardonner ou punir. Les motifs s'appellent, se combattent, se détruisent dans son esprit et il demeure sans rien résoudre après avoir pris trois ou quatre résolutions successives. Il s'emporte, il s'attendrit, il se plaint, en quels termes, relisez ! Mais surtout remarquez combien un mot suffit à susciter toute une série d'images qui le mettent hors de lui. « Je brûle, je l'adore, et loin de la bannir... », dit-il de Monime, et cet amour qu'il rappelle à sa mémoire lui montre si vivement les conséquences de la proposition qu'il vient à peine d'émettre : la céder à son fils, qu'il bondit : « Ah ! c'est un crime encore dont je la veux punir. » Ce n'est plus une analyse, c'est une photographie d'âme, et c'est là tout Racine.

Je m'en veux de toucher à des choses si délicates, mais il faut mettre en relief le procédé, si toutefois ces géniales trouvailles admettent le nom de procédés. Agamemnon vient d'appeler ses gardes pour faire saisir Iphigénie, et recule devant sa décision. Qui va-t-il livrer? — Pourquoi? — Non ! — Mais Achille vient de le braver !

— Mais Iphigénie doit-elle en répondre? — Allons, le sang triomphe, et pour donner une pâture à l'emportement qui gênait sa pitié, il se propose de rompre les fiançailles et d'humilier ainsi un téméraire.

Idées et sentiments flottent, se dispersent, reparaissent dans l'âme des personnages, au vent irrésistible des passions. Nous connaissons tous, par expérience, le phénomène qu'on dénomme en psychologie substitution de motif, et qui consiste à se donner pour une action des raisons tout autres que les raisons réelles. Ériphile pense à précipiter, en le dénonçant, le destin d'Iphigénie. Une jalouse rage l'anime seule. Elle se persuade pourtant qu'elle peut s'autoriser d'un sentiment patriotique :

... Ah ! Doris, quelle joie,
Que d'encens brûlerait dans le temple de Troie,
Si troublant tous les Grecs et vengeant ma prison,
Je pouvais contre Achille armer Agamemnon ! (IV, 1.)

Nous colorons ainsi nos actes, et cependant, au fond, les désirs inavouables nous mènent.

Quelle ample moisson ne fournit pas Racine de ces traits qui, sous des paroles indifférentes ou contradictoires, découvrent le travail secret des cœurs, la marche ténébreuse des instincts ! On n'a qu'à prendre au hasard. Dans le rôle entier

d'Oreste et d'Hermione, l'amour côtoie la haine, s'y mêle, s'affirme et se nie avec fureur, et les deux malheureux paraissent submergés par un sentiment dont ils éprouvent la ténacité mortelle et dont ils ignorent la nature. Hermione demande Oreste qu'on appelle. « Ah ! je ne croyais pas qu'il fût si près d'ici, » s'écrie-t-elle. Il fait allusion à l'abandon de Pyrrhus et s'attire cette réponse sanglante et si tragique dans sa situation : « Peut-être d'autres yeux me sont plus favorables. » Hermione mande enfin Cléone à Pyrrhus :

Chère Cléone, cours, ma vengeance est perdue
S'il ignore en mourant que c'est moi qui le tue...

C'est par de tels vers que se marque la perfection psychologique.

Il se rencontre parfois une méchanceté gratuite, je dirai presque une méchanceté d'auteur et ceci nous permet, dans un cœur qui se garde jalousement, un autre coup de sonde. Pyrrhus n'a pas de raison d'en vouloir à Oreste. Il paraît cependant savourer une vengeance en lui annonçant qu'il présidera les noces d'Hermione :

... Il semblait qu'un spectacle si doux
N'attendît en ces lieux qu'un témoin tel que vous...

Or, rien dans le caractère de Pyrrhus ne justifie un tel propos. Nulle donnée ne nous permet de le supposer cruel à froid. Mais l'effet moral est admirable et l'on comprend qu'Oreste bondisse. Pour ménager un sursaut d'émotion, pour faire palpiter sous une effroyable et fine torture une âme brisée, Racine n'hésite pas à contredire l'économie d'un caractère.

Nous retrouvons, surtout dans Bérénice, ces mouvements et ces fluctuations sentimentales qui marquent, avons-nous dit, la plupart des monologues et les rendent si dramatiques. Voyez ici (II, 4) comment un mot seul, une expression répétée, suscite d'élans :

Il craint peut-être, il craint d'épouser une reine !
Hélas, s'il était vrai... Mais non, il a *cent fois*
Rassuré mon amour contre leurs dures lois.
Cent fois... Ah ! qu'il m'explique un silence si rude...

Rejoignez enfin la situation de Titus (IV, 4) aux hésitations de Mithridate et voyez, sous d'autres aspects, la même perfection dans la même manière.

Racine dut être particulièrement heureux qu'on lui fournisse le sujet de *Bajazet*. Toute sa férocité psychologique put s'y déployer et, là où il dut tout inventer, il montra comment il savait inventer dans l'ordre des situations morales. Quelle

position unique que celle d'Atalide poussant tour à tour son amant vers une autre et redoutant qu'il ne lui obéisse trop bien ! Même alors qu'elle s'immole, quelle vigilance en elle de la passion : qu'on ne la consulte pas au moins sur les paroles qu'il faudra dire (II, 5). Et le « vous vous perdez » de Roxane rompant toute transition dans les discours, et ce vers monstrueux d'Atalide elle-même :

Votre mort, pardonnez aux fureurs des amants,
Ne me paraissait plus le plus grand des tourments...

Mais pour l'étude sentimentale l'œuvre de l'œuvre reste *Phèdre*. L'amour y dépassant une limite respectée jusque-là, sauf dans le cas d'Oreste, tombe nettement dans le morbide. Phèdre, à la lettre, meurt d'amour. Sans que rien ne sorte de l'art, tous les caractères et tous les ravages du mal sont notés, même, et avec quel tact, dans leurs manifestations physiologiques. Déjà Théramène peut dire à Hippolyte :

Chargés d'un feu secret, vos yeux *s'appesantissent...*

Il suffit de se rappeler la troisième scène du premier acte, cette merveille du théâtre de tous les âges, pour se persuader que nul écrivain et pas même Shakespeare n'a pénétré plus avant

dans les eaux troubles du cœur. Phèdre arrive, incertaine et dolente, contradictoire en ses désirs comme en ses moindres actions. Tous ses propos se rapportent à l'idée fixe qu'elle ne veut pas encore dévoiler et dès lors une longue hallucination amoureuse s'accuse : « Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !... » Elle se laisse arracher son secret, mais c'est moins un aveu qu'une longue plainte qu'elle brame. Et enfin, quand elle se décide à parler, sa plaie comme celle d'un malade s'étale à nos yeux. Nous observons, avant le trouble de son esprit, le trouble de son corps :

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue;
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue,
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler,
Je sentis tout mon corps et transir et brûler...

Et j'en connais qui, s'armant d'un traité de physiologie médicale, prouveraient que ces vers correspondent, mot pour mot, à la description des troubles organiques, variations de température, constriction vaso-motrice, etc., provoqués par le seul désir physique, je me contente de faire appel à l'expérience de chacun.

Ce qui suit, plus intime, est plus significatif encore. La malheureuse, frappée, s'étonne, s'effare, cherche l'oubli, la diversion, implore les

dieux, simule la haine. Toujours elle retrouve en elle le même vœu, la même image qui prend corps et la domine dans une déclaration où elle passe affolée du père au fils. Car, chose remarquable, cette déclaration et celle d'Hippolyte sont également involontaires et les deux personnages ne parlent que poussés par une force incoercible.

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée...

De Vénus nous suivons les œuvres suppliciantes et l'expression peut s'appliquer à toutes les victimes de Racine. Ce théâtre unique nous offre un groupe, oserai-je le dire, « d'écorchés » psychologiques, où nous pouvons suivre les jeux terribles de la passion comme les étudiants, sur des « écorchés » physiologiques, suivent le jeu des muscles et des tendons.

***

Par cette analyse des caractères de l'œuvre racinienne, nous pouvons entrevoir les traits principaux de la personnalité qui l'a conçue. Racine, d'abord, déploie dans la technique du théâtre une habileté qui aurait suffi à le rendre illustre. Je dirais qu'il compose comme Scribe,

si je ne distinguais l'acrobatie de l'art, si je ne savais que sa manière sort du fond même de l'action et ne consiste pas à encadrer simplement des faits, avec quelque habileté que ce soit. Ce choix, ou plutôt cet ordre des situations dans lequel la nature semble seule agir, cette mesure dans le discours, ce dosage de l'émotion, qui pourtant n'en laisse rien, et enfin cette souveraine maîtrise du métier qui supprime toute trace de métier, dénotent la plus fine, la plus vive, la plus experte des intelligences. Il demeure hors de doute que l'auteur agit ici en pleine connaissance de cause. Il dresse avec son esprit le plan d'une tragédie et, dans l'exécution ou tout au moins dans la disposition, reste toujours conscient. Si riche que se révèle le fonds qu'il travaille, il ne laisse pas de le façonner avec la plus notoire clairvoyance. Si, d'autre part, nous pensons aux qualités de même ordre qui marquent tel écrit accessoire et par exemple les réponses à Nicole ou certains coins de la correspondance et qui lui servent à si bien ménager sa fortune, son intelligence littéraire et pratique nous apparaîtra dans une supériorité peu contestable et nous conclurons avec Louis XIV qui s'y connaissait : « Racine a bien de l'esprit. » Ah ! oui, Racine a bien de l'esprit.

Le fond consiste dans la psychologie de quelques

passions de l'amour, je ne dis pas en une psychologie de l'amour, tant rien d'abstrait ni de général ne s'y montre, et dans une psychologie toute pratique et tout intuitive. Les trouvailles de Racine, nous l'avons vu, ne ressortissent point ici à l'intellect. Il parle d'abondance et d'expérience. Or, si l'on peut juger de la cause par des effets très lointains, car il y a toujours loin de la vie au livre, que ne pensera-t-on point de son âme? Il a connu cet amour qu'il dépeint si bien et nous avons vu ce qu'a fait de lui l'âge des passions. Sous une forme à laquelle on a pu reprocher l'excès de développement littéraire, le sentiment ne tient en rien à la littérature et reste tout de l'homme et du réel. C'est de l'amour, de l'amour sans phrase qu'il s'agit, tel que nous en ressentons chaque jour les atteintes. Alors qu'il se dit toute tendresse, cet amour, il se montre toute cruauté parce qu'il dissimule un appétit contrarié. La cruauté même lui sied à ce point que les scènes, où heureux il s'épanche, paraissent ternes et sans goût auprès de celles où il menace et rugit. Britannicus s'attendrit avec Junie. Ils roucoulent presque. Néron paraît : comme le ton change et la vigueur reparaît, comme l'émotion, un moment délaissée, s'intensifie! (III, 7-8.)

On ne peut pas démontrer cela comme un

théorème, on ne peut pas faire intervenir le document, mais ne sent-on pas à quel point cette richesse psychologique, cette sûre connaissance du caractère et des effets inéluctables des passions plonge dans le réel d'un individu peut-être encore lui-même en pleine crise? Racine n'a eu qu'à s'écouter pour trouver des accents qui nous font frémir à deux siècles de distance. A travers ses personnages, son cœur montait naturellement à ses lèvres, et c'est encore sa vie, qu'il agitait avec leur destin. Et maintenant, essayez de vous figurer un auteur animant Oreste et Roxane tout en restant froid et compassé, réalisant Phèdre dans la pure fiction morale, sans y mêler du sien, sans autre secours que l'imagination, sans descendre à la réalité, non à la réalité de fait, mais tout au moins à la réalité de l'espèce.

Or, la réalité s'impose et ne s'apprend point. Elle nous mène et nous n'allons pas la chercher. Nous nous démenons en vain où elle ne nous soutient plus. C'est que dans l'homme voisinent, se différencient et s'opposent les claires conceptions de l'intelligence, et ces forces obscures du sentiment qui, peu à peu, construisent le moi, c'est que, dans l'ordre moral, à côté du *vouloir* se dresse le *désir*. Dans ces deux modes de l'activité ni les méthodes, ni les résultats ne se ressemblent. L'intellect forme de lumineuses images,

ordonne d'impeccables syllogismes, et, restant sans action sur la spéculation comme sur la conduite, ne fait qu'éclairer plus vivement les connaissances acquises par ailleurs; la vie sentimentale seule, par des intuitions successives, nous révèle à nous-mêmes et nous apporte les matériaux sur lesquels travaille, avec un zèle parfois indiscret, la raison. Et il arrive, quand nous parlons du fond et du meilleur de nous, que la raison elle-même se taise sans dommage, que l'œuvre soudain s'ordonne sans que nous soyons intervenus avec pleine conscience. La matière, dans les choses de l'esprit, vient en un mot, non pas selon l'ordre logique de l'intelligence, mais par des intuitions plus ou moins conscientes et plus ou moins involontaires, de l'amas confus des tendances et des modes sensitifs qui constituent notre réelle personnalité.

Si tout être ressent à sa manière les émotions de la vie et possède, par le fait même d'être, une part d'originalité, on voit peu souvent se manifester cette note personnelle et, soit faute de moyens d'expression, soit qu'elle ne dépasse pas une certaine mesure d'intensité, le banal, au contraire, semble la loi commune. C'est pourquoi les hommes de génie sont rares et c'est pourquoi Racine est un homme de génie. Il apporta les trésors de la plus riche organisation sentimen-

tale, de la sensibilité la plus aiguë, à la plus vive, la plus mesurée, la plus impitoyablement sûre des intelligences. Il n'avait déjà qu'à puiser en lui pour se révéler tout entier au dehors. Mais, pas plus à propos de lui que de son théâtre, on ne devrait parler d'analyse. L'analyse psychologique, telle qu'on la comprenait de son temps, reste quelque chose de clair, de sec, de malicieux, sans suc et sans substance; telle qu'on l'entend du nôtre, une monographie sans vie ou une exaltation poétique. *Racine n'analyse pas : il transcrit.* Il retrouve naturellement en lui les mouvements qu'il produit au dehors; il apporte dans les choses de l'amour cette divination que d'autres apportèrent dans le domaine des sciences, cette divination des amoureux, presque infaillible, qui saisit les intentions du geste, du regard, pour en tirer la douleur ou la joie.

Dans cet ordre principal d'idées je ne crois pas qu'il fût pleinement conscient. La sûreté de l'instinct le guide et l'on sait qu'elle ne s'accompagne pas d'une clairvoyance rigoureuse. La perfection et le naturel dans la perfection atteints alors nous garantissent que la source inspiratrice coule du sentiment et ne fait que passer par l'esprit. La sincérité, la chaleur, le jaillissement ininterrompu des trouvailles psychologiques, parfaitement appropriées aux situations, nous per-

suadent enfin que l'œuvre ne peut pas tenir entière à l'artifice et qu'elle découvre avant tout, par une expansion spontanée, sous une forme très objective, une puissante individualité. Et ces traits, le jeu trop parfait de l'intelligence, et cette part d'inconscient et d'inconnu qui se mêlent au vrai génie, nous permettent d'affirmer, je crois, que *le théâtre de Racine est un théâtre d'intuition comme lui-même est un être d'intuition.*

IV

LA « NOUVEAUTÉ » DANS LE STYLE DE RACINE

Il se forme des écrivains classiques, comme de la plupart des choses vénérables, une manière de religion qui empêche qu'on y regarde d'un peu près. Au cours de la tradition qui les consacre, quelques formules heureuses surnagent et finissent par les englober en des poncifs que les générations de maîtres et d'écoliers se transmettent, suivant la loi du moindre effort de l'esprit, et auxquels il ne semble plus possible de toucher sans aussitôt choir dans le paradoxe. Ainsi fleurissent dans les copies d'élèves les « tendre Racine » et les « majestueux Bossuet », et ainsi se propagent ou les contresens, ou les banalités. C'est pourquoi il est utile parfois de secouer les vieilles

toiles littéraires, pour en faire tomber la poussière et les revoir dans quelque fraîcheur.

Mais cette excuse liminaire vient en surérogation dans notre objet et il existe, en réalité, un problème à propos du style et de la langue de Racine. Ce qui le dissimule, c'est l'accord apparent de nos idées sur un tel point. A part quelques réserves de détail, l'auteur d'*Athalie* et de l'*Abrégé sur Port-Royal* ne se voit plus mis en question comme écrivain. Nous pouvons bien, après Voltaire, Schérer et bien d'autres, ne serait-ce que pour les amender ou les réfuter, reprendre les réquisitoires suscités par la forme chez Corneille ou chez Molière : nous ne songeons point pour Racine à une telle besogne et nous croyons trop volontiers que ses contemporains, prévenant la postérité, reconnurent du premier coup en lui un maître en l'art d'écrire.

C'est étrangement s'abuser, car la critique n'épargna pas plus les innovations de son théâtre que sa manière de les présenter. Sans prétendre à un inventaire des reproches que son style subit, on peut en découvrir les raisons générales, et, ce qui vaut mieux, s'en aider pour comprendre la véritable originalité d'un artiste qui, comme tout artiste, dépassa en quelque sorte l'exacte mesure de son temps, donnant à ses confrères à venir une leçon dont ils ne profitent peut-être pas assez

Racine n'eut pas que des ennemis personnels. Il connut, il méconnut des adversaires de bonne foi qui se dressèrent contre lui au nom de la morale, du goût, des principes, de la mode, et qui, pour n'avoir pas raison, ne le combattirent point sans raisons. Il dut même les subir de nécessité : le génie ne se manifeste jamais sans troubler les consciences, littéraires ou autres, et les faire crier.

Disons tout de suite que les plus violentes attaques ne lui vinrent point de ses contradicteurs désintéressés. Mais déjà les campagnes les plus douteuses ne laissent pas d'éclairer sur leurs victimes, et l'on sait trop, hélas ! que la haine garde plus de clairvoyance que la sympathie.

Nous voyons apparaître dès Subligny ce reproche de *nouveauté* qui nous semble si curieux adressé à Racine, et qui, bien compris, nous mettra au centre même de son originalité.

Dans sa préface de la *Folle querelle* attaquant ce vers :

> Il a par trop de sang acheté leur colère,

le libelliste dit : « Cet *acheté leur colère par trop de sang* ne me plaît pas et ne vaut rien du tout : *attiré* serait ce qu'il faudrait dire. J'avoue pour-

tant qu'*acheté* a quelque chose de plus nouveau et de plus brillant qu'attiré [1]. »

Au IIIe acte, la vicomtesse déclarant que « l'on ne vit jamais un langage plus net et plus juste », Lysandre répond : « Et moi, madame, je soutiens le contraire. »

Suit la discussion sur le « prodigué » du vers :

De mon sang prodigué sont devenus avares.

Et le partisan de Racine de s'écrier : « Mais prodigué sonne bien mieux ! »

Il n'y a pas accord pourtant chez les adversaires de Racine, et Deltour a pu opposer ainsi les attaques visant sa langue :

Le style de Racine a été plus épargné que les autres parties de son œuvre. Toutefois Fontenelle, Saint-Évremond, le *Mercure*, en célébrant la force et la sublimité des vers de Corneille, ont affecté de réduire à la netteté le mérite de son successeur. C'est pourtant au nom de la netteté que Subligny a critiqué de nombreux passages d'*Andromaque*, et que l'abbé d'Olivet, au siècle suivant, a signalé dans ses *Remarques de grammaire sur Racine* des milliers de fautes échappées au poète [2]...

1. *La Folle querelle*, 1668, préface. Cf. d'ailleurs pour les commentaires sur Racine. le *Recueil* de Fontaine signalé par M. Brunot (*Histoire de la Langue et de la Littérature françaises*, t. VIII, p. 822, n. 1).

2. *Les Ennemis de Racine*, p. 384 de la dernière édition.

Nous nous expliquons parfaitement cette apparente contradiction. Chaque groupe reste dans sa logique. Les vieux admirateurs de Corneille, d'un côté, font volontiers petite bouche après les sublimités de leur grand homme, devant le tragique plus familier de son émule, après les apostrophes et les sentences des héros, devant l'agonie concentrée des victimes, et, imbus de la poésie verbale de *Cinna*, se disposent assez mal à goûter le parfum de *Bérénice*. Ils mènent l'attaque du passé pendant que, d'autre part, pointe celle de l'avenir avec ce très médiocre annonciateur de Subligny.

Racine, en effet, compose au cours de ce mouvement de purisme qui part des *Précieuses* pour aboutir en 1700 aux *Entretiens* du P. Bouhours, en 1704 à la légifération sur les participes, et aux excès, dont nous souffrons encore, des grammairiens du XVIII[e] siècle. Mais il ne subit pas dans toute sa contrainte un joug encore facultatif. Si la mode est à Vaugelas, Vaugelas ne règne point encore par décret et les grands savent prendre et laisser dans sa réforme. Toutefois la mode le suit et ne manque pas de se prononcer contre les audacieux qui gardent quelque liberté dans leur langage. Racine tombe d'autant mieux sous ses coups que son style s'impose par la séduction et qu'il faut dès lors, pour l'incriminer, le prendre de

près. Or, les taches se multiplient dans les textes les plus purs dès qu'on se met à user des microscopes grammaticaux.

L'abbé Desfontaines[1], dès son temps, avait fait justice déjà du pédant réquisitoire de d'Olivet[2], et nous ne songeons plus à nous prononcer contre Racine au nom de la syntaxe. Il a fallu les nécessités de la polémique pour que Victor Hugo reprenne les arguments de Subligny et chicane, ironie, le *classique*, sur ses images fausses[3]. De nos jours la formule toute faite empêche l'examen; nous répétons, après Sainte-Beuve, que Racine présente une perfection d'ensemble unique[4], et nous ajoutons volontiers que tout s'harmonise dans cette perfection. Nous parlons d'élégance et nous croyons avoir tout dit. Rien pourtant ne me paraît propre à répandre une fausse idée du style racinien comme ce dernier mot. C'est pourquoi je rappelle les chicanes anciennes, l'étonnement et la résistance de certains contemporains devant une langue qui nous trouve désarmés, pour finir par cette remarque d'un étranger, fidèle écho de l'entourage, car je crois le passage de Spanheim lui-même :

1. *Racine vengé*. (Avignon, 1739.)
2. *Remarques de grammaire sur Racine*. (1738.)
3. *Œuvres de Racine*. (Collection des Grands Écrivains, t. VIII, p. XLIII.)
4. *Port-Royal*, t. VI, p. 117 et *passim*.

Il (M. Racine) est bon grec, bon latin, son français est le plus pur, quelquefois élevé, quelquefois médiocre, et presque toujours rempli de nouveauté[1].

Que signifie ce jugement contradictoire et qu'est-ce donc que cette « nouveauté »?

***

« La règle la plus ordinaire contre laquelle il importe de se prémunir d'abord quand on veut étudier la langue d'un écrivain, » dit M. Marty-Laveaux en tête de son *Lexique* de Racine, « c'est de croire que tout ce qui dans ses œuvres s'éloigne de l'usage actuel doit lui être attribué en propre, caractérise sa manière, sa langue à lui, porte la marque de son tour d'esprit et de son génie[2]. » Je ne saurais exprimer à quel point cette remarque me semble ingénieuse et révélatrice d'un travers commun. Nous surtout, qui devons nous résigner à voir les auteurs se distinguer par leurs manies plus que par leurs idées, se rendre originaux par le procédé plutôt que par un sens supérieur de la syntaxe, nous imaginons

1. Spanheim, *Relation de la Cour de France*, pp. 402-3, éd. Scheffer, 1882. Le passage de l'appendice n'est dans aucune des deux sources indiquées et quand on pense au *Bossuet* de l'auteur on n'a nulle peine à lui attribuer ce Racine.
2. *Op. cit.*, t. VIII, p. I.

volontiers que ce qui nous paraît insolite chez Racine marque un effet de son génie et constitue son principal titre, tout au moins à la gloire grammaticale. M. Marty-Laveaux et son *Lexique*, montrent de quelle discrétion fut le vocabulaire, et, si l'on peut dire, le matériel, dans la langue de Racine. « Peu ou pas de mots « nouveaux », nulle recherche de locutions vieillies, pas de termes techniques, pas de langage spécial, sauf celui de la galanterie [1]. »

Et ceci est une énormité! On nous servira donc toujours avec le Racine « tendre », le Racine « galant », avec le récit de Théramène, on nous jettera toujours à la tête le

> Brûlé de plus de feux que je n'en allumai,

on ne cessera donc jamais de tirer des formules, aussi fausses que générales, de quelques écarts exceptionnels? Insistons-y, puisque sur un point nous pouvons saisir l'œuvre d'un goût qui ne se dément pas. Chaque époque a un jargon spécial pour la galanterie, des lieux communs propres aux entretiens amoureux, et l'on pourrait inventorier tout ce bric-à-brac éloquent et poétique, depuis la « dolce » « ou « franche » « riens » du

1. *Op. cit.*, t. VIII, p. IV.

moyen âge, jusqu'au « lion superbe et généreux » d'*Hernani*. Dans un théâtre d'amour, où il fallait faire parler d'amour, en style soutenu, des personnages polis, Racine était bien obligé de venir à la source commune. Il y a puisé dans la mesure exigée par l'usage. Lisez ses contemporains, et vous verrez si le discours galant lui demeure propre, ou, au contraire, s'il ne le simplifie pas autant qu'il peut. Et ce n'est pas le coup le moins beau de son génie que d'avoir imprégné d'une aussi large part d'humanité, le plus conventionnel des genres et le moins libre des langages.

Non, Racine, de lui-même, par choix délibéré, par ce désir de singularité que nous connaissons trop, n'a jamais prétendu innover, pas plus dans le vocabulaire que dans la syntaxe. Il reste, génie mis à part, un homme de bon goût et de bon ton. Ses étrangetés, je veux dire les quelques tournures et les menus termes qui surprennent nos oreilles, quand nous avons le tort, et nous l'avons souvent, de ne pas faire la réduction ou l'accommodation de la distance, détonnent moins que celles de ses contemporains, de Corneille ou de Molière même. Il partage avec le seul Bossuet le mérite de s'imposer encore en maître de langue courante, son style est, avec le style de cet autre, celui qui a le moins vieilli.

Faut-il s'en étonner? Les auteurs de ce temps connaissent la langue, non point par des règles extérieures et parfois arbitraires, mais par une entente profonde et quasi instinctive de son esprit et de ses possibilités. Écrire correctement consiste pour nous à grouper les mots dans les phrases selon une convention déterminée, réduite en formules dans des manuels accessibles à tous, et nous contraignant, par le détail des prohibitions, à demeurer dans la bonne voie. Les classiques n'usent point de cette façon uniforme d'être parfaits. Il leur suffit de rester conformes à l'esprit plutôt qu'à la lettre d'une syntaxe flottante encore, et capable de recevoir, dans son indétermination relative, la marque de l'individu. Vaugelas propose plus qu'il n'impose; le P. Bouhours ne doit légiférer que plus tard, et la législation des participes, par exemple, date de 1704. La grammaire est alors une philosophie, et non encore un code multipliant à l'infini les restrictions. Si Boileau en discute un point, il prononce en vertu d'une convenance générale, et non d'après le texte écrit d'une règle particulière. L'écrivain, en un mot, se fait sa langue et ne la reçoit pas des mains d'un scribe.

Cette corrélation du style particulier au style commun, cet accord avec le génie même de l'idiome, exclut la fantaisie individuelle. Pascal

et Bossuet écrivent la langue de tout le monde, et la valeur qu'ils lui donnent tient plutôt d'une manière de perfection impersonnelle que d'un éclat singulier et tapageur. La forme reste un instrument approprié avant tout et accommodé à la matière; dans l'espèce, à l'idée.

Ajoutez à cela, pour Racine, qu'on l'élève à Port-Royal, qu'il y a une *Grammaire de Port-Royal*, que Port-Royal tend par principe à ce style « effacé », « éteint », à « cet oubli total de la forme qui est la preuve de la sincérité[1] », à ce style neutre des Arnauld et des Saint-Cyran, où, par la seule personnalité de génie, peut s'introduire la personnalité.

Non que le bel esprit cède en aucune manière au solitaire. Racine a été auteur dans tous les sens du mot, il a cherché à plaire, il a sacrifié à ses débuts aux lieux communs de la muse courante; mais, dans son métier d'écrivain, il n'a jamais cherché un relief trop aisé dans la bizarrerie, et, c'est à tout autre chose qu'à des manies ou à des audaces de lexique ou de syntaxe que son style doit la primauté.

L'originalité vraie de Racine, sa postérité immédiate l'aperçoit déjà. Son fils Louis, fade écrivain, mais parfois intelligent commentateur, en

1. RENAN, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, chap. IV.

parle en termes congrus. Il est vrai qu'il commence par citer un passage intéressant de La Motte :

On peut dire que, par une intelligence singulière de la valeur des termes, Racine s'est fait un langage qui n'appartenait qu'à lui. Il est tellement éloigné du langage commun qu'il n'en paraît pas moins naturel : il y a mis de la dignité sans aller jusqu'au poétique, c'est-à-dire l'excès de figures. Combien d'alliances de mots inusités[1] jusqu'à lui dont on n'a presque pas aperçu l'audace ! Ce qu'il inventait semblait plutôt manquer à la langue que la violer.

« Voilà donc un écrivain », ajoute Louis, « qui, sans hasarder un mot nouveau ni un mot qui ne soit plus en usage, invente pour ainsi dire une langue par des alliances de mots, que, dans les endroits surtout où il fait parler les passions dans toute leur vivacité, il sait unir si habilement, que le temps ayant confirmé ces alliances qui étonnèrent d'abord, nous ne nous apercevons plus aujourd'hui de la hardiesse de celui qui les risqua[2]. »

Mal dit, des deux côtés, mais juste, et on n'a fait depuis que répéter.

Oui, Racine, si discret dans l'usage de la langue, triomphe avec un goût sûr par les alliances de mots. Il a de ces rapprochements qui éclairent

1. Ou *ées*?
2. Louis RACINE, *Œuvres*, éd. Le Normant, t. V, p. 271.

toute une passion, toute une situation, et qui, d'abord, surprennent pour aussitôt séduire. On a admiré la variété de ses expressions familières et la richesse qu'il sait leur donner, l'usage qu'il fait du latinisme et de ces « acceptions de mots inconnus et frappants forgées par lui pour prendre place dans le vocabulaire tragique[1]... ».

Je ne citerai point des exemples qui sont dans toutes les mémoires et qui surgissent à chaque ligne de l'œuvre, à chaque article du *Lexique*. Nous avons vu Subligny mettre en relief les fautes qu'il peut découvrir. Louis Racine cite, animé d'autres sentiments :

La vieillesse et l'enfance
En vain sur leur faiblesse appuyaient leur défense.
(*Andromaque*, I, 2.)

. . . .

Et d'un œil où brillaient sa joie et son espoir,
S'enivrer en marchant du plaisir de la voir. (*Id.*, V. 2.)

Il relèvera :

Leur prompte servitude a fatigué Tibère.
(*Britannicus*, IV, 4.)

. . . .

De recueillir des pleurs qui ne sont pas pour moi.
(*Bérénice*, IV, 1.)

1. Marty-Laveaux, *Op. cit.*, pp. viii, xiii, xv.

Et à mon tour je reproduis pour illustrer mais aussi pour contredire. Il ne faudrait point, en effet, faire consister Racine dans ces trouvailles heureuses et dans ces « alliances de mots » adroitement exécutées. Ses apologistes ont trop appuyé dans ce sens avec leur goût du joli, de l'éloquence académique, déjà du mot d'auteur. Leur héros vaut mieux que tout cela.

La caractéristique du style racinien me semble dans un naturel qui unit à la vigueur la plus incroyable souplesse. Ce style est un style extrêmement fort. Le mot, toujours le mot propre s'y enchâsse de manière à peser de tout son poids; l'image traduit le sentiment avec une profondeur qui va, s'il le faut, jusqu'à la férocité; la pensée, qui est toujours de l'action, court nerveuse, concise, émouvante, terrifiante parfois, de scène en scène. Et cela, parce que la langue, nous le verrons mieux, tient à la moelle même de l'œuvre. Mais aussi Racine la manie avec une incomparable maîtrise. Tout se range avec lui dans le sens de la finesse, de la puissance et de la grandeur. Il lui suffit d'assembler des noms pour créer de l'harmonie :

La fille de Minos et de Pasiphaé.

Un latinisme jette une tragédie dans une ligne :

Néron impunément ne sera point jaloux.

Un tour de plume enveloppe ce que nous devrions appeler une rosserie. N'écrit-il pas à son fils qui s'est attardé en voyage : « Je vis bien qu'il fallait se reposer sur vous de la conservation de votre personne[1]. »

Et quelle grâce souveraine et définitive dans la fin du merveilleux couplet de Monime :

Et le tombeau, Seigneur, est moins triste pour moi
Que le lit d'un époux qui m'a fait cet outrage,
Qui s'est acquis sur moi ce cruel avantage,
Et qui, me préparant un éternel ennui,
M'a fait rougir d'un feu... qui n'était pas pour lui.

(*Mithridate*, IV, 4.)

Évidemment il faut prendre chaque mot dans son sens plein, dans sa valeur étymologique, saisir la raison de l'enchaînement des propositions, et de la distribution des épithètes. Mais l'intelligence de notre idiome classique est à ce prix, et à nous la coulpe si la croissante désorganisation du français ne nous permet plus d'en saisir la nature intime à sa plus belle époque.

L'art de Racine suit donc et utilise, dans toutes leurs ressources, les règles de la grammaire ou de l'usage, sans toutefois s'y asservir. Il n'hésite point à s'écarter de la construction logique stricte pour

1. *Lettres*, 26 janvier 1698.

donner plus de vivacité au sens, quitte même à risquer quelque amphibologie. Nous voyons quel plein et quel concentré donnaient à la phrase des tournures aujourd'hui désuètes :

Quoi qu'il en soit, le public m'a été trop favorable pour m'embarrasser... (pour que je m'embarrasse).
(*Andromaque*, 1re préface.)

Cette liberté du subjonctif qui permettait :

On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mère.
(*Id.*, I, 4.)

Cette manière de suivre le latin jusqu'à rejoindre les deux langues :

Oui, les Grecs sur le fils *persécutent* le père,
(*Id.*, I, 2.)

bien que ce vers fît bondir d'Olivet qui ne comprenait pas.

Et il y a des lourdeurs dans cette clarté :

Voici celle de mes tragédies que je puis dire que j'ai le plus travaillée.
(*Britannicus*, 2e préface.)

Mais aussi quelle vigueur précise dans cet autre archaïsme :

Il n'est pas croyable combien de pauvres familles, et à Paris et à la campagne, subsistaient des charités que l'une et l'autre maison faisaient... (*Abrégé de l'Hist. de Port-Royal.*)

La concordance de temps n'est point observée enfin, et que nous importe, dans le passage ci-dessous :

Il se peut faire que celui qui m'a conté cette aventure et qui y était présent *n'a* pas retenu exactement le nom du frère dont on se plaignait...

Il se pourrait faire qu'en voulant me dire des injures, *vous en diriez* du meilleur de vos amis... (*Deuxième lettre*, etc., *in fine*[1].)

Tout ceci pour montrer que la correction, telle que l'entendait Racine, ne consiste pas en un superstitieux tatillonnage de règles trop précises pour ne pas être arbitraires. « L'indispensable mérite d'un écrivain dramatique, » dit magnifiquement Hugo, réparant par cette phrase tous ses excès contre les classiques, « l'indispensable mérite d'un écrivain dramatique, c'est la correction, non cette correction toute de surface, mais cette correction intime, profonde, raisonnée, qui s'est pénétrée du génie d'un idiome, qui en a

1. Cf. encore dans *Mithridate*, IV-2, les *j'ai dû*... de Monime et V-4 : « ce héros dans mes bras..., etc. ».

sondé les racines, fouillé les étymologies : toujours libre parce qu'elle est sûre de son fait, et qu'elle va toujours d'accord avec la logique de la langue[1]... »

La véritable *nouveauté* dans Racine écrivain, c'est ce sens et presque cette divination de la langue qui lui permet de la renouveler sans y toucher, de tout en obtenir sans la forcer, de lui ménager les voies les plus audacieuses sans jamais forcer son génie. Ou du moins voilà ce qu'il apporte de neuf quant à la technique. Sa vraie nouveauté touche plus profondément à son œuvre et à sa manière; même pour la langue, elle est encore dans sa psychologie.

***

Cette perfection que l'on veut bien accorder à Racine eût dû empêcher que l'on commît à son égard certaines erreurs. Séduits par son éloquence naturelle, les critiques, ont voulu qu'il mît de l'éloquence partout, et même où elle était le moins à propos... Et ils sont partis en guerre

1. *Préface de Cromwell*, cité par Marty-Laveaux, *Op. cit.*, p. XVIII.

sur le récit de Théramène. Ils n'ont pas pris garde qu'une « manière » dramatique si concentrée supportait mal les développements qu'ils détaillaient, et que peut-être ils se trompaient dans leur interprétation. Ils ont salué enfin le dramaturge et le psychologue en de nombreux passages : ils n'ont pas voulu le reconnaître partout.

Racine pourtant reste toujours lui-même. Ce qui le préoccupe, c'est de faire dire à chaque personnage ce que ce personnage doit dire, dans la circonstance où il le place, ce que le cœur dicte, inévitablement. Et certes, aux moments décisifs, alors que les répliques, brèves, se choquent et résonnent en un cliquetis d'épées, il trouve les mots uniques dont l'âme des héros se dévoile, mais encore, au long de l'œuvre, jamais il ne perd de vue qu'il meut des êtres gémissant sous la dure étreinte des passions, et les moindres propos des scènes les plus accessoires décèlent par quelque point les plaies secrètes qui ne cessent de saigner.

Nombre de prétendues tirades se justifient ainsi et s'éclairent, reprennent leur vrai sens, leur seul sens. Un commentaire qu'on s'étonne, ou qu'on ne s'étonne pas de rencontrer sous la plume de Voltaire, éclaire d'un exemple typique ce fait; il s'agit de ces vers d'Aricie :

Phèdre en vain s'honorait des soupirs de Thésée :
Pour moi, je suis plus fière et fuis la gloire aisée
D'arracher un hommage à mille autres offert,
Et d'entrer dans un cœur de toutes parts ouvert.
Mais de faire fléchir un courage inflexible,
De porter la douleur dans une âme insensible,
D'enchaîner un captif de ses fers étonné,
Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné;
C'est là ce que je veux, c'est là ce qui m'irrite.
Hercule à désarmer coûtait moins qu'Hippolyte,
Et vaincu plus souvent, et plus tôt surmonté,
Préparait moins de gloire aux yeux qui l'ont dompté.

« Croirait-on, dit le commentateur, qu'on peut entre une reine incestueuse et un père qui devient parricide, introduire une jeune amoureuse, dédaignant de subjuguer un amant qui ait déjà eu d'autres maîtresses, et mettant sa gloire à triompher de l'austérité d'un homme qui n'a jamais rien aimé? C'est pourtant ce qu'Aricie ose dire dans le sujet tragique de *Phèdre*. Mais elle le dit dans des vers si séducteurs, *qu'on lui pardonne ces sentiments d'une coquette de comédie*[1]. »

Et croirait-on qu'on puisse parler si légèrement ! Comment ne voit-il point qu'Aricie là n'étale ni coquetterie, ni théorie galante, mais cherche à se donner des *raisons d'aimer*, à s'excuser d'aimer. Pas plus qu'Hippolyte, elle ne voulait être atteinte. Or, elle l'est, et elle « brûle » pour le fils de son persécuteur. Elle s'impose alors, moins

1. *Dictionnaire philosophique*, art. STYLE.

candide que son amant qui ne cède qu'au « charme décevant », de légitimer son amour, et elle n'a pas besoin d'aller bien loin : le cœur offre vite à l'esprit ses systèmes ingénieux. Et voilà comment elle est amenée à tirer gloire de sa faiblesse. Elle aime, mais du moins, elle n'aime qu'en triomphant d'une illustre froideur : elle ne cède que dans la victoire. Ses paroles donc, loin de faire hors-d'œuvre, expriment son caractère, en même temps qu'elles l'expliquent et s'y marient intimement.

On a même cherché, par une interprétation analogue, moins plausible je l'avoue, à justifier le récit de Théramène, cette pierre d'achoppement du drame racinien. On a dit que ce long morceau n'était point un abus descriptif, mais qu'il participait au drame, qu'il révélait, par le détail, la tranquillité d'âme d'Hippolyte, son innocence, et que l'horreur du vœu paternel, comme le sinistre enchaînement du destin, ressortait mieux de ces circonstances se développant, peu à peu, selon une horreur croissante. Et je veux bien que cette téléologie reste surtout curieuse. Elle nous engage cependant à réfléchir quelque peu avant d'accuser Racine de verbalisme.

Pour n'y prendre point garde, M. Brunot a donné, à propos de quelques vers caractéristiques de *Britannicus*, dans une exégèse grammaticale assez singulière. On sait les reproches abusifs

(mais ceci est une autre question) que M. Brunot adresse à notre langue classique. Il semble rendre le vocabulaire responsable de ce que le XVIIe siècle n'a été ni lyrique, ni pittoresque, ni plastique, et il conclut de la peinture de l'homme et de la société à cette époque, qu'on n'avait les moyens que de faire celle-là[1]. Et peut-être faudrait-il renverser les termes. Pour Racine, en particulier, il relève l'emploi de l'abstrait, du noble, du général préféré au détail précis. Narcisse parle :

Seigneur, j'ai tout prévu pour une mort si juste :
Le poison est tout prêt, la fameuse Locuste
A redoublé pour moi ses soins officieux :
Elle a fait expirer un esclave à mes yeux;
Et le fer est moins prompt pour trancher une vie,
Que le nouveau poison que sa main me confie...

« Du texte de ses modèles, dit M. Brunot, Racine a retenu les détails moraux ou abstraits (*la fameuse Locuste*). Mais la diarrhée n'est pas mentionnée, les *soins officieux* de Locuste ont remplacé la *cuisson du poison*, un *esclave* enfin, mot noble et général, s'est substitué aux noms trop bas de *chevreau* et de *marcassin*. Tout ce qui est détail précis a disparu. »

Heureusement ! Nous nous passons fort bien et de la diarrhée, et de voir le poison cuire, et

1. *Histoire de la langue française*, t. IV, p. 621 où ceci est cité à peu près en propres termes.

d'entendre parler du marcassin. Mais ce n'est nullement un souci de purisme qui pousse Racine à les écarter. Narcisse s'adresse à Néron : le mauvais conseiller tâche d'entraîner son maître hésitant au premier crime. Va-t-il le brusquer par de cyniques images? Non. Les *soins officieux* disent tout sans rien préciser et laissent dans une manière d'ombre la noire besogne. Le mot *esclave* enfin n'intervient pas là parce que c'est un mot noble, mais parce que seul il relève congrûment l'horreur tragique. Il ne faut point prendre Racine pour un abbé Delille ou pour son fils Louis. Si on ne demande point à ce génie, à cette divination psychologique par quoi se fonde son incomparable mérite, la raison de son invention et même de sa technique, on court tous les risques de le côtoyer sans le comprendre.

Nous voici bien loin de la « nouveauté » de Subligny et de Spanheim. Racine jamais ne se soucia de surprendre ses contemporains par des singularités de style, et ne se complut point par dilettantisme à des alliances de mots inédites. Il possédait une connaissance raisonnée, à la fois, et une sûre intuition de la langue. Cette langue, il la plie à rendre les nuances les plus fugitives de l'action ou du sentiment, et il en fait, par excellence, un instrument de théâtre. Dans cet objet il en utilise les ressources sans en altérer

l'esprit, qu'il met au contraire en son vrai jour. Il ramène les mots à leur sens fort par leur valeur étymologique; il soutient de la solide construction romaine la phrase française; là où le latin conserve ses possibilités, il ose des raccourcis de syntaxe saisissants; il groupe les vocables et les figures en alliances imprévues. De cette technique fondée sur le goût le plus sûr sort un style qui se marque par une concision imagée, de soudaines et profondes éclaircies sur les âmes, une correction, et, ensemble, une liberté, une aise, qui découvrent en Racine un des plus classiques de nos classiques, et font de sa prose une des meilleures écoles de langue.

Mais la vraie « nouveauté » du style racinien tient au principe même et au résultat de ce théâtre, et c'est la psychologie qui la lui donne. Dans toute œuvre d'ailleurs, vraiment forte, l'instrument et la matière ne se séparent point avec cet arbitraire et l'un demeure fait pour l'autre. Voyez plutôt la corrélation que nous avons ici.

La psychologie de Racine ne consiste point en analyses et en tableaux descriptifs, elle n'est point une monographie ou une mécanique des passions : elle rend la vie en organisant, pour ainsi dire, des extraits concentrés de vie. Il y a deux manières, en effet, de s'attacher à la peinture des sentiments, l'une, et c'est la nôtre, c'est celle qu'illustra

M. Paul Bourget, consiste à décrire analytiquement les états d'âme, à les découper en morceaux qu'on juxtapose et à reconstituer tant bien que mal, de ces membres épars, le corps vivant du délit. Et cette manière pédante et un peu misérable mêle, pour des avortements à peu près certains, le simulacre des techniques savantes et l'art de l'écrivain. Mais les vrais psychologues, un Racine, même un La Bruyère, n'ont cure de cette psychologie qu'ils ignorent et dont le nom déjà les eût fait sourire. Ils saisissent sur le vif les manifestations d'ensemble, les formes synthétiques, si vous voulez, de passion, et ils s'ingénient à les figurer par leur art. Ils procèdent par choix, par exemples, ils ne démontrent pas la chose, mais, par leur manière de la présenter, ils nous en livrent le fond. Et c'est ainsi qu'ils obtiennent les

Nous nous aimions... Seigneur, vous changez de [visage...

Et c'est ainsi qu'ils enferment plus d'humanité vraie dans une ligne que nos professionnels en des volumes d'analyse.

Et la langue, par une conséquence nécessaire, suit. Elle ne détaille pas ni n'inventorie : elle rend et elle prend. Elle saisit par l'image, par la

contexture : elle évoque la vie par le reflet le plus voisin de la vie que puisse donner la parole. Et voilà dans quel sens, en même temps qu'artiste, elle peut se dénommer « psychologique ». Comme l'œuvre qu'elle exprime, elle puise dans le réel et le plein de l'existence dont elle emprunte les traits les plus sensibles pour les ordonner, grâce à l'union d'un talent parfait et d'un incomparable génie, en un ensemble qui, nous donnant la sensation complète et concentrée de l'acte, réalise le but suprême de l'art.



L'attitude, au XVIIe siècle, des écrivains devant la situation qui leur était faite quant à la langue, a quelque lieu de surprendre notre monde littéraire qui devrait en tirer une importante leçon. Nous voyons, en effet, ces hommes pleins de talent ou de génie ne protester qu'avec mesure contre une épuration et une réglementation excessives du langage, parfois même s'en accommoder et en quelque sorte grandir leur mérite de la difficulté vaincue.

C'est qu'il y a dans leur cas une double vérité que nous méconnaissons volontiers.

Fils impénitents des romantiques, nous avons hérité, à l'égard de notre histoire grammaticale,

leurs erreurs et leurs préjugés. Nous allons répétant que la formation de l'instrument classique, la besogne de Vaugelas et de ses fidèles, constitua un véritable attentat contre le français, le diminua, l'appauvrit, le réduisit à une misère qui pesa sur les génies du temps, et les empêcha d'atteindre à une hauteur inappréciable, si nous en jugeons d'après celle où ils parvinrent malgré tant d'obstacles. Et nous nous attendrissons sur Racine, victime des règles, sur La Fontaine et sur Boileau, jugulés par le purisme des ruelles.

C'est là une première naïveté. Il y avait à faire une mise au point, une réforme de la langue à laquelle devait pourvoir le XVIIe siècle, et à laquelle, avec quelques excès, il a parfaitement pourvu. Les contemporains le comprirent bien. Ils réclamèrent devant les outrances, mais ils ne se déclarèrent pas contre le principe. Pour regretter des archaïsmes heureux et des tournures utiles, La Bruyère et Fénelon ne levèrent pas contre l'usage et les règles, l'étendard que deux siècles après devait brandir frénétiquement Victor Hugo. Rassurons-nous. Ce temps dont nous déplorons l'indigence sut créer la forme la plus adéquate aux idées comme aux nécessités de l'heure, et l'exemple de Racine montre assez qu'il sut mieux user de sa réserve et de ses lois, que l'âge

postérieur de ses trésors et de son anarchie.

Une autre erreur, dont ce même exemple devrait nous défaire, vient de notre manière de comprendre l'originalité. Nous la plaçons dans l'individuel, le singulier, l'étrange; nous la poursuivons par tous les moyens, et nous ne prenons pas garde que l'on n'y parvient guère qu'à condition de ne pas la chercher. Racine se sert de la langue commune, et, tout au soin de présenter ses héros, ne laisse rien apparaître ouvertement de sa personnalité : il reste inimitable et unique. Nos contemporains, au contraire, se travaillent péniblement pour attirer l'attention, et demandent aux plus flagrantes déformations de la forme de les conduire à la renommée. Il n'y a pas un cubisme que de la peinture. La bizarrerie, le tic littéraires prennent dès lors le pas sur la correction. Pour rester parmi les meilleurs, M. Bourget, par exemple, se distingue par sa façon personnelle de mal écrire, M. Loti, par une adresse spéciale à ne pas finir les phrases, et l'on reconnaît Huysmans au rejet systématique du régime au bout des périodes. Je ne le dis point pour ceux-ci, mais faut-il se sentir pauvre pour s'enrichir de cette sorte !

Il importe que l'homme de l'art se retrempe aux sources et revienne aux maîtres, non pour les copier servilement, mais pour apprendre

à travailler. L'admirable langue de Racine enseigne à l'écrivain, qu'avant d'amender le lexique ou la syntaxe, on doit se les assimiler, qu'on ne viole opportunément la grammaire qu'à condition de la connaître, et que la nouveauté dans le style, vient plutôt de la sourde élaboration du génie que du frivole désir de cacher sous l'imprévu ou l'hétéroclite de la forme, la pénurie de l'intelligence et du sentiment.

V

RACINE ET LES PASSIONS DE L'AMOUR

Il est faux et vrai de définir Racine, selon un poncif usuel, le peintre des passions de l'amour. Car la peinture est aussi tout autre chose que ce que des spectateurs nonchalants regardent. Si elle représente ou traduit la forme des choses, pour des yeux avertis, aux soins d'un artiste doué de quelque génie, elle en exprime surtout le fond et c'est une âme que manifeste un paysage de Ruysdaël ou un portrait du Titien. Bien plus, la supériorité des arts plastiques consiste, précisément, à ne pas isoler l'esprit de la matière qu'il anime et, au lieu de décrire par le moyen toujours précaire des mots, d'atteindre *directement*, par la figuration du réel, l'essence même du réel.

Racine est le peintre de l'amour. Entendez par là qu'il le rend sensible chez des vivants par ses effets et ses caractères propres, sans analyser, disserter ou ratiociner, sans faire de la psychologie, qu'il ne l'étudie pas, mais le représente, qu'il opère, à la lettre, en créateur et non en glossateur ou en copiste.

Il faut, pour réussir comme il réussit, une entente presque incroyable du cœur et l'union ou plutôt la double présence, moins rare qu'on ne croit, de l'intelligence et d'une extrême sensibilité. Or, c'est tout Racine qu'une acuité d'esprit impitoyable et un pouvoir d'émotion qui le fait réagir au moindre choc.

Si réservé qu'il soit et malgré l'ignorance où nous sommes de son histoire intime, nous ne laissons pas de saisir en de brusques éclairs son âme ardente. Nous savons comment, jeune, il a aimé ses maîtresses, vieillard, sa famille ou son Dieu, et de quelle sorte il a dû se contraindre pour ne pas se venger de ses détracteurs. Surtout, nous restons éblouis des traits dont il marque, en de lamentables héros, le progrès insidieux ou brusque et toujours dissolvant de la passion.

Il a dû apporter à son art le secours d'une terrible expérience. Il compose *la Thébaïde* à vingt-trois ou vingt-quatre ans, *Andromaque* à vingt-sept. Dès sa première pièce, il situe ses

amants à travers les lieux communs de la mode avec une vigueur singulière, dès son premier chef-d'œuvre, il trace d'une sûreté de main presque géométrique, les lignes d'action et de réaction qui constituent l'armature inéluctable où se trouvent prises sans remède les malheureuses victimes de l'amour.

Il s'excuse presque de n'en avoir pas mis assez dans l'histoire des fils d'Œdipe. Mais, réduit à le rejeter là sur les « seconds personnages », il se garde bien d'en affaiblir les traits et le corse même, en faisant de Créon, sans grande nécessité, le rival de son fils auprès d'Antigone. Celle-ci n'a pas à vider avec Hémon de grands litiges passionnels et leurs entretiens ne sont guère que de politesse. Racine se rattrape sur les détails, il a ce vers exquis...

... Et permets qu'en ce jour
En retrouvant l'amant je retrouve l'amour.

Et mieux, il note, d'intuition, l'inconsciente cruauté des amants :

Oui, je l'avais bien cru qu'une âme si fidèle
Trouverait dans l'absence une peine cruelle;
Et si mes sentiments se doivent découvrir,
Je souhaitais, Hémon, qu'elle vous fît souffrir,
Et qu'étant loin de moi, quelque ombre d'amertume
Vous fît trouver les jours plus longs que de cou-
[tume. (II, 1.)

Il a le souci et comme la hantise de l'amour. Il y soumet Alexandre, il y soumet Porus. Et bientôt, guidé par un goût aussi sûr qu'un instinct, il choisit avec *Andromaque* le sujet type de la psychologie et des catastrophes de l'amour.

La passion pour ainsi dire est au complet dans *Andromaque* où elle joue dans son caractère spécifique et sa diversité. Elle utilise les tempéraments pour dominer les personnes qu'elle mène à la ruine par son implacable logique. Dès le rideau, nous la sentons envelopper de son orage le sombre drame et fasciner les héros qu'elle hallucine et ferme à tout autre soin. Oreste promène par le monde son mal, et l'absence, horrible compromis de mort et d'espoir, garde sa blessure toujours vive. Hermione couve dans sa solitude les sombres fureurs de la femme délaissée. Pyrrhus, maître de tout, sauf de lui, oscille aux mains d'une mère à son tour déterminée par le destin de son fils. La crise surgit, et aussitôt ces automates d'obéir aux énergies qui les détruisent avec la régularité des forces naturelles.

Sans pouvoir se ramener à une forme aussi schématique, les tragédies suivantes de Racine n'abandonnent rien de leur caractère passionnel. C'est l'amour qui soudain révèle la cruauté de Néron, porte le poison jusqu'à la bouche de Monime et provoque la « tuerie » de Bajazet. Et

c'est la peinture la plus effrayante de l'amour que *Phèdre*, ce sommet peut-être du théâtre universel.

Tout au long de son œuvre — jusqu'à sa conversion, — Racine met donc en jeu l'amour. Il le « peint » en effet. Il en donne l'impression concrète et vivace, il le manifeste en le trahissant, soit dans les discours, soit par les effets, il en met à nu les ressorts avec une telle clarté que ses victimes ne peuvent, sans doute, retenir en elles-mêmes quelque gémissement en se voyant supplicier sur les planches. C'est de la vie qui passe, un extrait de la vie à son point le plus aigu de souffrance. Comment a-t-il pu descendre si profondément dans l'âme et qu'y a-t-il trouvé?



Nul n'a prévalu jamais contre l'amour quand c'était bien à lui qu'il avait affaire. Souvent il chemine longuement par les chemins du cœur avant de révéler soudain au sujet consterné sa présence, quelquefois il éclate, comme un tonnerre terrible et bref, sur les volontés qu'il stupéfie. Mais aussitôt il règne, absolu, façonne à sa guise les habitudes et les tendances les plus secrètes, modifie l'organisme même et teinte enfin l'être entier de sa couleur.

Ces marques sensibles, déjà la physiologie de l'amour, Racine les expose avec un choix et une mesure qui en soulignent le relief. Il connaît le trouble profond des amants, cette sorte d'angoisse ou d'extase dont ils sont prêts à défaillir, ces violentes secousses qui les rendent tour à tour apoplectiques ou exsangues, cette fièvre à laquelle il semble impossible qu'on puisse résister. Il les note au passage d'une touche discrète et sûre. C'est la frénésie hallucinante d'Oreste, le « *seigneur, vous changez de visage* » de Monime, le « *ma voix s'est perdue* » de Néron. C'est surtout l'égarement de Phèdre et ce regard si décisif qu'elle jette sur soi :

... Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue,
Un trouble s'éleva dans mon âme abattue,
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler,
Je sentais tout mon corps et transir et brûler.
Je reconnus Vénus...

Racine prend ses personnages, on l'a remarqué, au moment où la crise qu'ils subissent réclame un dénouement. Ils se connaissent encore mais ne s'appartiennent plus. Ils vont à la catastrophe avec une certitude allègre, et plutôt ils ne regardent pas si loin. Dominés par leur obsession, ils réagissent, furieux, au moindre contact, oscillant, avec cette instabilité caractéristique

des passions, du désespoir aux béatitudes, et prêts sur l'heure aux irrémédiables excès.

L'amour n'est vraiment l'amour que malheureux. Il ne donne qu'alors son plein. La satisfaction l'affadit et le dissout à la longue. Déçu, c'est lui qui toujours finit par détruire.

Les vrais « amants » de Racine sont ces néfastes héros : Oreste, Roxane, Phèdre. Sur eux, sur elles surtout, pèse une sorte de fatalité externe qui s'est faite intérieure pour les mener plus sûrement. Phèdre est bien la proie de Vénus, qui la tient, la torture, la confond, la tue sans lui épargner sur son sort la plus cruelle clairvoyance. La personne, conservée sous sa forme propre, dans son tempérament ou son caractère et définie à la perfection voit sa volonté défaillir et passer au service exclusif des forces qui la désagrègent.

Les couples légitimes qui font contraste, Hippolyte et Aricie, Monime et Xipharès, ne connaissent point un sentiment d'essence différente. Il suffirait d'une fantaisie dans le jeu de la destinée pour les mettre au rang de leurs malheureux partenaires et les animer des mêmes fureurs. S'ils passent un peu ternes au milieu des calamités qui souvent les emportent, c'est que leur amour, réciproque, ni ne les tourmente ni ne s'oppose à leur devoir et qu'ils ne connaissent pas plus la

jalousie que le remords, c'est que, malgré la fortune adverse, leur harmonie intime continue d'accorder le sentiment et la raison. Mais au fond leur ardeur contient en puissance les folies auxquelles ils assistent, passifs et terrifiés; la mort entraîne dans son ombre Atalide avec Bajazet et ces favoris d'Eros savent que le moindre caprice du maître invincible eût fait pour eux, du monde, un intolérable enfer.

Sous l'infinie variété de ses formes, l'amour se ramène à une sorte de possession. Hallucinée, hantée, habitée par l'image chérie qu'elle devrait haïr tant elle en souffre, la victime ne lutte plus contre le torrent des émotions où sombre tout bon sens. Elle renforce dans sa mémoire, de l'aveugle force de son désir, les traits les plus fugitifs de l'histoire douloureuse, accroît jusqu'au paroxysme ses peines, mâche et remâche ses rancœurs, empoisonne ses rares joies. Tantôt inerte, tantôt violente, affolée du son d'un mot, d'un geste, d'un insignifiant détail, détruisant de l'idée fixe toute ombre de repos :

Dieu ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts...

elle agonise et se débat contre la démence, jusqu'à ce que, jetée aux pires actes, elle trouve

dans l'insondable mort l'unique refuge de ceux qui ont passionnément aimé.

C'est ce que Racine a compris admirablement pour l'avoir sans doute senti. Il peint bien des possédés. Néron même ne peut arracher de son âme, déjà cruelle, le souvenir de Junie demi-nue, Oreste n'a poursuivi qu'Hermione au cours de ses pérégrinations échevelées. Hippolyte rugissant n'a trouvé dans les bois que celle qu'il fuyait et quant à Phèdre... Oh ! il ne faut qu'écouter Phèdre :

En vain sur les autels ma main brûlait l'encens :
Quand ma bouche implorait le nom de la déesse
J'adorais Hippolyte et, le voyant sans cesse,
Même au pied des autels que je faisais fumer,
J'offrais tout à ce dieu que je n'osais nommer...

Sombres égarements, piège où succombent soudain les plus nobles existences, malheur d'aimer, dans la vie pire que tout malheur ! Que d'autres supputent les causes proches ou reculées de cette folie qui fait graviter un être autour d'un autre, de cette sorte d'empoisonnement qui rend nuls les antidotes les plus puissants, de ce rêve furieux d'où, quand on n'a pas le courage d'en mourir, on ne sort que pour se survivre. Racine peint. Voilà Phèdre et voici Roxane : ... *Ni que je vive enfin si je ne vis pour toi...*

vue claire et impitoyable de la faute ou de la catastrophe, désir quand même du désir, puis le poison et le fer.



Cette conception, disons mieux, ce sentiment si vécu, cette intuition de l'amour, forge l'armature du drame racinien. Elle supprime le libre arbitre et du coup l'artifice et l'incohérence dans l'art. Et ici peut s'instituer une comparaison des plus curieuses.

Il y a une logique de la raison qui semble parfaite et qui l'est tant qu'elle s'applique aux sciences exactes, mais n'opère plus avec la même infaillibilité dès qu'elle passe à la conduite de la vie. Celui qui veut, et qui veut efficacement, sait vouloir, il ne sait pas toujours que vouloir. Si la morale impose aux actes des principes indiscutables, elle ne renseigne pas toujours sur l'opportunité de l'exécution et, avec les devoirs contradictoires, naissent les cas de conscience. Sachons le voir, la morale et la loi qui en émane, visent des ensembles et n'entrent point dans la diversité du détail. Il faut les interpréter, elles sont *guide* et non *règle*.

Or, la vie, la vie morale, précisément, consiste en une infinie multiplicité de nuances souvent

difficiles à fondre. Le bon vouloir, en face de solutions plausibles autant qu'opposées, plus d'une fois hésite et se résigne à traduire avant d'agir. Le principe, d'ailleurs immuable, au gré des circonstances prend des aspects inattendus, une vérité peut être odieuse et un mensonge touchant. Le devoir enfin n'a pas toujours l'évidence qu'on lui prête et se plie mal aux dessins réguliers.

Car il est, d'essence, révolutionnaire et incohérent. C'est la sensibilité qui constitue la trame de la vie, et la raison n'y intervient que pour la réduire ou la contraindre. Il y a une logique des sentiments aussi rigoureuse que l'autre, sous ses apparents caprices, et singulièrement plus efficace. Une passion conduit son homme, par des voies ouvertes ou détournées, vers d'inéluctables fins. Voyez Oreste et Pyrrhus. Le devoir, lui, veut rompre cet homogène, couper la ligne insidieuse, imposer à l'organisme un idéal externe et formel. Et certes il vient de nous, mais il en constitue la part la plus instable et la plus haute, il nous dresse contre notre fond intime et, malgré lui, permanent. D'où la précarité de ses gains, plus difficiles encore à maintenir qu'à faire, et le perpétuel recommencement où il s'oblige, d'où, si grandioses que soient ses triomphes, l'impression constante de continuels à-coups et d'un manque d'unité.

On voit par là que l'opposition esthétique entre Racine et Corneille se ramène à une diversité de psychologie. Le théâtre de Corneille est le théâtre du libre arbitre et de la volonté. Il en tire ses qualités bonnes et mauvaises. Ses héros se déterminent en vertu d'un principe, d'une règle de conduite, mettons d'un sentiment moral, unitaire. Ils connaissent peu la nuance. Leur inébranlable vouloir s'introduit dans le cours des événements et le façonne à sa guise. Ils jettent sur la vie le joug de la raison. Les forces passionnelles, sous les efforts de ces vigoureux lutteurs, s'effritent et se dissolvent : Camille n'a qu'à mourir, Pauline n'a qu'à suivre. Ainsi naît un monde qui s'érige en souverain modèle au-dessus de la commune humanité.

Le spectacle est sublime. Considérez qu'il serait difficilement continu. Sans compter que ces athlètes n'ont à déployer leur vigueur qu'en des moments assez rapides et doivent, dans l'entre-deux, redevenir de simples mortels, ce qui ne va pas toujours sans quelque gêne pour eux; ils ne composent de la vie que des tableaux fragmentaires et d'exception. Ils instaurent le règne des forts et font prévaloir, contre les sens soulevés, ces vertus particulières, le patriotisme ou la clémence. Ils enchaînent un moment le destin qui, après eux, retourne à son cours inflexible. Ils

soumettent à l'humanité des exemples qu'elle admire mais où elle ne se reconnaît pas.

Cette hauteur même, cette tension, ce roidissement de l'être contre le sort, donnent un inoubliable accent à la tragédie cornélienne. Ils en expliquent déjà l'inégalité ou le factice. On ne trouve pas de nombreux exemples de telles vertus et il faut souvent, pour les obtenir, corser l'histoire ou la fable. Les événements, forcés dans leur marche, prennent une allure étrange. La volonté qui les commande leur reste extérieure et il y paraît. Au lieu de n'avoir qu'à les suivre, l'auteur les doit redresser. C'est la raison qui gouverne ici. Nous sommes faits, par expérience, à la logique des passions et il faudrait que cette raison fût joliment fine pour nous donner l'illusion d'une pareille suite. Elle ne nous la donne pas. Corneille doit suppléer par l'invention à ce que la vie lui refuse. D'où l'extraordinaire des sujets, la faiblesse des intermèdes, les maladresses, et une marche qui le mène du théâtre au roman historique dialogué, d'*Horace* à *Pulchérie*. Et je ne veux point dire que nulle faute ne doive s'imputer à son génie, qu'un autre n'eût mieux fait, que Corneille enfin et Racine ne soient Corneille et Racine parce qu'ils sont Corneille et Racine, mais il me paraît certain que leur genre les a poussés très fort dans leur sens.

La vie, communément est plutôt défaite, hélas ! que victoire. Elle suscite dans l'homme, son jouet, des forces intimes qui se rient des précautions et des volontés, quand elles ne les utilisent pas. On rencontre plus souvent Hermione qu'Horace, Oreste que Polyeucte. Prenez garde que toutes ces histoires de meurtres, d'empoisonnements, de suicides, dépouillés du faste que leur confère la dignité historique, se ramènent à des faits divers princiers, que ces crimes se classent au rang des crimes passionnels, que ces morts violentes sont la suite de *chagrins intimes* selon le mot usuel, si exact et si plein. Nous évoquons telle cause célèbre à mesure que se précipite l'action, nous reconnaissons tel ou tel contemporain dans les épaves que secoue un flot démonté : nous nous reconnaissons. Nous sommes en effet chez nous, non pas sans doute dans la norme, mais au terme de tendances qui doivent à notre seule étoile de ne pas se développer en nous avec la même allure catastrophique.

... *Les hommes tels qu'ils sont.* Nous saisissons la portée de ce jugement. Cette humanité sort de la nôtre et nous en présente, si j'ose dire, des extraits concentrés. Elle nous émeut, cette fois sans nous surprendre. Elle reste conforme à son train coutumier. Elle est la proie facile, la matière toujours vibrante que les passions

organisent ou désorganisent avec une parfaite régularité.

Il suit qu'on chercherait en vain du libre arbitre chez Racine, sauf peut-être dans *Bérénice*, sa seule pièce cornélienne. Ou ses personnages n'opposent nul obstacle aux forces qui les entraînent, ou ils soulignent, comme Phèdre, par les vains soubresauts de la volonté, une totale impuissance. Ils sont « agis » avec une rigueur mathématique. J'ai rappelé, je crois, que Janet a pu mettre *Andromaque* en forme d'équation. Hermione, Oreste et Pyrrhus, oscillent, en effet, et font volte-face au gré de la veuve d'Hector, elle-même partagée entre le souvenir du mort et le soin d'un vivant. Le terrible jeu ressort d'autant mieux que tous ces grands de la chair n'ont qu'à la subir. La passion, tombée sur des gens du commun et contrainte, à son tour, aux diversions des besognes, se plie aux conditions de vie de ces basses victimes, les tourne et retourne et les frappe quand elle peut, où elle peut, agit surtout à la longue et ne les tue qu'obscurément. Elle trouve un champ d'action idéal dans la vie mondaine ou chez les rois. Non seulement là rien ne la gêne, mais tout la sert, le loisir, l'argent, la puissance; elle se développe dans toute son ampleur et, naturellement, donne ses fruits les plus monstrueux. Spectacle bien triste mais si atta-

chant pour le psychologue que je comprends que M. Paul Bourget ne veuille pas décrire d'âme de moins de cent mille livres de rente.

Cette faillite de la liberté morale a des conséquences esthétiques inattendues. On penserait volontiers qu'une œuvre littéraire fondée sur le libre arbitre dût offrir une aise et une souplesse que ne comporte pas une détermination rigoureuse, et que l'artiste pût jouer à son aise de la volonté qu'il ferait maîtresse. On comprend qu'il n'en soit rien. Dans la chaîne des sentiments et des actes la raison introduit en réalité l'accidentel, l'hétérogène, et ses constructions, si éblouissantes qu'elles se présentent, laissent deviner leur nature artificielle et passagère. Don Diègue est d'un jour, Pyrrhus de toujours. La nécessité de tenir ses héros dans un état de perpétuelle tension et de fournir des aliments à leur vouloir, loin de favoriser Corneille, l'oblige à chercher, grouper, inventer les événements et lui taille une besogne plus ingrate que celle de son rival.

Celui-ci découpe simplement dans la vie. Il déploie un incomparable génie de finesse dans ses reconstitutions patientes et sûres où il doit découvrir, ce qui est plus difficile que d'imaginer, et veiller d'abord à rester exact. Mais la continuité des passions, la suite des actes, une évidente et logique fatalité donnent à sa trame une texture

et une homogénéité qui en fondent la perfection.

Une tragédie de Racine développe et conclut une crise sentimentale. Elle prend la personne au point critique de la passion et en fait jaillir sans peine les gestes qu'on attend. Elle ne diagnostique pas, ni ne démontre, elle manifeste la maladie dont elle rejoint les effets aux plus intimes ressorts. Elle crée, enfin, si proche du réel qu'on ne s'aperçoit plus qu'il s'agit là d'une œuvre d'homme, et qu'une impeccable main gouverne des malheureux trop ressemblants.

Merveilleuse leçon de la vie à l'art ! Elle dit qu'il est sans doute bon de s'élever au-dessus d'elle, de la peindre en ses exceptions, de lui tracer des modèles et de prétendre la régenter, mais qu'elle se donne surtout à ceux qui se contentent de ses aspects quotidiens, de ses nécessités, de ses tristesses, et, penchant vers sa misère leur front sympathique, la devinent et apprennent à la voir telle qu'elle est.



Parmi les passions, celles de l'amour illustrent le mieux d'inflexibles lois. D'autres, l'ambition, le jeu, l'avarice, laissent à l'esprit une certaine liberté; elles non. Toujours présentes et actives,

elles semblent corrompre l'organisme entier et suggèrent au cerveau les plus néfastes folies. Le tempérament donné, on peut prévoir quel parti elles en tireront. Elles utilisent le hasard et ne laissent nulle place à la volonté. La matière nerveuse, si versatile, si prompte, se soumet et se porte d'elle-même au service de leurs tenaces desseins.

Non qu'elles ne soient infiniment variées en leurs manifestations. Il n'y a pas plus d'identiques amours que d'identiques personnes, et la même personne ne connaît pas deux fois le même amour. C'est que le cœur, un et changeant comme un ciel d'automne, insondable en ses raisons qui déconcertent la raison, pourrait prendre cette devise : « Toujours pareil et toujours divers, » toujours pareil dans son désir et sa violence, toujours divers dans la versatilité de ses moyens.

Racine connaît, comme on ne les a jamais connus, ce fond et ces formes de l'amour. Par expérience, sans doute, on n'avance guère par l'esprit ou l'intuition en telle discipline, et qui sait quelles secrètes blessures pansa ou ne pansa point dans sa retraite le silence et une réserve presque farouche ! Il inscrit sur des figures uniques toutes les sortes de mal d'aimer. Les fureurs de Phèdre ne sont plus celles d'Hermione, Roxane laisse jaillir d'elle,

à sa manière, son âme tourmentée, la grâce de Monime et de Bérénice les distingue encore, et si Pyrrhus est fougueux, Oreste est fou. L'amour pourtant, le même triste, violent et impitoyable amour, soutient et ruine ces âmes qu'il diversifie. Il creuse et détaille jusqu'aux personnages de second plan, jusqu'à cette Atalide, un peu à l'arrière, si parfaitement ouvragée, qui le connaît si bien :

Il est vrai, je n'ai pu concevoir sans effroi
Que Bajazet pût vivre et n'être plus à moi.
Et lorsque, quelquefois, de ma rivale heureuse
Je me représentais l'image douloureuse,
Votre mort, *pardonnez aux fureurs des amants,*
Ne me paraissait pas le plus grand des tourments.

Et qui ne sait que la perfection de Racine vient surtout d'un art incomparable du détail dans la psychologie de l'amour. Cette vie du sentiment, toute nuance autant que violence, nul ne l'a rendue comme lui, jamais, pas plus Euripide que Shakespeare ou Ibsen. Il dépiste infailliblement les tours, les détours, les retours, les calmes insidieux, les soudaines violences, tous les subterfuges de la passion, pour s'en servir aussitôt. Lisez, vivez ces admirables monologues, ces portraits mouvants d'âmes désemparées, que

pousse vers un port trop sûr le souffle constant des tempêtes...

Tu ne le croiras pas, vain espoir qui me flatte.
Tu ne le crois que trop malheureux Mithridate !

Suivez les incertitudes, les mouvements contradictoires, menés par une sûre logique, qui dix fois en une heure changent les résolutions d'une Phèdre ou d'une Roxane... — *Écoutez, Bajazet, je sens que je vous aime* — pour les maintenir sur la voie des catastrophes, « dans le sens des plus grandes ruines », selon une belle parole de notre Racine inférieur, M. Bataille, et vous resterez confondus de crainte et d'admiration.

Racine peint l'amour à tout moment, à tout âge, et dans la vertu comme dans le crime. Il le laisse chez les jeunes premiers à son innocence fougueuse, l'imprègne du vice de Néron, le corrompt des remords de Phèdre, l'ensanglante de l'ivresse de Roxane, le durcit de la terrible sénilité de Mithridate. Et toujours il le montre dans sa réalité vivante, divers et impitoyable, toujours il fait de cette « violence des passions », qu'il définit lui-même dans la préface de *Bérénice*, le fond et le ressort de son théâtre.

L'amour règle si bien la vie qu'on a voulu ramener aux lois d'une sympathie universelle

jusqu'aux mouvements cosmiques. Et il semble douteux que le désir anime les planètes. Mais il arrive qu'une attraction réciproque établisse entre les créatures des rapports qu'elle détermine avec la fixité des lois naturelles. Est-ce pour s'assurer une suite indéfinie que l'existence pèse ainsi sur les destinées? Qui le dira? Il reste que l'amour en paraît le fond ou tout au moins l'agent suprême et la réalité la plus contraignante, qu'après lui les jours s'égouttent à jamais décolorés, que l'Aminte du Tasse ne parlait point vainement quand elle s'écriait : « J'ai perdu tout le temps que j'ai passé sans aimer, » qu'on n'échappe point à l'invincible Éros. Et il reste, pour l'artiste, que connaître l'amour, c'est connaître la matière principale et les moyens les plus sûrs de l'art.

***

Si discret, si sobre, si harmonieux, — on l'a trop dit, — si fondu, dans le fond plus que dans la forme encore, et dépassant le théâtre pour gagner la littérature, Racine fait triompher une révolution. Il substitue le vrai de la vie à une psychologie toute rationnelle.

On a connu l'amour au XVIIe siècle, comme toujours, mais l'idée littéraire qu'en prennent les

devanciers de Racine et quelques-uns de ses contemporains, est des plus étranges. Il s'y mêle de la préciosité, du cartésianisme, de la mode, le tout façonné en une création des plus artificielles. Les comédies de Corneille, par exemple, exposent un « art d'aimer », à l'usage de la bonne compagnie, où la personne sert plutôt de prétexte à l'exercice. Des héros ou des héroïnes comme Polyeucte ou Pauline pratiquent la passion surtout pour en triompher, et, chez les amoureux de Molière, si humains pourtant, par genre et par goût, le mal ne va jamais jusqu'à la maladie.

Ce qui domine une pareille conception, c'est, absurde et contraire à toute expérience, cette idée que la raison, à son gré, suscite ou détruit le sentiment, et qu'il dépend du sujet d'aimer ou de n'aimer plus. Et certes, le système n'est pas si entier qu'on ne découvre chez Corneille ou Molière des amants qui céderaient volontiers leurs rôles, le génie de ces auteurs n'a pu à ce point contraindre la vie, mais, dans l'ensemble, les personnages non raciniens disposent avec une aise assez déconcertante de leur cœur. La « gloire » suspend la tendresse dans *Nicomède ;* Pauline aime son mari par « devoir »; Clitandre a passé d'Armande à Henriette; Alceste, enfin, un de ces amoureux qui n'ont pas choisi, oublie son esclavage, et, quand on lui demande s'il pense être aimé de sa

coquette amie, laisse échapper cette *opinion* naïve et contradictoire :

> ... Oui, parbleu,
> *Je ne l'aimerais pas si je ne croyais l'être.*

C'est là, peut-être, un ressouvenir de temps héroïques et l'écho de la philosophie courante. Le prestige galant de *l'Astrée*, un sens très vif et presque un culte de cette intelligence générale de la vie qu'on appelle alors la raison, une certaine rudesse de mœurs ont fort bien pu conduire les esprits à s'attribuer un pouvoir illusoire. Qui ne voit pourtant, malgré quelques faciles triomphes de la volonté sur des impressions passagères, qu'on ne touche ainsi aux choses qu'en surface ou en théorie? On peut toujours dire de la passion, quand elle semble vaincue, qu'elle n'était pas assez forte, qu'elle n'était point passion. Et, encore une fois, « le cœur a ses raisons... » qui s'imposent. Si haut que s'élève l'exception cornélienne et si efficace qu'elle s'affirme parfois, c'est la vérité de Racine qui reste la plus commune et la plus profonde.

Elle a, du réel, l'évidence, la force et la simplicité. A quel point Racine est vrai, ses contemporains l'ont sans doute su : nous l'apprécions davantage. Passés par une crise sentimentale telle

que l'équivalent ne s'en retrouve qu'avec Jésus, après *Werther* et *Obermann*, par raison démonstrative et pratique, par ses effets et sa rhétorique, nous connaissons la passion. Une science psychologique, même sérieuse et assez pénétrante, nous en livre, quant au mécanisme, quelques secrets. Tout cela ne nous sert qu'à nous incliner plus admiratifs devant Racine dont quelques pages disent bien plus que nos analyses ou nos discours, à savoir, qu'il y a loin du « lacet » de Bajazet au poignard ou au poison d'Hernani, de *Phèdre* à une monographie sur l'intoxication amoureuse.

C'est que l'art tient, lui, à la vie, et même la dépasse pour la concentrer, la rendre plus explicite, plus frappante. Et, en ce sens, on peut croire que tout créateur fonde, sans le vouloir, un système autrement solide que ceux des théoriciens et des savants. Racine, puisant à même l'âme, touchant aux ressorts intimes de l'âme, ouvre sur l'âme des jours effrayants. On a parlé de philosophie à propos de Victor Hugo. J'aimerais qu'on pensât un peu à la sienne. N'est-ce pas mieux, il est vrai, qu'une philosophie, cette expérience douloureuse qui nous penche sur nos abîmes et nous fait jeter les yeux sur nous dans une indicible mélancolie?

***

« Que la mort et l'exil et toutes les grandes choses... te soient toujours présentes et alors tu n'auras point de pensée trop basse et tu ne désireras rien avec trop d'ardeur... »

Ainsi parle Épictète. Il aurait pu ajouter : l'amour. Tous ceux qui ont connu l'inflexible dieu, et qui l'a ignoré? savent le soleil et l'ombre immense qu'il jette sur toute vie. Son murmure emplit l'espace et, dès qu'il se tait, tout retombe à un morne silence. Et rien ne touche plus le cœur qu'il a touché.

Aussi regardons-nous les héros raciniens, ces victimes élues, pleins d'une sympathie fraternelle. Ils sont ce que nous sommes ou ce que nous aurions pu devenir. Leur désastre est un désastre commun. La main qui se pose sur eux gouverne les âmes et ne laisse rien d'humain hors de sa prise.

L'amour est le maître de la vie. On a beau se révolter contre sa tyrannie, il le faut subir, l'accepter dans ses dons royaux comme dans ses tortures. L'incroyant se reproche avec une poignante amertume de se lier ainsi à ce qui passe, et le fidèle s'effare d'aimer la créature plus que le Créateur. En vain. Tous deux brûlent et ne s'affranchissent de leur flamme que pour languir et se dessécher.

Douleurs, soucis, crimes d'amour... « chagrins

intimes », et le mot impie de Sauval : « Tous les autres plaisirs ne valent pas ses peines. » Demandez-le donc à Phèdre ou à Bérénice, à tous ceux qui, dans les matins blêmes, sous l'idée fixe, voient se lever le jour avec horreur. Demandez-le à Tristan et à Iseult dans la forêt, et à ses victimes, et à ceux qu'il a comblés, à Oreste, à Hélène, à Juliette et à la misérable fille de Polonius, et tous et toutes, écoutez-les vous répondre par la voix de celui qui en Israël aima : « L'amour est fort comme la mort, et la jalousie est dure comme le sépulcre; leurs embrassements sont un embrassement de feu et une flamme très véhémente. »

Parfait dans son art discret et profond, c'est de ce point central de la vie que Racine monte si haut et qu'il dépasse les plus grands, Descartes et ceux qui pensent, parce que la pensée ne résiste pas au vent des passions, Bossuet et ceux qui parlent de Dieu, parce que, dès que l'amour paraît, Dieu même s'éloigne jusqu'à s'anéantir.

VI

LA FAMILLE DE RACINE

Cette personnalité si haute, si délicate, si complexe de Racine, on se laisse prendre au désir de la suivre là où elle put marquer son passage et laisser quelques vestiges, dans son temps, dans son milieu, dans l'atmosphère qu'elle se créa, parmi les ombres chères qui depuis longtemps l'ont rejointe. Déjà, s'avouât-elle la plus ordinaire, la famille d'un grand homme intéresse encore, et parfois arrive à cueillir quelques sympathies pour son propre compte. Ici même, où le rayonnement du père pâlit à jamais l'épouse et les enfants, on a la bonne surprise de rencontrer des physionomies un peu effacées mais originales, et dont l'une même s'accuse, dans une obscurité voulue, avec un relief singulier. Faut-il le dire, avec tous les ménagements que ce préalable

comporte, on ne quitte pas Racine pour en quêter la trace chez les siens.

Saisissante vision et presque sombre, que celle de cette maison janséniste du siècle expirant. On la voit assez bien, avec l'avantage et le correctif de la réalité, à travers les pages du *Médecin de campagne* où Balzac esquisse en traits définitifs celle où l'inoubliable Benassis ne réussit pas à se marier à cause d'un péché de jeunesse. Mais, nous avons mieux : le souvenir des enfants, et l'âme qu'une telle vie leur a façonnée.

Comment ne pas recevoir, sous une discipline si régulière et si profonde, une empreinte décisive. Le père, dévoré de scrupules et de remords, tâche d'accorder la vie périlleuse du courtisan à la digne obscurité des jours familiaux. Auprès de sa femme et de ses enfants, il songe, il expie parfois, et il veille à préserver ceux qu'il aime des dangers que lui-même il a courus. L'écho meurt à sa porte des bruits mondains et séculiers qui l'ont suivi jusque-là. Il parle avec une douce gravité de ses affaires temporelles, puis du salut et de Dieu. Il officie aux repas et à la prière du soir. Il préside à la dispensation des choses de l'esprit et les borne aux lettres saintes qu'il amende par cette antiquité profane qu'il aime toujours. Rien ne fait supposer que cet humble chef d'une famille chrétienne soit ce même génie qui a pénétré le

plus avant dans le cœur des hommes. Il ne vise que le ciel et ne se donne qu'aux devoirs de la vie terrestre. Pour peu, l'on penserait que le couvent se prolonge jusqu'en ce logis bourgeois. Rappelez-vous le pieux divertissement des processions domestiques et le mariage de Marie-Catherine avec le fils Moramber. Une cause de gloire devient un motif de confusion, le nom du théâtre ne s'y prononce qu'avec horreur et, quant à la chose, Jean-Baptiste doit s'en abstenir, par respect filial, et Lionel, tout enfant, déclare le vouloir fuir pour ne se point damner.

« Il est à croire, dit M. Mesnard, que Mme Racine, avec des lumières insuffisantes, effrayait quelquefois ces jeunes consciences plus que Racine ne l'eût voulu[1]. » Je ne crois pas que la mère ait eu sur ses enfants une action si déprimante. Elle était sérieuse certes, et sans doute sévère : une anecdote nous la montre apprenant de son mari l'octroi d'une bourse de mille louis et, toute à un rapport disciplinaire, ne s'en émouvant pas davantage, au grand scandale de Boileau qui s'écria : « Quelle insensibilité[2] ! » Elle resta simple et aimante, la vénération dont elle s'entoura le prouve, et la vivacité d'esprit d'une famille

1. Édition des Grands Écrivains, 1re éd., p. 127, t. I.
2. Cité un peu partout, v. not. Adrien de la Roque, *Lettres inédites de Jean Racine et de Louis Racine*, Paris, 1862, p. 175.

richement douée à cet égard dut amoindrir souvent les excès de son zèle un peu étroit. Personne enfin, dans cet austère milieu, ne gémit sous la contrainte, la peur, et ne s'abandonne aux troubles de l'imagination : le bon sens et le coup d'œil du génie paternel y sauvegardent la mesure.

Disons mieux : comme son mari, Mme Racine corrige de sa personnalité, ce que le devoir chrétien, quand on le pratique dans sa rigueur, peut garder de rudesse. Peu versée dans la science du monde ou de l'esprit, et hors de tout contact littéraire, elle ne manque ni de finesse, ni, sous une allure un peu raide, d'une certaine élégance. Elle se montre de sens rassis et juste, d'excellent conseil, d'une constance inébranlable et sereine. C'est, enfin, la femme forte, et aussi l'épouse et la mère à la tendresse vigilante. Elle se reflète avec une douceur originale et précise dans son *Testament*, la seule pièce à peu près qui nous reste d'elle. Naturellement, elle y pourvoit d'abord au matériel et dispose avec une aimable rectitude ses prescriptions. Et elle y parle un peu pour elle, et il nous semble que nous arrive d'outre-tombe sa voix discrète : « Je vous exhorte, dit-elle à ses enfants, je vous exhorte de réparer par une conduite toute chrétienne les fautes que j'ay fait dans votre éducation... » et plus loin... « Je souhaite estre enterrée sans aucune tenture, avec

le petit chœur et la petite sonnerie et douze enfans gris avec des flambeaux, la messe dite sur mon corps, et après estre mise avec votre père que j'ay fait inhumer derrière le cœur de Saint-Estienne, sous la tombe de M. Debois Roger et de M. Thomas Dufossé à costé gauche de la tombe de M. Pascal, en regardant l'autel de la Vierge... »

Filles et fils se développèrent en toute liberté sous une apparente contrainte, leur aise même et leur relative liberté d'esprit l'attestent. L'influence qu'ils subirent fut celle d'un rayonnement intime et continu, non d'une poussée brutale. Ils ne pouvaient devenir, certes, que des chrétiens fervents : ils trouvèrent le moyen de se marquer chacun, dans la conformité à la règle commune, d'un caractère personnel et d'une humeur, parfois, vivement originale. Nous pourrons nous étendre, pièces en mains, sur Jean-Baptiste et Louis; de leurs sœurs déjà, au vol des documents, nous saisissons la silhouette agréable et fugitive.

C'est d'abord l'aînée, Marie-Catherine, qui n'échoue dans la prose du mariage qu'après le destin mouvementé d'une aventure mystique. Et quelle éloquence dans ces simples faits : à force d'insistance, elle obtient qu'on la place aux Carmélites du faubourg Saint-Jacques d'où, quelques mois après, on la retire pour raison de santé, à la

suite d'une chute. Elle se rend à Port-Royal : là, nul avenir pour elle puisque désormais on y interdit toute prise d'habit; deux fois en vain cependant Racine tente de la ramener. Elle hésite entre sa retraite première et Gif, puis se décide à revenir dans sa famille à condition d'y garder les habitudes conventuelles. Et, peu à peu, sans que rien échappe à l'œil clairvoyant et un peu amusé de son père, elle reprend goût aux choses du siècle, à la société, à la parure, tant et si bien que deux ans, jour pour jour presque après sa fugue, au début de janvier 1699, elle épouse, bourgeoisement et pieusement, mais enfin elle épouse, à la satisfaction générale, le fils Moramber.

Que se passa-t-il dans cette âme ardente et neuve, on le suit sans effort. Elle connut ces élans de la jeunesse que l'on croit irrésistibles et que le temps ramène bien vite à la mesure de l'expérience et du réel. Au fond, ces bouffées de sentiment qui achèvent l'adolescence en une espèce de brume qu'éclaire une lumière confuse et chaude, c'est cette part de romanesque, de rêve qui prélude aux plus humbles vies et que chaque âge arrange à sa guise. Marie-Catherine, fille de Jean Racine, eut son roman, un roman janséniste. Nos romans à nous terminent au mariage des aventures d'amour qui, d'habitude, tournent

mal; alors, c'est avec Dieu, si j'ose dire, qu'on s'essaye, et dans les vertus matrimoniales qu'on se console des déceptions mystiques, parmi des regrets souvent et des amertumes voilées qui font tout aussi bien souffrir que les amertumes et les regrets de la chair.

Racine aimait tout particulièrement cette fille selon son cœur[1]. Les autres montrèrent moins de fougue et plus de fermeté. Anne, élevée aux Ursulines de Melun, y resta pour y devenir la mère sainte Scholastique[2]. Là encore, il ne s'agit point d'une vocation forcée. « Ma seconde fille Nanette, écrit le père à la tante, a voulu à toute force entrer au noviciat à Melun. Mais nous retardons sa prise d'habit le plus que nous pouvons... » Anne était, paraît-il, d'une beauté précoce, et, de plus, ornée de tous les dons de l'esprit. Elle aurait beaucoup sacrifié s'il y avait eu sacrifice.

Elisabeth[3] fut de Notre-Dame de Variville, de l'ordre de Fontevrault, du diocèse de Senlis. Longuement éprouvée à la maison, elle ne la quitte, elle aussi, qu'en connaissance de cause. Elle n'était pas moins douée que sa sœur et elle se montra de la plus grande délicatesse. Elle ne voulut point, en effet, garder auprès d'elle sa

1. Éd. Mesnard, t. I, p. 122.
2. Éd. de la Roque, pp. 220 et suiv.
3. *Id.*, *ib.*, pp. 224 et suiv.

nièce, fille de Louis, de peur que celle-ci ne la vît mourir. « Par tendresse pour elle, dit son frère, je crois qu'elle ne voudrait plus l'avoir avec elle. » Toujours le cœur qui parle et agit, même dans l'austère détachement du service de Dieu.

Jeanne-Françoise-Nicole[1] ne renonça au cloître que pour vivre auprès de sa mère et mourut, en 1739, pensionnaire à l'abbaye de Malnoue. Madeleine[2], la dernière des filles, fut la plus « séculière », mais de quelle façon ! Après avoir semblé aimer le monde, elle vécut dans la retraite, s'occupant de bonnes œuvres et surtout se donnant à la famille de son frère Louis, de telle sorte que la tante fit oublier la vieille fille. Elle se montrait, toute jeune, d'humeur railleuse, au souci de son père qui savait où cela menait. Elle paraît s'être corrigée. Elle envoie à sa belle-sœur un petit livre : *Conduite d'une dame chrétienne*, mais sans bégueulerie et le plus gentiment du monde. « C'est dommage qu'il n'y ait pas un pareil livre sur la conduite des hommes, ajoute Louis, elle me l'aurait aussi donné... Mais elle prétend que si vous pratiquez bien tout ce qui est dans ce livre, je n'aurai qu'à vous prendre pour modèle et que votre exemple me fera plus

1. Éd. de la Roque, p. 232.
2. *Id.*, *ib.*, pp. 232 et suiv.

d'impression que tous les livres du monde. » Il nous reste d'elle une courte lettre, insignifiante à nos yeux, mais je ne résiste point au plaisir d'en citer quelques lignes : elle était la fille de Racine !

M. Sellier part mardi pour Lyon, écrit-elle à sa belle-sœur, il compte en revenir sur la fin du mois d'août. Je souhaiterais bien, ma chère sœur, que vous pussiez vous arranger pour faire le voyage ensemble : un chapeau (*chaperon*) ne nuit point dans une si longue route, et je suis caution du plaisir qu'il aurait d'être chargé de vous amener en bonne santé[1].

A travers ces notules où nous réduit l'histoire, s'entrevoit un groupe aimable de jeunes femmes, pareilles par une sorte d'âme commune, pieuses, graves et curieusement diversifiées. Les filles de Racine que rien, sinon leur naissance, n'adresse à la postérité, ne revivent pas sans plaisir pour nous dans nos mémoires. De leur père, elles tiennent, avec une facilité naturelle, les vertus et le zèle chrétien où il arriva difficilement, et aussi des qualités pour lesquelles il dut moins se contraindre. Elles semblent avoir eu de la beauté parfois, et un esprit que la retraite ne leur ôta point. Nous avons vu que Racine dut corriger,

1. Éd. de la Roque, pp. 234-235.

dans l'une au moins, certaine tendance à l'ironie où il se retrouvait. Louis nous rapporte ce propos d'Élisabeth : « Eh bien, que voulez-vous faire de votre fille? La voilà en âge qu'on lui forme l'esprit et on n'y entend rien dans les couvents[1]? »... Ces religieuses convaincues n'abdiquent ni leur franc-parler, ni, dans le courant des choses, leur façon personnelle de voir. Ce sont des religieuses d'époque, d'une solide époque, et plus, ces filles, selon la chair, restent d'une aristocratie intellectuelle dont le signe subsiste en elle, et se ressentent du même esprit qui donna les deux réponses aux *Imaginaires* et les *Tragédies*.

***

Il appartient aux grands hommes d'être jugés à leurs œuvres, les moyens, en général, ne gagnent pas, confrontés à ce qu'ils ont produit. La raison de cette loi singulière est dans la différence même, différence non de degré, mais de nature, qui sépare le génie du talent. Celui-ci correspond tout au plus à une adresse de l'esprit dans la disposition des sons, des couleurs, des idées ou des formes, cet autre pénètre bien plus loin dans la matière vivante et jaillit d'une personnalité ori-

1. Éd. de la Roque, p. 484.

ginale et forte qu'il manifeste dans ses profondeurs. Le génie est de l'homme enfin, le talent de la seule intelligence et par là s'explique, de plus, leur disproportion en quantité.

C'est pourquoi, parlant de Louis Racine, nous nous réjouirons, et pour nous et pour lui, de le pouvoir apprécier autrement que par ses interminables écrits. Il vaut mieux que ses livres, que sa réputation et surtout que son genre. Et, puisqu'il faut en dire, comme auteur, des choses désagréables, soulageons-nous tout de suite.

Non qu'il manie, — il eût aimé qu'on parle ainsi, — une plume tout à fait indigne de son père. Sa langue, la langue de son temps, l'arrière-saison du classique, un peu terne déjà et sonnant creux, retient encore, par l'ultime lien de la grammaire, quelque chose de la vigueur et de la sobre splendeur verbale de l'âge précédent. Mais lui, c'est un poète, que dis-je, c'est presque le poète type de cette incroyable poésie dont la plus incolore des proses n'égala jamais l'aride et désespérante déclamation.

Il débute, assez étrangement pour nous, avec mérite auprès de ses contemporains, par un poème sur la Grâce ! Encouragé, il se prend à des sujets tels que la Religion, l'âme des Bêtes, et se donne au copieux travail d'une traduction et

d'un commentaire du *Paradis perdu.* Entre temps, il écrit ses *Mémoires* sur la vie et ses *Remarques* sur les tragédies de son père, des *Réflexions sur la Poésie* et d'autres œuvres plus ou moins diverses ou mêlées que je passe, car ceci suffit à établir le double cours que prend sa vocation littéraire.

Il se consacre au double culte de la religion et de la gloire paternelle, il se fait apologète et glossateur et applique ainsi son zèle et ses facultés à une littérature domestique. Pieux, sérieux, modeste et aimable, il lui semble qu'il ne peut mieux faire que de continuer les dernières années de son père, comme parle un de ses biographes[1], et, sans pousser jusqu'aux saintes lettres, il choisit de mettre le profane au service du sacré.

Il y réussit à son gré, c'est-à-dire qu'il y réussit trop. Il traite avec une déplorable abondance les lieux communs de théologie ou de morale et ouvre les écluses de cette éloquence fade, verbeuse et fausse qui essaya jusqu'à la fin du siècle de se faire passer pour la tradition de Bossuet. Je ne voudrais pas lui faire la part trop belle mais je crois qu'il est un de ceux qui ont rendu pos-

1. Éd. Le Normant, t. I, p. 2. Le mot est de Lebeau. Cf. de la Roque, *op. cit.*, p. 196.

sible l'abbé Delille, que sur ses vieux jours il recevait. Dans le poème de *la Grâce* il trouve le moyen de prendre une place intermédiaire entre les écoles adverses et il édulcore tant qu'il peut saint Prosper et saint Augustin. Dans *la Religion*, dans *l'Ame des Bêtes*, il met en vers les grandes thèses de l'apologétique : finalité du monde, nécessité de Dieu, vérité du christianisme, seule explication recevable du problème éternel, etc... sans rien renouveler de tout cela, bien au contraire. Tranchons le mot, il vulgarise et il vulgarise en délayant. Ajoutez qu'avec le vers il use d'un art qui ne comporte pas le médiocre, qui, sans milieu, assomme ou enchante, et où le talent, le plus grand talent, ne suffit pas sans le génie.

Louis Racine n'avait aucun génie, — au sens où nous entendons maintenant le mot. — Il aggrave son cas de l'idée la plus fausse qu'on puisse prendre de la poésie[1]. Elle n'est pour lui ni le charme, ni l'expression adéquate et unique de l'émotion, mais un procédé ingénieux et commode, un véhicule oratoire, un moyen de dorer la pilule de la didactique morale. Il en place le fondement dans « l'imitation » et le plaisir dans les figures. Il l'orne du stérile ornement du style noble. Et il applique, le malheureux, ces funestes

1. *Réflexions sur la poésie.*

théories. Aussi ses alexandrins coulent-ils inlassables et tous pareils, ramenant un identique flot de ces mêmes figures, donnant quelque illusion de plénitude par leur vigueur correcte et vide, pour bientôt porter l'esprit distrait, vers l'assoupissement. Clarté, banalité, fausse élégance, voilà tout Louis Racine qui, de plus, doit revendiquer dans les fastes de la périphrase le dangereux honneur d'avoir mis sept ou huit vers à ne pas nommer le limaçon[1].

Si du moins, déçu par l'œuvre, on pouvait se rabattre sur les intentions et sur les idées, si, à défaut de poète on goûtait d'un historien ou d'un critique suffisants ! Il ne faut point songer ici à cette consolation. Louis Racine écrit de son père une autre apologie, froide, pauvre et d'ailleurs inexacte, pendant qu'il annote ou disserte de manière à ne pas démentir le genre d'esprit que nous venons de lui voir.

Il avait pourtant profité de la solide instruc-

1. *La Religion*, chant I, éd. citée, p. 130. — Comme ces vers ne sont peut-être pas dans toutes les mémoires je me permets de les citer, au moins en note :

> Je ne t'admire pas avec moins de surprise (*que l'éléphant*)
> ... Toi qui vis dans la boue et traîne ta prison,
> Toi, que souvent ma haine écrase avec raison.
> Toi-même, insecte impur, quand tu me développes
> Les étonnants ressorts de tes longs télescopes,
> Oui, toi, lorsqu'à mes yeux tu présentes les tiens
> Qu'élèvent par degrés leurs mobiles soutiens...



tion qu'il avait reçue. Il écrivait en prose, et même en vers, une langue d'un fond excellent, il se cultivait avec un soin continu, il tâchait de suivre sans trop de faux pas, en philosophie, la marche accélérée du siècle. Il va jusqu'à montrer dans ses gloses et appendices, car il a été son propre commentateur, une véritable érudition. Mais nous savons trop que ni la culture, ni l'érudition ne donent le génie.

Il a péché par faiblesse d'esprit, j'entends par inintelligence et manque de goût. Il voit bien la suite des idées, mais ne les saisit pas dans leur principe. Sa philosophie, une philosophie chrétienne, non seulement se dérobe devant Locke ou Spinoza, mais se contente du plus superficiel de Descartes. Il se tient enfin, à peu de chose près, à des formules de séminaire. Et quand on pense qu'il prend la plume pour défendre la religion au temps de Bayle et au moment où prélude la propagande philosophique, on le plaint. Il n'a pas été malmené avec excès par ses adversaires parce qu'il était le fils de son père et s'abstenait de la polémique.

Quant au goût, c'était, dans le mauvais sens du mot, un bel esprit. Nous avons vu l'idée qu'il se faisait de la poésie. Naturellement il jugeait de ses confrères passés et présents selon sa mesure. Son nom s'apparente fâcheusement à ceux de Le

Franc de Pompignan et de J.-B. Rousseau. Il préfère à Dante et Sannazar la *Christiade* par Vida [1]. Il serait trop aisé de l'accabler sous ses propres aveux... Contentons-nous de ceci :

Comment le Dante eût-il été homme de goût dans un siècle où la belle antiquité était inconnue? Il prend Virgile pour son guide dans son voyage, mais non pas dans sa poésie. Son mauvais goût paraît par cette forme de vers en rime tierce qui n'est pas noble pour un grand sujet et dont il n'est pas l'inventeur. Il l'avait apprise de Brunetto Latini qui fut le maître de ses études et qu'il plaça dans l'enfer. Son mauvais goût paraît encore dans le style de son poème qu'il nomme *Comédie* parce qu'elle est écrite dans un style qui n'est point élevé au lieu qu'il appelle l'Énéide *Tragédie* à cause de l'élévation de son style [2].

L'*élévation*, la *noblesse* du style ou des sujets, voilà l'idéal dont nous connaissons trop chez lui et chez d'autres les méfaits. S'il s'engoue de Milton peut-on croire que, se contredisant, il donne dans cette « barbarie » anglaise si détestée par son ami Rousseau [3]? Non, il trouve dans le *Paradis perdu* un heureux démenti à l'opinion de Boileau et se réjouit à ce point de voir entrer les « mystères chrétiens » dans la littérature qu'il

1. *Éd. citée*, III, p. XLVIII.
2. *Id.*, *ib.*, Iv-Ivj.
3. T. VI, p. 600.

n'hésite pas à ranger Milton tout de suite après Homère. Telle est la force, en général, et telle est la portée de ses appréciations philosophiques et littéraires.



Est-ce à dire qu'il fût un sot? Loin de là. Il parle une bonne langue, il témoigne d'excellentes études, il rencontre çà et là l'expression exacte et l'idée juste. De plus, s'il manque de génie, laissons-le profiter des avantages de ce défaut, son œuvre nous dérobe le meilleur de lui. Méchant écrivain, en somme, sa personne même conquiert et garde la sympathie.

Et d'abord n'oublions pas qu'il goûta peu de bonheur et qu'il devint très malheureux, que la fortune le délaissa et qu'il connut la catastrophe. Homme de lettres par tempérament et par vocation, il lui arriva ce qui peut arriver de pire à l'homme de lettres et lui arrive presque toujours, d'être contraint de prendre un métier ou un emploi pour subsister. Au moment où il atteint l'Académie et s'assure un port rendu nécessaire par la demi-ruine où l'a laissé le Système, son singulier protecteur le cardinal de Fleury le dissuade d'insister et le case, bon gré, mal gré, dans la finance. Le voilà désormais errant et soupirant

aux quatre coins du royaume, de Marseille à Salins, à Moulins, à Lyon, à Soissons. Cependant il poursuit son travail, peu encouragé et parfois entravé ouvertement par l'Administration. Une dernière aventure éprouve sa patience. Non seulement, passé de mode, il renonce enfin à l'Académie française, mais il voit sa situation compromise dans celle des Inscriptions dont il était depuis l'âge de vingt-six ans. Il se désiste en faveur de Sainte-Palaye, protégé du duc de Nivernois, du rang de *pensionnaire*, auquel il avait droit, pour se contenter du titre de vétéran que M. de Maurepas veut bien agrémenter d'une pension de mille livres. L'écart n'était pas énorme quant au profit, mais l'amour-propre s'accommodait mal, et du résultat, et des démarches qui l'amenèrent.

Louis puisait une grande consolation dans sa famille. Il avait eu le bonheur de trouver en Marie Presle de l'Écluse une digne femme, craignant Dieu et peut-être son mari. Il en tenait deux filles et un fils, son orgueil, son espérance. En 1755, le jour du tremblement de terre de Lisbonne, le jeune homme qui se promenait sur la jetée de Cadix fut enlevé par la vague. Son père ne se releva jamais du coup. La mort, qui le prit huit ans plus tard, à la fin de janvier 1763, ne fit que l'achever.

Il ne faut pas non plus voir Louis Racine sous cette seule et funèbre perspective. Jusqu'à son malheur il éprouve un destin moyen, et y répond par un caractère moyen. Ses biographes et ses contemporains s'accordent à le montrer un peu rêveur et insociable, mais doux, bon, d'une parfaite mesure et d'une grande modestie. Bel esprit en littérature, il n'y a plus rien du bel esprit dans son commerce; homme de lettres, par vocation, il ne connaît ni la vanité, ni la rapacité de l'homme de lettres. C'est un honnête homme, dans le nouveau sens du mot, homme, de plus, d'un fond moral supérieur, au demeurant sympathique. Et, pour nous prononcer ainsi, nous avons mieux que des témoignages indirects ou des impressions. Il nous reste de Louis Racine une soixantaine de lettres qui ne sont peut-être pas très, très curieuses, mais nous le présentent au naturel et lui jouent le bon ou le vilain tour de nous faire complètement oublier l'auteur pour la personne.

Ce sont des « Lettres à la fiancée » qui deviennent bientôt des lettres à l'épouse. Oh ! le fiancé n'a rien de romantique. Il n'écrit que de courts billets. On sent vite qu'il s'agit d'un mariage de convenances dont on espère qu'il deviendra un mariage de solide affection. Le ton, respectueux, cérémonieux, n'exclut pas cependant

une tendresse qui pointe et qu'on devine sincère. On va jusqu'à jouer d'une façon peut-être un peu... ecclésiastique. Les deux promis s'intimident : « J'en tire un bon augure, écrit Louis, parce que j'ai entendu dire à des savants jansénistes que la crainte est le commencement de l'amour [1]. » Mais, de ce hardi passage du sacré au profane, il retourne vite au sérieux par ce poncif de la foi classique au destin qui préside aux mariages : « Le hasard qui a causé cette union a quelque chose de si singulier qu'on ne doit pas le regarder comme un hasard [2]... »

La fiancée devenue l'épouse, les lettres prennent un tour plus alerte. Elles sont écrites à propos de séparations passagères. Louis, toujours attentif, correct et pressant, plaisante quelquefois, non sans une certaine lourdeur qui trompe. « Vous me marquez, dit-il, que ma lettre vous a causé de la migraine et vous a chiffonné l'imagination, vous êtes donc facile à chiffonner, il n'y avait rien, ma très chère femme, qui pût vous faire de la peine [3]... » Il s'entretient, naturellement, avec elle de ses affaires et de ses projets. Réservé peut-être, et d'une grâce un peu raide, il n'a rien du rustre ou du niais que la médisance en a fait. On le

1 Éd. de la Roque, lettre III.
2. *Id.*, *ib.*, lettre VI.
3. *Id.*, *ib.*, lettre XV.

recherche et il semble rechercher. Il reconduit les dames et taquine la sienne en la rassurant sur les conséquences possibles. Il compose, mais toujours en alexandrins, pour le joindre à un présent, une manière de poème bachique et c'est sans doute ce qui l'a fait traiter d'ivrogne[1]. Et voici quelques lignes qui montrent que sa femme n'était pas sans mérite, ni lui incapable de l'apprécier.

Comme je pars demain pour Villers-Cotterets, je ne vous écris que pour vous témoigner l'admiration que m'a causée une phrase de votre dernière lettre... « Que la conquête que j'ai faite de M. Pajot ne vous alarme point : je la trouve cependant glorieuse pour moi. Il est à supposer que le vrai mérite seul peut toucher les gens qu'une longue expérience et le calme des passions rendent plus difficiles. C'est ainsi que l'amour-propre s'accommode de tout. » La réflexion est digne de M. de la Rochefoucauld, après une pareille phrase, ne me demandez jamais de faire quelque lettre pour vous. Vous en savez plus que moi, et je crains si fort de répondre à une personne qui écrit si bien, que je finis promptement en vous assurant du profond respect avec lequel je suis,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

RACINE[2].

1. Éd. de la Roque, p. 358.
2. *Id.*, *ib.*, lettre XXVI.

Il apprend, à son dommage, à connaître les hommes. Dans ses difficultés ou ses démarches il reste digne, et un peu las. Sans contredire au mot de Voltaire écrivant dans les *Lettres philosophiques* « que le fils du plus grand poète de la France serait mort de faim sans M. Fagon », il estime que c'est aux ministres à faire justice sans trop se faire prier[1]. Mais il ne s'abuse point sur les résultats. Il parle avec une certaine amertume de ses amis qui sont « forts en conseil [2] », et sait faire, par exemple avec l'abbé Desfontaines, le départ entre l'esprit et le cœur [3]. C'est, encore une fois, un honnête homme qui a eu affaire, comme chacun, à l'impitoyable égoïsme ou à la méchanceté d'autrui et qui s'en est aperçu.

Il paraît sous son plus agréable jour dans son rôle de père de famille. Il a des lignes charmantes sur son fils qui a voulu monter à cheval et qu'ensuite il a dû aller chercher au « cabaret »[4]. Quant à son aînée, venant de la reprendre au couvent, il l'inventorie, à la lettre, avec une liberté qui nous déconcerte et nous amuse. « Je viens, dit-il, à votre fille, dont je vais vous dire tout le bien et le mal que je pense », et il continue[5] :

1. Éd. de la Roque, lettre XL.
2. *Id.*, *ib.*, lettre XLIX.
3. *Id.*, *ib.*, lettre LII.
4. *Id.*, *ib.*, lettre XXXVI.
5. *Id.*, *ib.*, lettre XLV.

Elle a une physionomie charmante par le grand air de douceur, un air noble, si elle le voulait, des yeux doux et fins, une peau magnifique, un bas de visage admirable, surtout son double menton, quand on le voit, mais cela est très rare à cause de la manière dont elle tient sa tête; une gorge jolie dont sa cadette ferait bon usage, mais qui lui est inutile : soit que son corps soit trop large, soit sa façon de se tenir, on croit qu'elle n'en a pas. Les dents, sans être belles, point mauvaises, mais négligées d'une manière étonnante, un sourire très gracieux, quoique la bouche ne soit pas ce qu'elle a de mieux, l'esprit très enfant quoique avec beaucoup de raison, un caractère admirable pour la tendresse et la douceur, mais indolent, aucune vivacité, parle très peu, assure qu'elle dit tout ce qu'elle pense, double prodige dans une fille; très distraite, il faut toujours la réveiller. Elle a beaucoup d'attention à ses petites affaires mais une négligence entière pour sa personne, ne se soucie point de parure : il semble qu'elle ait peur de plaire, non par dévotion, mais par nonchalance, grande simplicité en bien des choses, et une ignorance sur certaines matières dans laquelle je l'ai laissée[1].

Sainte-Beuve s'est laissé aller contre Louis Racine à un article féroce [2]. Je conçois qu'il ne l'aimât point. Le « poète » devait le mettre hors de

1. Outre ces lettres il existe une correspondance littéraire de Louis Racine et Chevaye de Nantes (Mesnard, I, p. 68, nº 1) et des lettres à Brossette publiées par M. Bonnefon (R. H. L. 1898).

2. *Nouveaux lundis*, t. III.

lui et, d'autre part, il n'avait pas un goût excessif pour la vertu. Il venait pourtant de lire les lettres qui suivent le texte apologétique d'Adrien de la Roque. Il ne désarma point. Il glana parmi les méchancetés contemporaines et cita du Journal de Bachaumont cet horrible mot qui montre sa portée dans son expression même : « Il (Louis Racine) ne faisait plus rien comme homme de lettres, il était abruti par le vin et par la dévotion. » Naturellement l'accusation, qu'il feignit d'écarter, devint article de foi pour l'incroyable Masson-Forestier[1]. On pouvait condamner sans calomnier; la pitié, à défaut d'un autre sentiment, aurait dû arrêter la plaisanterie trop facile. Décidément, conclut Sainte-Beuve, « si Racine fils savait peu sourire, la fortune non plus ne lui souriait pas ». On ne badine point, et surtout on ne badine pas aussi platement avec les malheureux.

Louis Racine d'abord ne paraît, et j'avoue que c'est peu, qu'un bon sujet, doué d'une indiscrète aisance de plume. On peut regretter, non pas qu'il ait écrit, mais qu'il nous ait laissé beaucoup plus de vers que de prose domestique. L'homme de lettres, en lui, a gâté singulièrement quelques qualités de l'homme tout court et troublé son

1. *Autour d'un Racine ignoré*, p. 181.

repos sans grand profit pour personne. Comme écrivain, tout compte fait, je l'abandonne sans remords.

Et pourtant, si nous devons à sa qualité d'*auteur* de le connaître mieux, nous bornerons là nos regrets. Car il joint à ce privilège d'être le fils de son père, de nous conserver l'image un peu terne et lointaine d'un type qui avec lui disparaissait pour toujours.

Dépouillé de toute littérature, d'une gravité douce, un peu simple et familière, excellent homme au fond, que ce demi-janséniste attardé jusqu'au temps des Duclos et des Diderot, ce chef de famille chrétienne, cet esprit prudent où parfois passe l'éclair d'une pénétration héréditaire. Et peut-être n'est-il pas vain de suivre un instant, par son souvenir, les traces d'une culture et d'une civilisation, vivaces et profondes, qui nous deviennent de plus en plus étrangères et dont la grandeur ruinée hantait Verlaine quand il s'écriait, par une sorte de nostalgique intuition, dans ce merveilleux sonnet de *Sagesse* qu'on devrait appeler : Regrets sur l'ancienne France :

> Sagesse d'un Louis Racine, je t'envie !...



A côté de cette personnalité, malgré tout un peu falote, celle de Jean-Baptiste détonne et surprend. Nous ne savons à peu près rien du fils aîné de Racine, il ne nous reste de lui, avec ce qu'on en a dit, que cinq lettres. Par ces éléments rudimentaires toutefois, nous reconstruisons un caractère des plus originaux et qui, celui-là, ne contredit point aux lois apparentes de l'hérédité.

Jean-Baptiste Racine a peut-être une histoire, mais pas de biographie. Il naît le 11 novembre 1678, figure à seize ans comme gentilhomme ordinaire en survivance de son père, travaille sous Torcy qui l'envoie à La Haye, puis à Rome, manque en 1698, faute d'âge, une place de gentilhomme de la manche près du duc de Bourgogne, et enfin, sitôt libre, se réfugie pour n'en plus sortir, dans une sorte de retraite farouche[1].

Étrangeté qui nous déroute, mais ne surprit point les contemporains et la famille, si désapprobateurs, semblent-ils. Louis ne parle de son frère qu'avec cette sorte de crainte qu'inspirent les vieux parents un peu sauvages et caustiques et rejette sur la bizarrerie d'un caractère difficile les effets qu'il en appréciait. « Sitôt qu'il fut devenu son maître, dit-il, il a fui le monde, quoiqu'il y fût fort aimable quand il était obligé d'y

1. Mesnard, *Introduction*, de la Roque, pp. 215 à 219.

paraître... Ayant obtenu la permission de vendre sa charge..., il s'enferma dans son cabinet avec ses livres et y vécut jusqu'à soixante-neuf ans sans presque aucune liaison qu'avec un ami, très capable à la vérité de le dédommager du reste des hommes. On a bien pu dire de lui, *bene qui latuit bene vixit*. Sans aucune ambition et même sans celle de devenir savant, son seul plaisir fut de parcourir toutes les sciences, s'attachant particulièrement aux belles-lettres et s'étant toujours contenté de lire, sans avoir jamais rien écrit, ni en vers ni en prose quoiqu'il fût très capable d'écrire et par ses connaissances et par son style[1]. »

Il y a dans cette apologie une réserve trop prudente et quelques inexactitudes. Louis avait des raisons, de très mauvaises raisons, de ne montrer aucun enthousiasme pour son frère. Il se prononce dans ses lettres avec plus de liberté. Malgré lui, cependant, ici déjà, il nous le dépeint de manière à nous y intéresser. En se retirant du monde, Jean-Baptiste ne nous semble pas avoir choisi une si mauvaise part.

A dire vrai, sa conduite nous surprend et nous ne nous attendions pas, d'après ce que nous savions, à lui voir justifier la devise de Descartes.

1. *Op. cit.*, p. 180-182 et n.

Les lettres de son père s'adressent à un jeune homme sage exact et pondéré, assez vif toutefois et qui ne recule pas devant quelque escapade, bon chrétien, mais féru de théâtre et de poésie, d'une ferveur mystique bien atténuée depuis qu'il se voulut faire chartreux. Le fils de Racine, enfin, et cela ne laisse pas de tirer maint soupir du cœur paternel, paraît promis au monde, beaucoup plus que ne l'eût comporté une sage mesure. Si l'on s'en tient aux apparences, sa retraite prématurée pose donc une déconcertante énigme.

Masson-Forestier ne s'embarrassa pas pour si peu. Il donna au problème une solution simple et tragique, conforme à son système. Vous savez, ou plutôt je n'ose espérer que vous ignoriez, qu'il se glorifia de trouver dans Racine une manière de subtil et féroce gredin, avant la lettre, un de ces surhommes dont le vulgaire prend idée par une lamentable interprétation de Nietzsche. Pour lui, donc, et paraît-il pour un autre « racinisant », Jean-Baptiste, en possession des papiers de sa famille aura « connu » son père et se sera laissé accabler par cette découverte au point de ne plus oser ni écrire ni se montrer. Je n'aurais point rapporté cette imagination si, dans son allure sinistre, elle n'avait quelque chose de réjouissant.

La vérité dut être, comme toujours, à la fois

plus simple et plus nuancée. L'écolier dont Boileau vantait les heureuses dispositions et que son père suivait d'un œil un peu inquiet, à cause même de ces aptitudes, ne se déroba pas sans doute aux influences domestiques. J'ai dit dans quelle atmosphère croissait la famille du poète. A l'aîné, de plus, le père put appliquer tous ses soins. Il surveille en effet ses études comme ses mœurs. Il en reçoit les premiers billets qui lui débitent « gravement les nouvelles puisées dans les gazettes [1] ». Il lui écrit, pour le diriger, dès qu'il ne peut plus l'entretenir.

Ces lettres de Racine à son fils, dans leur gravité familière, leur tendresse avisée, leurs soucis précis et parfois prosaïques, constituent un document unique, régal du psychologue, de l'historien et du littérateur. On y voit avec quelle incroyable souplesse Racine dirigea les siens. Jamais il n'ennuie, ne prêche ou ne gronde, à peine, quand l'erreur lui semble trop grave, un mot cinglant. Pour le reste, un tour de plume qui doit prolonger dans la mémoire de l'absent l'écho des propos coutumiers, le souvenir des vertus chrétiennes, l'angoissant appel du salut ; non pas un froid didactisme, mais, à travers le courant du jour, une fine et lente infiltration qui peu à peu draine

1. Mesnard, *loc. cit.*, pp. 120-121.

tout vers la morale et vers Dieu, au moment pathétique le coup juste et sûr qu'il faut porter, en des mots dignes et définitifs :

« Vous savez ce que je vous ai dit des opéras et des comédies qu'on dit que l'on doit jouer à Marly. Il est très important pour vous et pour moi-même qu'on ne vous y voie point, d'autant plus que vous êtes présentement à Versailles pour y faire vos exercices et non point pour assister à toutes ces sortes de divertissements. Le roi et toute la Cour savent le scrupule que je me fais d'y aller, et ils auraient très méchante opinion de vous si, à l'âge que vous avez, vous aviez si peu d'égards pour moi et pour mes sentiments. Je devais avant toute chose vous recommander de songer toujours à votre salut, et de ne perdre point l'amour que je vous ai vu pour la religion. Le plus grand déplaisir qui me puisse arriver au monde, c'est s'il me revenait que vous êtes un indévot et que Dieu vous est devenu indifférent. Je vous prie de recevoir cet avis avec la même amitié que je vous le donne [1]. »

Non, je ne doute point que l'aîné, d'abord, n'ait reçu l'empreinte qui marque ses sœurs et son frère. Sa velléité de se faire chartreux, si légèrement qu'on la prenne avec ses parents, dut souligner un état d'esprit caractéristique. N'oublions

1. Lettre du 3 juin 1695.

pas qu'il resta toute sa vie pratiquant et rigoriste, qu'il crut même devoir prendre en ses mains, où elle pesait plus lourd, la férule paternelle. Et alors, voici ce qu'on peut s'imaginer aisément.

Il eut de l'esprit, de la pénétration, une certaine fougue. Il connut le monde, par où l'on apprend le plus vite à s'en dégoûter, par la diplomatie. Peut-être fit-il, de soi, quelque expérience désastreuse : son père après essai différa de le marier [1] et lui-même n'y pourvut point. De plus, par principe et aussi parce qu'il comprit mieux que son frère qu'avec son nom il n'y avait qu'à se taire, il renonça, sinon à écrire, du moins à produire. L'étude cependant achevait de l'isoler. Joignez à cela un grain d'amertume, de lassitude, beaucoup de sensibilité, vous avez le misanthrope, homme de cœur, d'ailleurs, puisqu'il posséda cette chose plus rare qu'une femme : un ami.

Ce fut enfin, et ici nous avons des preuves, une nature exceptionnelle et qui s'excepta. Louis dit avec une ombre de dénigrement : « Sans aucune ambition et même sans celle de devenir savant, son seul plaisir fut de parcourir toutes les sciences... » Il resta sans doute un amateur dans les travaux de l'esprit, mais un de ces

1. 19 sept. 1698.

amateurs complets et compétents qui valent bien des professeurs et des professionnels. Négligeant cette fois les conseils de son père et l'axiome de M. Nicole, il acheta beaucoup de livres qu'il lut. Il continua sur Homère et Pindare les annotations de son père. Il pratiqua de même les lettres de Cicéron à Atticus et Salluste. Il dut devenir bon hébraïsant. Une note de l'édition Mesnard dit ceci : « Les notes de J.-B. Racine qui décèlent une vaste érudition et un goût éclairé doivent faire regretter que l'auteur n'ait rien publié, mais on a su par Mlle des Radrets dans la succession de laquelle se sont trouvés ces livres, que, peu jaloux de la gloire littéraire, son oncle était dans l'usage de brûler le samedi ce qu'il avait composé dans la semaine[1]. » Sans doute s'agit-il de dissertations historiques dont on a souvent parlé. Dois-je dire que l'affirmation de Mlle des Radrets me semble un peu romanesque? Même quand on se prive de paraître, on ne brûle pas avec cette facilité. Peut-être ne devons-nous de ne connaître si imparfaitement Jean-Baptiste qu'à des historiens indifférents ou à des héritiers d'une excessive timidité.

***

1. *Loc. cit.*, p. 165, n. 3.

Il nous reste de lui, par un insigne bonheur, cinq lettres qui en disent plus que les six volumes de son cadet. Ces lettres, perdues en un lointain appendice de l'édition des Grands Écrivains[1], je les voudrais accessibles à tous sous la forme de quelque substantielle plaquette[2]. Elles sont *uniques*, de fond comme de forme et nous révèlent mieux l'homme que le plus saisissant portrait.

Elles s'adressent à Louis et à son grand dommage, car elles lui fournissent l'occasion de son plus gros péché littéraire. L'auteur de *la Religion*, en effet, s'en sert pour en tirer au moyen d'un naïf rapprochement de coupures, une seule épître à la louange du poème que son aîné, nous l'allons voir, appréciait de tout autre façon. On ne saurait user plus mal des papiers de famille. Disons à la décharge du coupable qu'il aurait pu laisser ceux-là inédits. Dès qu'on publie, cependant, on s'impose des devoirs d'exactitude dont il s'est trop affranchi.

Ce qui frappe dans ces quelques pages, c'est d'abord un ton net, fin, acerbe, et parfois violent. Jean-Baptiste s'exprime sur les choses et sur les

1. On les y trouve au tome VII, pp. 333 et suiv. de la 1re; pp. 348 à 365 de la 2e édition.

2. Je tâche de réaliser dans une certaine mesure ce souhait en les rééditant dans un volume de la *Collection des chefs-d'œuvre méconnus* (éd. Bossard), avec les lettres que lui écrivit son père.

gens de telle sorte que nulle obscurité ne reste sur sa façon de voir. Il a des partis pris et des arbitraires dont on sent qu'il ne reviendra point et il aime mieux qu'une chose ne se fasse pas, que de la voir faite autrement qu'il ne la voudrait. Il exécute Valincour, en termes dignes de la main paternelle[1]; désavouant une partie de l'*Abrégé* de Port-Royal il s'écrie : « Mais de quoi ne viennent point à bout les jansénistes et surtout les jansénistes imprimeurs? » Il entend débarrasser les œuvres de son père de « quantité de choses que les libraires y fourrent ». « Ils ont mis, ajoute-t-il, dans la dernière (*édition*) des épigrammes qui ne sont point de lui, les deux lettres contre M. Nicolle avec les insipides réponses[2]... » On le sent indépendant, absolu, caustique et assez rageur.

Son principal objet, dans ce lambeau de correspondance, est de détourner Louis des périlleuses voies de la littérature. Sans illusion sur sa critique, il la poursuit comme s'il ne doutait pas de l'effet. Et l'auteur, et l'œuvre, dans l'espèce *la Religion*, passent un mauvais moment.

Le poème, on le sait, reprenant la thèse cartésienne, entend légitimer la doctrine par la raison,

1. 6 nov. 1742.
2. 3 sept. 1741.

découvrir la conformité de la loi chrétienne et de la loi naturelle, retrouver dans le profane les traces ou l'aveu implicite du sacré. Un tel dessein ne peut se concevoir que dans la décadence de la pensée religieuse, et l'idée qui en paraît si naturelle à ceux qui l'ont, a de quoi faire bondir un vrai chrétien. Et Jean-Baptiste bondit. Non qu'il doute de la conformité, mais il voit mieux. « L'Évangile, dit-il, se trouve partout conforme à la loi naturelle, et comment ne le serait-il pas, car ce sont deux ouvrages du même législateur, mais il va bien autrement loin et c'est ce qui en fait la rigueur apparente... Un homme qui a vu et entendu Jésus-Christ sur le Thabor n'a plus besoin d'autres docteurs... » On le sent, c'est un chrétien, un chrétien pour qui le christianisme se confond encore avec Jésus et la Croix [1].

Je n'ose insister ici sur le sens exact et solide que Jean-Baptiste Racine donne à sa religion. Il la restitue dans son essence, rejoint la tradition catholique et, surtout, tranche avec éclat sur les fidèles du jour, tout occupés à concilier la croyance et l'apparence comme si leur maître n'avait pas dit que sa sagesse, aux yeux du monde, n'était que folie. Non, les deux frères

1. Lettre cotée XXII de l'édition citée, pp. 342 et suiv. (1re éd.).

ne pouvaient guère s'entendre, ni l'aîné avec sa génération et les nouvelles générations. Mais ce n'est pas ce qui désarme celui-ci.

Il sait que les vieilles disciplines finissent, que son temps, pris dans le tourbillon des philosophies faciles, glisse de plus en plus au superficiel et au léger, sans morale et sans goût. Et il sait aussi que nulle opposition ne prévaudra, que le seul destin des attardés comme lui est la retraite, et leur seule arme le sarcasme. Il use de l'une et de l'autre. Il me faut citer ici avec quelque longueur : on n'y perdra rien.

... à l'égard du suicide (mot que vous avez vraisemblablement employé pour rire, car personne ne l'entend et deux gens d'esprit me dirent que ce ne pouvait être qu'un charcutier[1]) ce ne sera jamais un péché fort à la mode parmi les gens de bon sens, et je ne crois pas que vous vouliez en cette occasion être le missionnaire des Anglais, laissons-les se jeter tant qu'ils voudront dans la Tamise, plût à Dieu que leurs sots écrits y fussent avec eux... Vous voulez vous défendre par l'exemple de Grotius, du P. Thomassin et de M. Huet. Le premier est certainement un fort grand personnage, mais trop amoureux d'érudition profane dont tous ses ouvrages et surtout ses commentaires sur l'Écriture sont hérissés, ce qu'on lui a reproché. L'autre est un misérable écrivain à peine connu dans

1. Jeu de mots sur *sus* et *cædere* (note de M.).

les séminaires, et le troisième, un futile et dangereux auteur d'un abominable livre[1], rempli d'impiétés que M. Arnauld fut tout prêt à dénoncer à l'Église et dont votre père lui-même s'est donné la peine de faire un extrait, que j'ai, pour y mettre au jour tous ses blasphèmes. Il y compare par exemple le mystère de l'Incarnation aux œufs de Léda et ne trouve pas l'un plus difficile à croire que l'autre[2].

Il finit, en conseillant à son frère de ne point se presser de paraître et de passer encore une « bonne année » à un travail dont il n'ose dire qu'il le verrait tout aussi volontiers dans un carton. C'était toucher au vif l'homme de lettres. Louis, n'osant se fâcher, en appela. La réponse ne fit que l'achever.

Jean-Baptiste cette fois commence par lui insinuer que, dans l'impossibilité d'ajouter quelque lustre au nom paternel, il devrait bien se contenter de restreindre son talent à ses amis. Puis, revenant au fond, il lui rappelle que la facilité de sa plume ne doit pas lui faire illusion et conclut par ces mots d'une cruelle douceur.

... Il n'y a rien que vous ne veniez à bout de dire et toujours noblement, il semble même que la séche-

1. *Les questions d'Aulnay* (id).
2. Lettre XXII.

resse et l'aridité du sujet échauffent votre veine et vous tiennent lieu, pour ainsi dire, d'Apollon. Mais cela n'empêche pas que je ne voie en bien des endroits le faible de votre ouvrage. Vous ne faites pas peut-être réflexion que vous avez donné dans un écueil qu'il faut éviter le plus qu'on peut : c'est de parler de soi, à cause de la petite vanité quasi inséparable de l'humanité. Vous me direz que la forme et la construction de votre ouvrage ne vous a pas permis de faire autrement, mais vous n'y parlez que de vous, vous n'entretenez votre lecteur que de vous, et vous ne paraissez, en aucun mot, occupé que de vous, de vos vers, et de ce que les siècles à venir en diront, et vous finissez par leur souhaiter quasi la vie éternelle[1].

Sainte-Beuve, même d'après Bachaumont, n'a pas trouvé mieux.

Simple ébauche que cette figure qui ne sort qu'à demi des obscurités de l'histoire, mais combien vigoureuse ! Quant au cœur, nous ne savons rien de Jean-Baptiste, sinon qu'il eut un ami; nous connaissons mieux ses mœurs qui, sans doute, se firent dures, et son esprit qui alla haut. C'est une intelligence surtout, une intelligence vive fine, incisive, profonde, sans prétention ni pédan-

1. Lettre XXIII. Il fait allusion sans doute, à ces vers, en effet, ineffables :

Sainte Religion, qu'à ta grandeur offerts,
Jusqu'à ce dernier jour puissent durer mes vers (Chant VI, *in fine*).

terie. Avec quelle aise dédaigneuse ne redresse-t-il point le ridicule jugement de son frère sur Socrate [1]? Chrétien, spécialiste presque des lettres sacrées, il reste bon humaniste, et c'est de lui qu'on dirait avec exactitude, et peut-être la grâce à part, qu'il prolongea les dernières années de la vie de son père.



Son père ! Pourquoi nous dissimuler que c'est encore ce que nous cherchions à travers cette poussière domestique. Son âme, son âme irrésistible et douce se dissémina et se perdit parmi les siens et nous en recueillons avec piété les traces éparses. Il vit, il se survit, sur un mode affaibli et lointain mais reconnaissable encore, dans la suite de sa chair. C'est lui, nous plaisons-nous à imaginer, c'est lui qui s'agite dans les mystiques essais de Marie-Catherine, qui triomphe, calme enfin, dans la pénitence, avec Elisabeth de Fontevrault et la mère sainte Scholastique. C'est une imperceptible velléité de son esprit qui maintient, malgré tant de déboires, Louis dans une malheureuse vocation. Et, pour que tout le

1. Éd. Le Normant, t. VI, p. 636.

rappelle, il faut que le clair-obscur où se dessine la physionomie de son aîné apporte comme un reflet de son mystère propre, du mystère qui pèse sur toute existence et devient si poignant quand il enveloppe un grand destin.

TABLE DES CHAPITRES

I. — Racine à Uzès 1
II. — La conversion et la vieillesse de Racine . . 29
III. — La solution 67
IV. — La « nouveauté » dans le style de Racine. 103
V. — Racine et les passions de l'amour 133
VI. — La famille de Racine 159

Impr. de Montligeon. La Chapelle-Montligeon (Orne). — 11453-9-1921.